This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKI
Delpit

Fr(F)

PAULE DE BRUSSANGE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

CATHERINE LEVALLIER.....	1 vol.
LES FILS DU SIÈCLE.....	1 —
LA REVANCHE DE L'ENFANT.....	1 —
LES SOUFFRANCES D'UNE MÈRE	1 —
LES THÉORIES DE TAVERNELLE.....	1 —

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

PAULE
DE BRUSSANGE

PAR

ÉDOUARD DELPIT

PARIS
CALMANN LÉVY, EDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1887
Droits de reproduction et de traduction réservés.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
257075B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1943 L

A

LÉON DE TINSEAU

SON AMI

E. D.

39X677

PAULE DE BRUSSANGE

I

— La maison ! j'aperçois la maison !

— Moi, des silhouettes sur la terrasse.

— C'est papa.

— Et nos frères près de lui.

Deux paires de petites mains battirent à la portière de la voiture, et je ne jurerais pas que deux paires de petits pieds ne fussent en train de protester, par leurs trépignements, contre la lenteur des chevaux qui

finissaient de gravir la côte un peu raide au bout de laquelle apparaissaient, en un fouillis de verdure, les tourelles du château de Pierrelaurès. Ce château est situé dans cette partie de la région du sud-ouest que les géographes nomment le Périgord noir. Il ne faut pas trop se fier aux étiquettes, même posées par les savants : le Périgord noir ressemble, à s'y méprendre, à tout le reste du Périgord, la terre gaie au soleil, par excellence, mais çà et là sévère, ainsi qu'il sied aux gens ou aux pays qui savent que la vie a deux faces, comme Janus. Ce jour-là, justement, sous les coulées d'or tombées du ciel et filtrant à travers le feuillage, en cet après-midi de mois d'août tiède et radieux, parmi l'éclat des fleurs, la gaieté des pelouses où le château se détachait avec une sorte de coquetterie attirante, rien n'était de nature à donner une impression de tristesse,

fût-ce au géographe le plus clairvoyant.

Madame de Brussange, assise au fond de la calèche, se pencha à son tour, dès qu'elle eut entendu les derniers mots que ses filles venaient de prononcer : « Nos frères ! » Quoi ! les frères étaient là, près du père ? Quelle bonne surprise ! Elle n'en attendait qu'un sur trois, et elle les allait retrouver tous les trois, et il y avait si longtemps qu'elle ne les avait embrassés, l'un en garnison dans une ville du Nord, l'autre étudiant à Paris, le plus jeune à Saint-Cyr.

Bientôt la voiture cahota sur les pavés inégaux de la cour. Les chevaux ne furent pas plutôt arrêtés que déjà les portières étaient assaillies. On grimpait aux marchepieds, on faisait irruption dans la calèche, on la prenait d'assaut. Il n'y eut pas de résistance d'ailleurs. Les étreintes se mêlèrent, jusqu'à ce que les sœurs eussent cédé

la place pour courir à leur père, tandis que madame de Brussange ne savait à qui répondre, de ces beaux visages d'hommes inclinés vers ses lèvres.

— Tu as donc un congé, Robert ?

— Tout un semestre, maman.

— Et toi, François, ton examen ?

— Passé, maman. Me voilà docteur en droit.

— Maman, reprenait Robert, le semestre est doublé d'un nouveau galon.

— Lieutenant ?

— Lieutenant.

Les jeunes filles revinrent comme un vol de colombes. Et les caquetages de commencer : « Ce Robert, toujours le même : le plus beau des hussards de France... » — « Et François, avec ses airs inspirés, sentait-il assez son orateur !... » — « Quant au saint-cyrien Marc, ce n'était pas une illusion :

Marc avait de la barbe autant que Robert en personne. » Le trio des frères donnait la réplique : — Aucun d'eux n'eût reconnu Paule ni Hélène, — tant elles étaient changées, — en mal, va sans dire, — surtout attifées de la sorte ! Les doigts malicieux désignaient l'uniforme du Sacré-Cœur dont elles étaient vêtues, et qui n'est pas pour inspirer de la coquetterie.

Non loin de l'endroit où se passait cette scène, un homme regardait. Ces expansions, à grand renfort de bras, de cris et même de larmes, lui paraissaient exagérées et un tant soit peu ridicules. Cela ne rimait à rien. Les rencontres en ce bas monde se font d'ordinaire avec plus de réserve, et ce n'est pas une raison parce qu'on ne s'est pas vu depuis longtemps pour mener un interminable vacarme. Il haussa les épaules et tourna le dos.

Une main glissa sous son bras : M. de Brussange le conduisait vers sa femme.

— Ma chère amie, Gérard, qui projette un voyage en Espagne, consacre à Pierrelaurès une semaine avant de partir. Il est arrivé avec François, hier soir.

Pour madame de Brussange, quand elle avait ses enfants, le reste de l'univers n'existait pas. Elle portait cependant de l'intérêt à Gérard : c'était le neveu de son mari, elle l'estimait et l'aimait en bonne parente, juste un peu plus que son prochain, et quoiqu'elle le connût à peine, ce fils d'une sœur tendrement regrettée de M. de Brussange aurait, en tout autre moment, reçu un accueil chaleureux ; dans la circonstance, elle se contenta de quelques mots d'affectueuse bienvenue. La présence de Gérard la contrariait ; il tombait en intrus au milieu des premiers épanchements de famille et gênerait les

effusions. Elle avait même saisi à la dérobée l'étonnement de certains regards levés sur Hélène et Paule, des plis caustiques sous la moustache... Est-ce qu'il se permettrait non seulement de ne pas être ébloui, mais encore de critiquer? Sans doute parce que ses enfants n'étaient pas le décalque d'une gravure de modes... Eh! si l'on voulait s'en mêler!...

Elle s'empara de ses filles.

— Montez vous habiller, mes chéries. Les Laubermont nous ont vues passer, ils seront ici avant une heure.

— *Oh yes, to be sure!* scanda le saint-cyrien Marc, tandis qu'il saluait railleusement Hélène à la mode britannique, tout d'une pièce, le corps raide, avec le flegme d'un Anglais bien appris.

Hélène était rouge comme un coucher de soleil. Paule lui vint en aide :

— Eh bien, maman, qu'importe? Nous les recevrons avec tant d'amitié qu'ils ne prendront pas garde à nos robes.

— Parbleu! approuva M. de Brussange. Les hommes n'entendent rien à certaines vanités maternelles.

Madame de Brussange entra fort dépitée au salon. Si du moins Gérard avait eu le bon goût de disparaître! Car, décidément, il l'ennuyait, il prenait des airs désagréables au possible. Gérard, comme s'il eût deviné la secrète pensée de madame de Brussange, fit mine de s'éloigner; au passage, Paule l'arrêta :

— Mon cousin, est-ce nous qui vous mettons en fuite?

— Pas le moins du monde, ma cousine.

— Alors ne nous quittez pas; nous vous connaissons bien, quoique nous vous voyions aujourd'hui pour la première fois; nous

vous connaissons par notre père et par François. Vous êtes notre quatrième frère. A ce titre, votre place est ici.

Elle montrait le cercle de famille, ses yeux franchement posés sur ceux de Gérard, avec une hardiesse naïve.

Cependant, à travers le salon, Hélène furetait partout, remuant les tables, s'accrochant aux meubles, touchant à ces riens qui sont des mondes, parmi lesquels elle avait grandi jusqu'au départ pour le couvent. Le vieux château de Pierrelaurès, sous l'écho des voix jeunes, avait comme des tressaillements attendris. La gaieté rentrait au berceau avec Paule, avec Hélène : elles ramenaient, pareilles aux hirondelles, le printemps, ses fleurs et ses promesses.

Des gémissements partis de la cour franchirent les fenêtres ouvertes. Paule, la première, les entendit. Elle se leva, et, voyant

ce qui se passait au dehors, se hâta d'y courir.

Près de la grille, des mendiants attendaient l'aumône que, chaque semaine, les Brussange faisaient aux pauvres. C'était, dans ce groupe, une petite fille de quinze mois, dont les cris avaient attiré Paule.

— Qu'a-t-elle? demanda mademoiselle de Brussange en la prenant des bras d'une femme aux traits anguleux et durs.

— Elle a faim! répondit la paysanne.

Paule serra l'enfant contre sa poitrine et l'emporta. Hélène vint la rejoindre. On n'eut pas de peine à consoler la mièvre créature. Paule la tenait avec crainte : jamais elle n'avait soigné d'enfants, elle appréhendait de meurtrir ces membres fluets, leur peu de poids l'étonnait. Elle tendit un bol de lait, la petite fille mit au bord du vase le tremblement de lèvres avides. Hélène, qui as-

sistait à l'opération, regretta de n'en pas apprécier le charme probable.

— Tu as un joli courage. Vois en quel état sont ces haillons.

Paule examina plus attentivement l'affamée.

— C'est vrai, on la tient très mal.

— Aussi mal que possible.

— Cherche-moi ce qu'il faut pour la rendre présentable. Je la ferai manger pendant ce temps.

Hélène n'en revenait pas : se mettre au service de cette horreur! Car c'était une horreur... Mais l'attitude de Paule coupa court aux objections. Toute la famille savait que Paule possédait un cœur bâti d'une manière spéciale, et l'on avait pour ses folies de bonté des obéissances immédiates. Hélène rentra bientôt avec les objets nécessaires. Gagnée par la compassion, subjuguée par

l'exemple, elle aida sa sœur dans la besogne ingrate. L'effort était d'autant plus méritoire que ses regards, de temps à autre, franchissant la fenêtre, fouillant au dehors la cour et l'avenue, témoignaient que son esprit ne restait pas où restait son corps. Aussi, pourquoi sa mère avait-elle parlé des Laubermont, et pourquoi l'ironique Marc avait-il baragouiné trois mots d'anglais?... La petite fille se laissait faire, attachant avec gravité son œil noir à ces visages penchés sur elle.

— Pour le coup, dit Hélène, voici le break des Laubermont, il monte la côte; maman avait raison.

— Sauve-toi, répliqua Paule. Dès que j'aurai fini, je retournerai au salon.

Quand elle sortit, fière de son œuvre, faisant sauter sur ses bras l'enfant qui riait, il n'y avait plus près de la grille que la femme.

— Comment vous appelez-vous? demanda-t-elle.

— Janille Thouenne.

— Ma mère vous connaît?

— Je ne sais pas. Je suis dans le pays depuis peu de temps.

— Vous demeurez loin?

— Au bout du village.

— Au revoir, dit mademoiselle de Brussange.

Elle lui donna l'enfant, qui tenta de s'accrocher à la jeune fille, de ses pauvres mains pâles, où transparaissait le bleu des veines, et se remit à pleurer. Janille, pour la faire taire, la secouait avec rudesse, et, mécontente de n'avoir pas reçu l'aumône, s'éloigna en maugréant. Paule ne l'entendit point, les pleurs de la petite l'avaient attristée. Elle se dirigea vers le château, distraite, oublieuse des Laubermont, cherchant d'où pouvait

venir ce soudain malaise qui lui mettait au cœur une lassitude inconnue. Gérard, seul sur la terrasse, l'observait, tandis qu'elle avançait sans le voir. Elle s'assit sur un banc d'où l'on découvrait la vallée.

Les arbres de Pierrelaurès projetaient de sombres arabesques sur le vert des pelouses qu'incendiait le soleil. Du dôme des branches pendaient, comme un manteau mobile aux tons flamboyants, des lambeaux de pourpre et d'azur. Qu'elle l'aimait, ce coin de terre, première vision de ses yeux, paré des souvenirs qui se dressaient pêle-mêle dans leur grâce et leur fraîcheur anciennes! Comme elle l'avait admiré quelques instants plus tôt, lorsqu'elle retrouvait le paysage familier! Chaque buisson, chaque fleur, chaque brin de mousse chantait un poème de bonheurs exubérants ou mystérieux, apportait une allégresse de plus dans l'allé-

gresse du retour. La joie débordait en elle, comme en ces choses inanimées qui prenaient des voix pour saluer sa venue; et cette félicité, surabondante, douce, sereine, le seul sentiment où se fût épanouie sa vie entière, sa vie entourée de chaudes tendresses protectrices, elle la croyait sinon le lot de tous, du moins le partage des petites âmes neuves, dignes des faveurs du Ciel. Et voilà que des yeux, à peine ouverts à la lumière, se fermaient dans le chagrin; que des lèvres, à peine habiles aux sourires, lui parlaient de larmes: larmes pour les anges et les pécheurs, les bons et les méchants... A tous les âges et à tous les échelons de l'humanité, la grande reine d'ici-bas, la souffrance, marquait ses sujets; on ne lui échappait que pour un temps : tôt ou tard, elle touchait de son sceptre inexorable les rares élus un moment épargnés, et chassait

devant elle le troupeau lamentable qu'elle dirige vers la mort, écueil ou refuge des créatures.

Paule tressaillit. Un voile funèbre s'abaissait des nues, comme pour éteindre la gaieté des choses et lui annoncer les aurores veuves de rayons, les aubes embrumées de tristesses ignorées jusqu'ici. Dans ce premier tête-à-tête avec la vie qui brusquement découvrait ses misères, elle pensa non pas à elle-même, mais aux siens. L'intuition de douleurs possibles les lui rendait plus chers. Ah! que Dieu les préservât longtemps, toujours, et ne prît qu'elle pour victime; et, si des croix leur étaient réservées, qu'il lui permît de s'en charger seule! Elle sonda l'espace où montait son ardente prière, cherchant le Dieu caché par-delà les immensités, afin de donner son offrande, la rançon des autres, son âme, la chair de son cœur, afin de sai-

gner sous la main du Très-Haut tant qu'il plairait aux desseins de l'infinie miséricorde. Et ce regret lui vint des vieux âges où la flamme céleste, en consumant l'offrande, apprenait que l'holocauste était agréé du Seigneur. Les yeux toujours perdus dans l'éther, elle questionnait le maître invisible, elle attendait de cette nature, — son esclave, — un signe indicateur. Les nuages, repris par la brise, glissèrent rapides vers le couchant; ils allongeaient leurs formes fantastiques, par endroits éteignaient la lumière, couvrant de crêpe la vallée, au hasard de leur course vagabonde, et, pressés, menaçants, lugubres, ils semblaient répondre : « Regarde-nous, le malheur vient comme nous venons, en ouragan, avec les ténèbres, la foudre et la mort; Dieu seul peut le retenir et nous chasser. » Elle jeta un regard d'amour vers le firmament où la nuit s'éten-

dait, se leva, pleine de courage et de confiance, et murmura :

— Sa volonté sera bénie.

Gérard depuis un moment était debout près d'elle. Les mobiles expressions de cette physionomie étrange l'intriguaient.

— En vérité, ma cousine, dit-il d'un air railleur, vous parlez, je crois, aux nuages.

Paule ne manifesta aucun trouble. S'il y avait des sacrifices à faire plus tard, elle les avait déjà consentis. L'insouciance reparut sur ses traits délicats.

— Vous ne vous trompez qu'à moitié, répondit-elle.

— Ce doit être intéressant.

— Très intéressant. Avez-vous remarqué, mon cousin, combien il est facile de s'instruire, pour peu que l'on écoute les voix que Dieu sème autour de nous ?

Gérard eut un geste équivoque. Peut-être

n'accordait-il pas grand crédit à ces voix dont on l'entretenait. Mais puisque Paule les avait entendues, il n'était pas fâché de lui emprunter sa finesse d'ouïe, ne fût-ce que pour juger du colloque. Son attitude marqua le désir d'en savoir plus long. La jeune fille continua :

— Une pauvre petite affamée et ces gros nuages, là-bas, à l'horizon, m'ont appris en quelques minutes bien des choses.

— Serait-il indiscret de vous demander lesquelles?

Elle secoua sa tête charmante, sans se préoccuper de l'ironie contenue dans le ton avec lequel avait été posée la question :

— Voyez-vous, dit-elle, nous avons été trop gâtées, Hélène et moi, par la Providence et par nos parents. Nous ne connaissons pas le chagrin.

— Et vous ne seriez pas fâchée de faire

sa connaissance. Un beau chagrin, plein de péripéties et de pâmoisons, quelque chose d'échevelé, de tragique, dont les couvents n'ont pas la recette, mais qui traîne dans toutes les cervelles de jeune fille? Voilà ce que vous voudriez?

— Vous vous trompez, mon cousin, répliqua-t-elle. Je ne souhaite point la douleur. Je l'ignore, mais je pressens que ce doit être cruel.

Un instant elle demeura silencieuse, contemplant la tombée du jour, les derniers feux qui s'évanouissaient un à un; puis, elle articula dans un soupir :

— Nous sommes lâches, tous tant que nous sommes; nous redoutons les larmes. Et pourtant... « Bienheureux ceux qui pleurent! »

Gérard eut un éclat de rire où des oreilles expertes n'auraient pas manqué de distin-

guer une tension de nerfs, et ne retint qu'à moitié cette exclamation :

— Romanesque !

De fait, elle possédait le physique et, pensait-il, l'esprit d'une héroïne d'aventures. Héroïne encore ingénue, mais promettant de l'être le moins longtemps possible. Elle savait évidemment sur le bout du doigt les qualités exigées par le rôle, ne doutait point qu'elle n'en fût ornée et les poussait à la bataille... en l'honneur du cousin. Aussi le cousin voyait-il là une comédienne, comme la plupart des femmes, pas assez savante cependant pour régler la marche de certaines audaces dont l'âge seul apprend le sage emploi et qui font, au surplus, des filles d'Ève le mensonge le plus enivrant de la vie. Or, Gérard détestait le mensonge sous toutes ses formes et goûtait médiocrement les héroïnes; Paule ne con-

tribuait pas à le guérir de son instinctive aversion.

Un mot, plus que son rire, avait frappé mademoiselle de Brussange.

— Qu'appelez-vous être romanesque? demanda-t-elle.

— Avoir de l'exaltation, des idées chimériques, des rêves impossibles ou extraordinaires, tout ce qui hante en ce moment votre jolie tête, ma chère cousine...

Les phrases venaient mal, peut-être parce qu'il détaillait avec trop d'attention ce pur visage, ces yeux sereins, cette très réelle beauté. Paule n'eut l'air de s'apercevoir ni des hésitations du langage ni de l'examen dont elle était l'objet. Elle répondit :

— Jusqu'à présent, peu de choses m'ont occupée, en dehors de mes affections de famille. Je me laissais vivre au milieu des tendresses, indifférente à ce qui n'y touchait

pas. Mes fleurs, mes lectures, mon piano, mes prières, voilà quels étaient mes soins. L'esprit se contente si vite, quand le cœur est plein, et à si peu de frais ! Le mien à toujours été comblé; de là, mon bonheur tranquille.

— Bonheur d'enfant, riposta Gérard, qui tombe au seuil de la jeunesse. C'est un terrible sphinx, un monstre insatiable que le cœur de la femme. Le vôtre s'éveille au premier souffle de liberté que vous humez en quittant le couvent. Il crie vers la douleur, parce qu'il est inoccupé, parce que tout lui paraît préférable à cette sensation d'être vide.

— Vide ! s'écria Paule. Il déborde au contraire. Seulement il s'ignorait et vient de se découvrir.

— Ah !

— Il vient de comprendre pour quelle mission Dieu l'a créé.

— Pour quelle mission, s'il vous plaît, ma cousine?

— Pour aimer, dit-elle d'une voix profonde.

Gérard laissa tomber ses bras, ébahi de l'accent autant que des paroles. La jeune fille se dirigeait vers le salon, il ne songea pas à la suivre. La réponse de Paule lui bourdonnait encore sous les tempes. Aimer! ç'avait été dit d'un ton net où éclatait la conviction intime, une sorte de conscience d'appel fatal. Remué par la solennité du silence où s'endormait la nature, par cette scène à laquelle il ne comprenait rien :

— Elle n'est pas comédienne, grommela-t-il, elle est folle.

II

Les Laubermont étaient non seulement les plus proches voisins, mais les intimes des Brussange.

Pendant près d'un siècle, les deux familles avaient eu la même destinée, les mêmes habitudes, la même obscurité honorable, faite de devoirs simplement accomplis, d'humbles grandeurs et de vertus modestes. Puis le niveau de la fortune avait changé : Brussange resta fidèle aux traditions de ses

aïeux et au sol qui l'avait vu naître; Laubermont, dégoûté de la province, se lança dans le monde où l'ambition le poussait. L'un aimait le plaisir, la notoriété, l'argent, et ne dédaignait pas le travail; doué d'une habileté persévérante, il arriva promptement à la richesse. L'autre puisa, dans un tête-à-tête quotidien avec la nature, une rêveuse tranquillité d'esprit; la poésie de ses bois et de ses prés sortant de leurs manteaux de brume aux matins d'hiver, la sérénité calme des champs épanouis sous les soleils d'été le pénétrèrent. Par elles, son intelligence s'ouvrit à toutes les beautés, son âme aux voix mystérieuses qui murmurent l'hymne des choses promené par le souffle du vent à travers les hautes herbes et les feuilles des arbres. Il se sentait alors heureux de vivre, d'être jeune, d'avoir devant lui de quoi peupler une existence, et, sans chercher à

deviner l'avenir, il laissait son capricieux esprit errer à l'aventure, saluant Dieu dans le brin de mousse ou les astres. Il s'en allait parmi la grande nature, les yeux éblouis aux merveilles extérieures, hanté de pensées profondes, épris d'idéal. Aucun désir des honneurs ou du luxe ne l'avait seulement effleuré. Il abandonnait à son cœur le gouvernement de sa vie. Quand sa sœur fut en âge de se marier, libéralement il lui donna le plus clair de l'héritage paternel. Peu de temps après, il rencontrait une jeune fille charmante; il l'épousa, quoiqu'elle n'eût rien. Mais elle apportait le bonheur, ce qui est bien la plus sûre des dots. Jamais un nuage n'ombra ce ciel, en dépit de la médiocrité de leur fortune. Ils eurent cinq enfants, les berceaux accrurent l'ivresse du père et centuplèrent ses forces. Ce rêveur était un homme. Il fallait vaincre le sort; il s'y

appliqua, prit les rudes mœurs du gentilhomme campagnard, se leva dès l'aube, guida ses paysans au labeur comme un général conduit ses troupes au feu, paya de sa personne partout et put arracher à cette marâtre si admirée, si rétive, plus prodigue de ronces en fleurs que de moissons fécondes, le duvet et la pâture pour sa couvée. Madame de Brussange le secondait noblement. Ni l'un ni l'autre ne recula devant les sacrifices nécessaires à l'éducation des enfants. Cœurs, privations, travaux, ils donnaient tout à foison, avec une abnégation aussi robuste que leur tendresse, et, dans les petites âmes écloses sous cette haleine vivifiante, les vertus des parents germèrent par l'exemple. Ses habitudes austères et laborieuses conservaient à M. de Brussange la souplesse, la gaieté, presque la jeunesse. Il gardait encore sa fraîcheur de

sentiments, ses enthousiasmes, sa vigueur d'esprit et de corps. M. de Laubermont, revenu à Casteluzech, après vingt ans d'absence, crut entrer dans le château de la Belle au Bois Dormant, lorsqu'il fit sa première visite aux habitants de Pierrelaurès. Rien n'était changé; les châtelains paraissaient être au lendemain de leur mariage, l'aisance n'avait pas pénétré dans le vieux manoir toujours délabré, simple et digne. Laubermont ne vit pas sans regrets ce miracle d'immobilité. L'existence à Pierrelaurès était peut-être monotone, mais sûrement heureuse et correcte; la sienne n'y avait pas ressemblé : de ses hasards, il revenait fourbu, cassé, atteint d'une maladie incurable, au demeurant très riche. Mais comme il eût troqué sa fortune contre la quiétude de son ami! L'air natal trompa ses espérances et ne lui rendit pas la santé. Du

moins, il voulut que sa mort servît à quelque chose et, s'en exagérant les causes, il exigea de sa femme qu'elle resterait à Casteluzech jusqu'au mariage de leurs enfants. Un beau soir, il s'éteignit, après avoir institué Brussange le conseil d'Arabelle de Laubermont et le subrogé tuteur des orphelins.

Aussi l'intimité fut-elle plus grande que jamais entre les deux familles. Madame de Laubermont était reconnaissante à M. de Brussange d'un dévouement que ne rebutaient ni la fatigue ni l'ennui. Habituée au monde et au tapage dont elle égayait Casteluzech, elle se plaisait néanmoins dans l'intérieur sérieux de Pierrelaurès. Une parfaite dignité de mœurs tempérait ses frivolités apparentes, et permettait à madame de Brussange de la traiter en sœur, d'autant qu'il fallait pardonner beaucoup à ses ignorances d'étrangère, — elle était Anglaise. — Sa

façon de témoigner de sa tendresse pour son fils Albéric et sa fille Édith rappelait cette origine par son excentricité : une faiblesse absolue la faisait l'esclave de leurs moindres caprices. La fermeté de Brussange prenait, à ses yeux, les dimensions d'une sévérité hors de saison. Elle le consultait sur tout et ne l'écoutait pour rien, à moins qu'il ne s'agît d'affaires d'intérêt; à coup sûr, Brussange eût fait d'Albéric un homme semblable à ses propres fils, elle trouvait plus simple d'en faire un enfant qui ne jurât que par elle.

Cependant elle se départit de cette rage absorbante en faveur d'un frère qu'elle avait appelé de Londres après la mort de ses parents, et dont elle abandonna la complète direction aux soins du vieil ami. James Pernill dut à cet éclair de bon sens de recevoir une éducation solide que rendait indispensable l'état précaire de ses finances.

C'était aujourd'hui un robuste garçon de vingt-cinq ans, qu'on aurait pu croire distrait outre mesure, si l'on avait voulu préjuger le fond par son attitude depuis qu'il venait de franchir le seuil du salon de Pierrelaurès. Madame de Laubermont, un peu affectée dans ses grâces britanniques, parlait haut, avec un flegme doctoral, accaparait madame de Brussange, la félicitait d'avoir toute sa nichée sous les ailes.

— Vous ne pensiez pas la trouver ici au complet?

— Du tout.

— Voilà, c'était une conspiration.

— Que vous connaissiez?

— Non. Je l'aurais trahie, l'on ne doit pas faire de cachotteries à une mère. Je ne l'ai sue qu'après votre départ pour le Sacré-Cœur. Tout était combiné, ma chère. Vos fils sont si bien dressés qu'ils se comprennent à demi-

mot avec leur père. Précaution inutile d'ailleurs, François n'ayant jamais eu le talent d'Albéric pour être refusé à un examen. Mais enfin, il paraît qu'on avait peur, cette fois-ci. L'avancement et le congé de Robert devaient effacer votre chagrin dans le cas où François échouerait. On vous aurait si bien brodé cette contrariété sous les galons de notre lieutenant !

Édith de Laubermont projetait avec l'officier des parties de cheval : ils organiseraient des *rallye-papers*, ils courraient le pays à fond de train.

— Tout cela, chuchotait Albéric dans le cou de sa sœur, parce que l'amazone te va bien.

La jeune fille voulut protester. Marc prit les devants et lança ce compliment de saint-cyrien :

— Tout lui va bien.

Édith sourit. L'accent était vrai, le compliment aussi.

Tandis que dans ce coin du salon les gaietés s'envolaient, François s'approcha de James Pernill, qui n'avait pas desserré les dents.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il.

— Je n'ai rien.

— Tu as certainement quelque chose.

— Quelle idée !

L'idée n'était peut-être pas invraisemblable, car James Pernill, tout en répondant, prêtait surtout l'oreille aux bruits du dehors. Il épiait le pas de mesdemoiselles de Brussange. Serait-il donc obligé de rentrer à Casteluzech sans les avoir vues ? Il y avait si longtemps!... Les deux sœurs? Eh ! oui, toutes deux. Elles avaient toujours été bonnes pour lui, il leur portait une affection profonde ; seulement, quand il fermait les

yeux en prononçant leurs noms, il ne voyait se refléter en lui qu'une image, qu'un sourire, qu'un regard, et cela s'imprimait tellement dans son âme que c'en était devenu la meilleure part. Pourquoi n'arrivaient-elles pas? Celle des deux qu'il voyait sans cesse n'était donc pas pressée de le revoir?

— James, dit François, la tristesse n'est pas du programme. Nous sommes ici tous à la joie.

— Et moi de même, répliqua l'Anglais dont le visage étincela. Car la porte venait de s'ouvrir devant Hélène, et une paire d'yeux noirs très doux avaient rapidement fait le tour du salon.

— A la bonne heure, déclara François, voilà comme je te veux.

Ils avaient achevé leurs études ensemble à Paris, suivi les mêmes cours de droit et ne se quittaient guère. Leur ardeur stu-

dieuse eut la bonne fortune de rencontrer l'estime et la protection de Gérard Dalisier. Ce n'était pas une mince victoire. Gérard ne jugeait point un homme d'après sa conduite, son caractère, ses défauts ou ses vertus ; il n'avait qu'un criterium : les capacités intellectuelles et le résultat de leur mise en œuvre. La science était l'arche sainte ; hors d'elle, point de salut. A force de résoudre des problèmes, il avait pris en pitié tout ce qui ne relevait pas d'une équation.

C'est peut-être une excellente méthode pour la santé de l'esprit, c'en est une détestable pour celle du cœur. Le sien s'y dessécha. Son orgueilleuse intelligence put bien s'assimiler la substance des choses, elle ne se tourna jamais vers Dieu pour demander une bénédiction ou une aide. Aussi fut-il rapidement le fils modèle d'un siècle où le savoir confine à la pré-

somption, et la présomption à l'athéisme.

Gérard n'était qu'à moitié responsable : les exemples avaient manqué à son enfance, ces exemples qui se gravent mieux que les paroles et se transforment en souvenirs bénis et mouillent les yeux quand on les évoque. Sa mère était morte très jeune ; son père, occupé d'entreprises considérables, ne lui donnait pas une minute de son temps. Gérard avait grandi près d'un foyer désert, entouré, d'ailleurs, des mille raffinements du luxe. Car M. Dalisier, s'il se montrait avare de lui-même, ne l'était guère de tout le reste. Il s'était arrangé de façon que rien ne manquât au fils, hors le père ; les maîtres les plus distingués, les domestiques les mieux stylés, les recherches les plus outrées de l'élégance, il n'avait eu garde d'oublier quoi que ce fût ; quant aux besoins du cœur, cela s'inscrivait, par destination, aux profits et pertes.

Il n'exigeait et n'attendait qu'une chose de Gérard : occuper fastueusement un jour la position qu'on lui laisserait toute faite. L'héritier instruit, brillant, doré sur tranches, serait le couronnement de l'œuvre, une vanité de plus encadrant les autres.

Les goûts de Gérard servirent à merveille M. Dalisier. Une soif de sicence dévora l'enfant, les années en accrurent l'intensité. Bientôt elle devint un besoin insatiable qui ne lui permit pas de s'apercevoir du vide de l'atmosphère où il se mouvait. D'humeur hautaine, il effaroucha les sympathies de ses compagnons d'études ou de plaisirs. Ceux qui persévérèrent à forcer son intimité le firent dans un but personnel ; il s'en rendit compte et les méprisa. N'ayant pas eu d'amis, il nia l'amitié ; n'ayant jamais ressenti de troubles intérieurs en présence d'une femme, il nia l'amour. Ces négations

furent tout son code philosophique. M. de Brussange lui fit l'effet d'un être anormal, avec cette rage de témoigner à distance de l'intérêt à un parent qui n'en réclamait pas. Cependant, lorsque François et James vinrent à Paris, il crut devoir les accueillir pour répondre à ces nombreuses marques de courtoisie. C'étaient deux travailleurs dont les progrès l'attachèrent. — Cela rentrait dans le cadre de la science. — La discrétion de François, dépaysé parmi les somptuosités de l'hôtel, fuyant chez le millionnaire ce que tant d'autres y recherchaient, lui sembla une chose au moins originale. Il mit à le voir d'autant plus d'empressement qu'on montrait plus de réserve. Des relations suivies s'établirent, d'où naquit une sorte d'habitude, non dénuée de douceur, que Gérard s'étonnait de subir sans ennui. Plus âgé que François, déjà en possession

d'une notoriété solide dans le monde savant, il devint l'idole de son cousin et ne s'en douta guère. Toutes les lettres de celui-ci apportaient à Pierrelaurès un concert de louanges.

Le manoir s'intéressa beaucoup aux détails qui peignaient les mœurs exemplaires de Gérard, son horreur du monde, sa bonne grâce un peu dédaigneuse. François ne tarissait pas : il assurait que l'entrée de Gérard dans un salon faisait sensation; l'esprit caustique, la verve de l'érudit, sa bonne mine, — sans compter les inscriptions au Grand-Livre, — lui valaient de vifs succès : il ne bronchait pas. Les femmes émoussaient contre une armure de glace, que rien ne pouvait fondre, leurs traits les plus acérés : il les déclarait vaniteuses, frivoles, nulles. Et François confessait que ce jugement, peut-être sévère, dans bien des cas ne manquait point d'à-pro-

pos; seulement il fallait être Gérard, un esprit transcendant, pour s'y risquer sans crainte; François trouvait infiniment de charmes où Gérard ne trouvait rien. C'est que l'étudiant avait ce qui faisait défaut au savant : la foi, les enthousiasmes, la croyance au beau et au bien. Il ne soupçonnait guère qu'en ce point, il l'emportait sur le sceptique tant admiré, pour lequel il cherchait à provoquer la tendresse des siens. Ce ne fut pas difficile. M. de Brussange fit revivre en son neveu la sœur qu'il avait chérie et lui donna dans son cœur la place laissée vide par la mort. Tout ce monde de Pierrelaurès, habitué à la communauté des sentiments, conçut pour Gérard, sur les dithyrambes de François, une même affection.

Mais c'était bien là, en vérité, de quoi se souciait M. Dalisier ! Que lui faisaient des gens à peine connus, dont le hasard avait mis

quelques gouttes de sang en ses veines? Ils n'existaient que pour mémoire. Et si, en gagnant l'Espagne, il s'était arrêté chez son oncle, c'était uniquement parce qu'il n'avait pas eu le courage de résister aux sollicitations de François. Maintenant, là, dehors, sous la nuit tombée, au moment où Paule venait de disparaître, il se demandait quelle bizarrerie du sort l'avait poussé dans cette famille, — la sienne pourtant, à lui, l'étranger partout depuis sa naissance, — et le faisaient le témoin de scènes étranges. La joie du retour, les baisers, lui bourdonnaient encore aux oreilles et lui apportaient comme un écho vague de choses entendues, il ne savait où, à moins que ce ne fût en songe. Il voulut secouer l'impression persistante et s'aperçut que les phrases de Paule restaient en lui, pareilles à ces flèches qui tremblent encore dans la plaie qu'elles ont faite. A quel propos

s'était-il laissé envahir par un accès de curiosité? Sa cousine était libre d'agir à sa guise, de regarder les nuages, de causer avec le vent, d'être coquette, d'être femme enfin. Qu'avait-il affaire à ces sortes de créatures, lui qui passait près d'elles dans la vie en haussant les épaules? Et parce que l'une d'entre elles... Certes, elle était jolie, Paule; mais toutes les femmes sont jolies. Pourquoi cette rage de porter ses investigations jusque dans les replis de la pensée d'autrui? Que lui importait cette enfant, ce qu'elle faisait, ce qu'elle disait, ce qu'elle rêvait?

Les gros nuages que Paule consultait tout à l'heure avaient envahi le ciel et posaient sur le château le dais sombre de leur masse. La nuit s'épaississait. A travers les feuilles des arbres, la brise gémissait avec des notes presque humaines. Deux phares éclatants trouèrent l'obscurité de plus en plus pro-

fonde : c'étaient, au rez-de-chaussée, les fenêtres du salon qui découpaient leurs hauts cadres d'or sur les buissons de roses endormis à leurs pieds. A l'intérieur, des silhouettes allaient et venaient. Une d'elles, svelte, légère, avança dans l'orbe lumineux. Gérard la reconnut, elle l'attirait. Et comme obéissant à l'attraction mystérieuse, sans savoir, sans vouloir, d'un mouvement machinal, tandis que les nuages s'abaissaient un peu plus et que de sourds grondements annonçaient la venue de l'orage, il marcha vers l'apparition.

III

Gérard dormit mal. Toute la nuit, il épia le silence. Çà et là, les dernières rafales s'engouffraient dans les couloirs du château, laissant, après leur passage, une accalmie plus intense. Et par moments, sous les charmilles de Pierrelaurès, les rossignols, l'orage parti, disaient leurs nocturnes, ou quelque oiseau des ténèbres lançait à travers l'espace son hululement lugubre. Et c'était tout.

Cette tranquillité l'importunait.

Accoudé, songeur, il cherchait, dans l'absence du bruit, un bruit de souffle, quelque chose qui ressemblât à de la vie au milieu de ce désert, une respiration moins tourmentée que celle qui haletait en sa poitrine. Au dehors, les chantres ailés gazouillaient de nouveau leurs joies, s'interrompant au cri mélancolique de la chouette. Oiseaux d'amour, oiseaux de mort veillaient ensemble sous l'indifférente clarté des étoiles.

Une agitation de plus en plus forte s'empara de Gérard.

Tantôt il eût voulu dormir un sommeil de plomb, sans réveil; tantôt il souhaitait d'animer tout ce silence, d'entendre une voix auprès de lui, douce, caressante, prompte aux confidences; de voir palpiter sous son regard de grands yeux naïfs, de satisfaire cette soif étrange de curiosités qui tout à coup l'avait pris. Il ne s'agissait plus des pro-

blèmes embrouillés de la science, vite débrouillés par un simple effort de raisonnement. Une question se posait, bien autrement difficile à résoudre, méprisée jusqu'ici, grosse peut-être de terribles mystères. Et cela ne relevait point de la science, il se demandait ce que cela pouvait être. Son scepticisme opiniâtre lui ramenait aux lèvres la vieille phraséologie habituelle : « Tu croiras lire dans une intelligence et tu ne verras que les divagations de ton propre cerveau en passe de folie. Tu auras l'illusion, tu n'auras pas la réalité. Quelle démence, de convoiter de chimériques trésors ! Au fond de tes creusets, qu'as-tu rencontré toujours? la matière, et la matière seule. Cette jeune fille est faite de nerfs, de sang, d'instincts; la belle avance, quand tu te seras convaincu, — à ses dépens et aux tiens, — qu'elle n'est pas faite d'autre chose ? »

Gérard se raidissait.

Allait-il, lui qui avait tout nié, hors la science, chercher loin d'elle, par une aberration incroyable, des leçons et des bonheurs, ou resterait-elle, comme autrefois, sa cuirasse et son bouclier ? Que devenaient ses rudes dédains, sa morgue superbe en face des fragilités générales ? Rien n'affranchissait donc de ce tribut humiliant, et quelque chose d'invaincu, d'incoercible, le rattachait à la chaîne des infirmités humaines !

En dépit de ses efforts, une tempête grondait en lui. Le cœur tué par l'esprit ne ressuscitait pas, mais des laves gonflaient ses veines par un brusque afflux de vie et de jeunesse.

— C'est de la folie ! dit-il tout haut.

Sa voix le fit tressaillir. Elle sonnait les révoltes intérieures.

Il se leva et, pour se rafraîchir le sang,

ouvrit sa fenêtre. Les étoiles pâlissaient, une teinte grise s'épandait sur le bleu sombre du firmament. La nuit semblait quitter la terre pour remonter aux cieux et une brume blanche, encore opaque, se dessinant vers l'Orient, marquait l'endroit d'où viendraient tout à l'heure les premiers rayons du jour. Des senteurs embaumées montaient dans l'atmosphère. A mesure que la lumière pointait sur les branches d'arbres, sur les herbes, sur les pierres, des gouttes de rosée couronnaient cette nature ensommeillée d'une parure de diamants. Les oiseaux saluaient le soleil encore voilé de nuages roses, et, de toute part, des bruits imperceptibles se croisaient, appelant et rappelant la vie.

Gérard s'habilla promptement et descendit dans le parc. Ces enchantements de la nature, ce trop-plein des choses qui débordait autour de lui, l'attiraient, l'apaisaient.

L'air froid du matin calma sa fièvre. Il se promenait au hasard depuis longtemps, lorsque M. de Brussange déboucha d'une allée.

— Pas possible ! s'écria le châtelain de Pierrelaurès. Eh bien, voilà une chose que je n'aurais jamais crue. Les savants sont donc aussi des poètes?

— Parce que je ne dormais plus ?

— Ne nie pas. Tu as eu ton accès de poésie : tu as voulu voir lever l'aurore.

— Comme les gens vertueux. Je ne nie pas, puisque vous y tenez, mon oncle. Mais où y a-t-il de la poésie dans ma vertu ?

— C'est la même chose.

— Ah ! par exemple...

— Certainement, et sans paradoxe. Suis plutôt : la poésie exalte, n'est-ce pas ?

— On le prétend, du moins.

— Tu n'es guère aimable pour elle. Eh

bien, cite-moi quelque chose de plus noble, de plus haut, de plus surhumain que la vertu.

— Mon oncle, surhumain est le mot, à telles enseignes qu'ici-bas on ne la rencontre jamais.

— Bien obligé ! repartit M. de Brussange.

— Si vous aimez mieux, je dirai que vous l'avez accaparée tout entière.

— Ni l'un ni l'autre. J'essaye d'en avoir ma part, rien de plus. Mais ce simple essai prouve qu'elle existe. Ah ! mon ami, ne la calomnie pas. Sans elle, que ferions-nous ? Elle est notre palladium, elle nous garantit de nos misères, nous enlève à nos fanges. Elle plane dans l'éther.

— Comme la poésie.

— Justement, ce qui les fait sœurs. Par elle, on comprend le grand, on admire le beau, l'on aime le bon. Celle-ci crée du sublime avec l'esprit, celle-là fabrique du bien

avec le cœur, et, crois-moi, l'œuvre cachée, obscure, éphémère peut-être, souvent est plus féconde que l'œuvre brillante et pourtant impérissable.

— Voilà, mon oncle, dit Gérard, un panégyrique matinal. Quel dommage qu'il tombe dans l'oreille d'un sourd !

— D'un sourd par système ?

— Oui et non. Je ne crois guère à la poésie, je ne crois pas du tout à la vertu.

— Ta vie dément tes paroles.

— Ma vie ne prouve rien. Je suis né sans vices. A moins, reprit Gérard se rappelant les tumultes de la nuit, à moins qu'ils n'aient dormi jusqu'à présent. J'ai le goût et la force du travail, de là le peu que je vaux. J'aime la correction dans la vie, comme j'aime l'élégance dans mon salon, affaire d'habitude et de propreté ; mais la grosse caisse des sentiments, mais le culte d'un fétiche, mais le

mysticisme au cerveau, souvenirs bleus, aspirations vagues, tout le bagage des faiseurs de romans ou de sottises, serviteur, mon oncle, je ne donne point là dedans. Je donne dans la science, et cela me suffit, parce qu'elle est la seule chose vraie, la seule qui ne m'ait jamais flatté, jamais bercé de chimères ; brutale, soit, sincère du moins, raisonnant par A+B, me montrant l'existence brève, le néant au bout. A la bonne heure ! on sait où l'on va. Et l'on n'a plus peur. Car cette existence, on la double ; ce néant, on le brave, — toujours grâce à la science. Par elle, on lui survit. L'effort de la pensée se perpétue dans l'avenir, y engendre d'autres efforts, et, convenez-en, mon oncle, cette récompense en vaut bien une autre.

M. de Brussange ne répondit pas. Il contemplait Gérard. L'orgueil vibrant en ces paroles, cet accent qui leur imprimait un air

de défi, le remuaient douloureusement. Une tristesse effaça son gai sourire. Il songeait à l'enfance solitaire de cet homme, à cette belle jeune femme morte en lui donnant le jour... Ne lui aurait-elle laissé rien de son cœur et de son âme, quand elle l'avait pétri de toutes ses grâces extérieures? Non, c'était impossible : puisque Gérard vivait, la mère, — sa sœur si tendrement vénérée, — ne saurait être morte tout à fait.

— Mon enfant, dit-il, tu te méconnais, ou tu n'es pas le fils de ta mère.

Gérard eut un geste ennuyé : l'émotion de son oncle lui semblait hors de saison. Cependant il résolut de la calmer, en n'effarouchant plus ; et, pour effacer la mauvaise impression produite par cet entretien, il suivit M. de Brussange dans ses courses de propriétaire, allant de chantier en chantier, visitant les métairies, captivé bientôt, presque à son

insu, par les façons accortes et surtout la conversation de son guide. En ce campagnard, il était émerveillé de découvrir une érudition solide, se ramifiant à l'infini, de larges idées, de profonds aperçus. Mais tout bonnement il avait affaire à un homme supérieur! Comment cette organisation d'élite avait-elle pu se confiner dans le cercle étroit d'une vie de province? Il en marqua sa surprise. M. de Brussange ne se blessa ni ne tira vanité de cet ébahissement, et ce fut du ton le plus simple qu'il répondit :

— Je n'étais pas destiné aux rôles de surface. Pour sortir du rang que Dieu nous assigne dès le berceau, il faut ou un esprit transcendant ou une âme privilégiée. Je ne suis rien de cela. J'avais une autre œuvre à faire, œuvre du dedans, dont l'accomplissement m'apporterait d'abord l'espoir, puis la réalité du bonheur. Tu vas rire : c'est tout bête-

ment l'éducation de mes enfants. Je puis me rendre cette justice de n'avoir pas travaillé en égoïste. Je ne les ai élevés ni pour moi ni même pour eux, mais pour Dieu, qui me les avait confiés.

Dans ces paroles, quelques heures plus tôt, Gérard eût trouvé matière à raillerie; en ce moment, il se serait fait scrupule de répondre légèrement à M. de Brussange. En face de la noble humilité de ce caractère, un respect réel le pénétrait et, avec ce respect, une inconsciente mélancolie, comme une appréhension de vagues souffrances.

Ils atteignirent les premières maisons du bourg bâti à mi-côte. Une rue tortueuse, où les porches surplombaient, les conduisit à la place que fermait l'église, une vieille église romane, avec ses murailles décrépites, brûlées aux morsures du soleil. Derrière, un fouillis de verdure cachait le manoir de

Pierrelaurès, dont on apercevait à peine le sommet des tourelles. Une grande animation régnait dans le village, les enfants se précipitaient vers la place, culbutant tout sur leur chemin, jetant l'épouvante au milieu des oies paisibles, des poules et des pigeons, hôtes familiers de la rue, tandis que, sur le pas de leurs portes, les rudes paysans ou les ménagères actives s'arrêtaient pour regarder là-bas, vers l'église.

— Il est drôle, votre village, dit Gérard en examinant les pauvres toits couverts de pierres, où le soleil semait de l'or, perchés sur la colline comme un troupeau de chèvres, et le clocher ne montant pas bien haut dans le bleu du ciel et, vers l'horizon, la ceinture verte de Pierrelaurès.

— Moi, je le trouve charmant, riposta M. de Brussange, peut-être parce que je l'ai toujours vu. Si tu savais quels braves

gens l'habitent! Les plus vieux m'ont fait sauter sur leurs genoux.

Ils débouchèrent sur la petite place.

A l'une des extrémités, Paule, en robe de percale, un chapeau de paille sur la tête, une corbeille appuyée à la hanche, distribuait aux enfants accourus près d'elle une sorte d'échaudé, régal des populations du Sud-Ouest, et qu'on appelle du nom désagréable de tortillons.

— Quelle cérémonie est-ce là, mon oncle? demanda Gérard.

— Une façon à Paule de célébrer son retour. Nous ne sommes pas riches, aussi ses largesses sont-elles des plus modestes; mais elle y porte tant de cœur, que c'est, tu vois, une joie générale.

Ils avancèrent lentement. La jeune fille était trop à ses occupations pour remarquer leur arrivée. Quand sa corbeille fut vide,

quelques gamins se disputèrent l'honneur de la rapporter au château. Paule la leur abandonna et, s'adressant aux paysannes :

— Où donc est la fille de Thouenne ? Je ne l'ai pas vue.

Une vieille, courbée par l'âge, secouée d'un tremblement nerveux, s'approcha de Paule.

— Vous voilà grande et forte, notre demoiselle, dit-elle d'une voix chevrotante, et aussi jolie que charitable. C'est un bel arbre que la famille de Brussange. Quand la mort coupe un rameau, d'autres poussent, et il y a toujours des fleurs sur ses branches : autrefois mademoiselle Séverine, que j'ai nourrie, la sœur de votre père, maintenant vous et votre sœur. Le bon Dieu vous garde, notre demoiselle, et garde Brussange à Pierrelaurès ! Au village, les vieux s'en vont doucement ; le château les secourt, mais les vieux

sont très malheureux, allez! A votre âge, vous ne pouvez pas le comprendre. Ils ont bien de la peine de n'être plus bons à rien, après avoir été bons à quelque chose. Voyez, dans toute ma journée, je ne peux seulement pas filer plus d'une fusée, tant mes mains remuent, et je n'ai pas d'autre gagne-pain.

Elle essaya de faire tourner le fuseau, mais le tremblement des doigts l'empêchait : le chanvre s'étirait sans être tordu.

— Pauvre mère! dit Paule. Eh bien, nous allons faire un échange.

Elle sortit de sa poche un chapelet, le mit dans la main ridée et prit la quenouille qu'elle pendit à sa ceinture.

— Vous direz le rosaire pour nous tous les jours, et moi, tous les jours, je filerai pour vous. Comme cela tout ira bien, n'est-ce pas?

Sa physionomie compatissante, sa radieuse bonté, touchèrent le vieux cœur découragé dont elle venait d'entendre les plaintes. Des larmes coulèrent sur les joues brunes de la vieille, sans que celle-ci trouvât un mot à dire. Mais elle baisait le chapelet maintenant deux fois saint.

La cloche de l'église tinta : c'étaient les derniers coups de la messe ; Paule salua du geste son entourage qui se dispersa. Gérard croyait voir quelque reine congédiant sa cour et le père suivait sa fille d'un regard attendri. L'envolée joyeuse des enfants dégagea la place, Paule aperçut alors M. de Brussange. Elle s'alla pendre à son cou et sourit à Gérard.

— Vous venez à la messe ? lui demanda-t-elle.

M. Dalisier ne prit pas garde à l'interrogation, tant il se sentait absorbé. Certes,

Paule était belle, mais il avait vu d'autres femmes aussi belles : aucune ne l'avait frappé à l'égal de sa cousine. D'où venait donc ce charme, cette puissance fascinatrice ? M. de Brussange attribua son silence à l'embarras du sceptique et voulut lui venir en aide.

— Non, dit-il, Gérard ne va pas à la messe. Il rentre au château. Nous avons fait une longue promenade, et les savants n'ont pas l'habitude de l'exercice. Tu m'excuses, mon ami? ajouta-t-il. J'accompagne Paule.

— Mais, mon oncle, protesta M. Dalisier, je ne suis pas fatigué du tout, au contraire.

— Tu entrerais avec nous à l'église?

— Si vous ne m'en jugez pas indigne.

M. de Brussange ne put retenir un mouvement de surprise, après ce que son neveu avait déclaré le matin même. La pensée ne lui vint pas que sa fille n'était point étrangère

à ce revirement, il s'imagina que Gérard appartenait à la catégorie des fanfarons d'incrédulité.

— Elle est gentille, notre chapelle, dit Paule; un peu nue, un peu délabrée, mais on y prie bien tout de même. Venez vite, nous serions en retard.

Elle les précédait. Elle dégagea de sa ceinture la quenouille chargée de chanvre et, une fois entrée, la posa en travers sur sa chaise, et s'agenouilla, le front penché, noyée dans sa prière. Tout à coup, elle se leva, prit par le bras son cousin, l'attira vers la chaise qu'elle occupait, sans dire un mot, sans lever les yeux, et se plaça tout près sur une autre. Puis elle ne s'occupa plus de rien ni de personne, tout entière à Dieu.

Gérard ne comprenait rien à cette substitution, quand son regard tomba sur une plaque de cuivre qui brillait entre ses doigts appuyés

au dossier de la chaise. Cette plaque portait ces trois mots : « Séverine de Brussange. » Sa mère!... Le matin, son oncle parlait d'elle, aucun écho n'avait répondu en lui. Jamais un souvenir, jamais un élan de tendresse n'entourait la mémoire de la morte ; elle était l'étrangère ou l'inconnue, cette femme dont les entrailles l'avaient porté, dont la vie avait payé sa vie, dont le sang coulait en ses veines. Et maintenant, au fond de l'église déserte où jadis elle venait, une impression étrange s'emparait de lui. Pour la première fois, il se sentit orphelin. Il eut le regret de cette mère disparue avant l'heure, belle et bonne comme Paule sans doute. Il se la représentait à la place où elle avait prié jeune fille, prosternée, touchante, gracieuse, pure, imprégnant l'air de ses parfums d'âme ; il la voyait : elle avait les yeux, les cheveux, les lèvres, le cœur de Paule! Ah!

comme elle l'aurait aimé! Comme, brusquement, il s'apercevait que c'est encore là en ce monde la plus douce des sciences! Comme il s'apitoyait à présent sur lui-même, le déshérité de toute tendresse! Qui donc enrichirait sa pauvreté morale? Qui l'aimerait, lui? ... Ses regards coururent à travers le sanctuaire, un poids l'oppressait, il avait toujours nié Dieu et ne savait de quel nom l'appeler, et le vide où il se trouvait perdu lui donnait la soif d'un appui surhumain. Le prêtre à l'autel se frappa la poitrine : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. » Son âme! Eh! quoi, ce mot ne crispait plus ses lèvres; des sanglots, — et non plus le rire, — sonnaient en lui... Il s'enfonça la tête dans ses mains et demeura immobile, laissant gronder la tempête qui balayait l'arrogance de sa raison.

Quand ils furent de nouveau sur le chemin de Pierrelaurès :

— Je vous remercie, Paule, dit Gérard, de votre pensée de tout à l'heure. Je lui dois la première émotion de ma vie.

— J'en suis donc enchantée, répondit la jeune fille. En y réfléchissant, j'ai eu peur d'avoir été imprudente : il ne faut pas heurter trop fort certains souvenirs. Cependant, ils sont doux et consolants, ceux que laisse une créature comme votre mère. C'était une sainte, Gérard.

— Une sainte, répéta-t-il à voix basse.

— Votre père ne vous l'a jamais dit?

— Je ne vois jamais mon père.

Elle se serra contre lui d'un geste fraternel et protecteur. Sans mère, presque sans père, il lui faisait pitié. Son amitié s'accentua de compassion, et, comme elle le suppo-

sait désireux d'entendre parler de la morte, elle reprit :

— Dans notre chambre, nous avons d'elle un portrait, à côté de notre crucifix ; mon père l'y a placé pour qu'il fût l'ange gardien de ses filles. C'est devant lui que nous faisons nos prières, Hélène et moi. Souvent j'y ai prié pour vous.

— Pour moi ?

Ils marchèrent en silence, l'un près de l'autre, dans l'étroit sentier que bordait encore la rosée. Et Gérard songeait :

— S'il y a des anges, en voici un !

IV

M. de Brussange s'aperçut bientôt que le voyage en Espagne projeté par Gérard n'était pas d'une nécessité pressante : de nombreux jours s'écoulèrent sans qu'il en fût question. Le châtelain de Pierrelaurès n'eut garde d'en faire tout haut la remarque; il était charmé que son neveu se plût chez lui, et s'ingéniait à multiplier les nœuds qui l'y pouvaient retenir. Il plaçait l'intimité nouvelle sous l'égide des souvenirs de sa propre

jeunesse, alors qu'il n'était, comme Gérard, qu'un orphelin, lui aussi, et que sa sœur constituait toute sa famille. Séverine était née et avait grandi dans ce manoir, ç'avait été longtemps son foyer domestique; pourquoi le fils de Séverine n'en ferait-il pas le sien?

Celui-ci se posait peut-être la même question; les attentions délicates, les effusions de son oncle le touchaient extraordinairement. Il avait perdu son impassibilité récente et ne la regrettait pas; au savant succédait l'homme, il vivait enfin.

Cette transformation n'échappa point à madame de Brussange, qui ne lui en sut aucun gré. Les sceptiques, à son avis, étant une espèce de monstres incurables, elle ne croyait pas à la guérison de M. Dalisier, et chargea son fils aîné, Robert, d'avoir l'œil sur la conduite du cousin. Le lieutenant

épousa ses préventions, en dépit de l'attrait qui le poussait vers le monstre. Mais qu'eût-il trouvé? La conduite de Gérard bravait toutes les inquisitions. Il ne faisait ni mystère ni parade des idées qui froissaient à si juste titre madame de Brussange. Lorsque le hasard ouvrait le feu, il discutait avec plaisir, mais avec déférence. Paule, dans ses controverses, apportait sa grâce simple et de réelles connaissances en philosophie religieuse; il se laissait battre le plus courtoisement du monde. A vrai dire, sa pensée désertait les questions ardues traitées par cette jolie bouche pour se perdre dans la contemplation du visage aux délicieux contours qu'animaient les enthousiasmes divins. Paule, soulevée par eux, passait de la terre aux sommets. Il ne la comprenait pas bien, mais il l'admirait sur ces hauteurs inaccessibles, et de plus en plus se sentait envahi

par une adoration respectueuse, presque craintive.

Le lieutenant dut confesser à sa mère que le résultat de ses investigations était la certitude de l'influence de Paule sur Gérard : selon toutes les probabilités, la jeune fille arracherait cette proie au diable et continuerait la conversion par le mariage, ce qui ne pouvait manquer d'être fort avantageux. Madame de Brussange poussa les hauts cris; elle n'admettait point cette manière de procéder au salut des gens.

—On a bien assez de faire le sien, dit-elle. Mais l'apostolat est la fureur de ton père et de Paule.

Robert s'étonna d'une critique à l'adresse du chef de la famille. Madame de Brussange ne l'y avait pas habitué, sans compter que le blâme, dans l'occurrence, lui semblait passablement injuste. Elle devina le travail in-

térieur de sa pensée et résolut de s'expliquer en termes catégoriques :

— Il y a péril en la demeure, reprit-elle, et je me désole d'être impuissante à le conjurer. Que faire pour empêcher ton père — et Paule, encouragée par lui, — de tendre la main au premier venu, de le croire digne d'intérêt, de lui jeter, avec une charité irréfléchie, ce qu'ils ont de meilleur en eux?

— Le premier venu, Gérard?

— Un Dalisier. Sais-tu ce que c'est qu'un Dalisier?

— Mon oncle et mon cousin sont gens d'honneur.

— A la façon du monde. Il y a mieux que cet honneur-là dans la vie : il y a l'accord des consciences, la paix du ménage, le bonheur enfin qui s'appuie sur Dieu, non sur les hommes. Ta tante Séverine fut une martyre. Elle était belle et charmante, M. Dali-

sier la remarqua. Ce que rêvent toutes les jeunes filles, elle le rêva, s'imaginant qu'elle triompherait de l'athée, lui vouant un culte extravagant... Elle mourut à la peine. L'autre n'a pas sourcillé, rien ne le changeait, ni l'agonie de Séverine, ni le chagrin de ton père, ni la vue même de Gérard, qui n'est à ses yeux que l'héritier de sa fortune et le coffre-fort de sa succession. Voilà le Dalisier. Or, tel père, tel fils. Je ne veux pas pour Paule de la destinée de Séverine. Gérard ! l'âme de Gérard ! la conversion de Gérard ! qu'est-ce que cela me fait, à moi ? Il ne m'est rien ; ma fille, c'est mon sang. Eh bien, comprends-tu mes angoisses et, puisque je suis seule, ne consens-tu pas à te faire mon allié ?

Robert promit tout ce qu'elle voulut, quoiqu'il ne vît pas bien, au fond, de quel secours il lui pouvait être, et Gérard ne tarda point à se ressentir de cette conversation : il ne lui

était plus permis de rencontrer Paule sans un de ses gardes du corps. On n'y mettait aucune affectation, mais la surveillance ne se relâchait pas. Madame de Brussange entassait à plaisir les obstacles : c'était entre la jeune fille et son cousin un va-et-vient de tiers, d'étrangers, de bavards, et les Laubermont toujours à Pierrelaurès ou la famille sans cesse à Casteluzech.

Là même, elle crut de bonne politique de dresser des batteries d'une autre sorte : ce qui l'effrayait pour Paule l'effraya moins pour Édith de Laubermont : elle fit miroiter aux yeux de la mère les millions et les avantages personnels de Gérard. L'Anglaise, en femme pratique, ne manqua pas de trouver adorable ce gendre possible et commença bravement le siège. En son honneur, Casteluzech eut un beau défilé de bals, de comédies et de chasses. Hélène rayonnait, parce

que James Pernill y était son servant fidèle, et que rien ne les empêchait de considérer toutes ces fêtes comme des feux d'artifices tirés à leur gloire. Albéric de Laubermont bourdonnait autour de Paule, toujours fraternelle avec lui; et Gérard eût volontiers malmené le jeune étourdi, si Robert lui en eût laissé le temps; mais Robert avait une façon de céder à son cousin l'honneur, — très peu souhaité, — de s'occuper d'Édith qui coupait court aux velléités de révolte. Bon gré mal gré, il fallait s'exécuter. M. Dalisier était furieux : pourquoi lui jeter cette jeune fille à la tête?

Madame de Laubermont avait mis un empressement d'autant plus vif à prêter l'oreille aux ouvertures discrètes de madame de Brussange, qu'elle venait récemment de subir un échec désastreux : lord Melwin, frère aîné de son père, s'était marié tard à une Anglaise

de Calcutta ; de ce mariage naquit un fils que la nature n'avait guère favorisé, mais qui représentait un des plus solides partis du royaume britannique. La prévoyante Arabelle n'en demandait pas davantage, elle se souciait bien d'un Adonis pour sa fille ! Un beau jour, elle tomba dans l'île, flanquée d'Édith et d'Albéric. Le succès ne lui semblait pas douteux. Par malheur, lord Melwin avait pris ses dispositions et fiancé son fils de la veille. Il fallut regagner la France comme on en était venu.

M. Dalisier surgissait donc à point, Dieu l'envoyait tout exprès. A défaut de titres nobiliaires, on aurait la gloire; et, la fortune du roturier valant celle du lord, les avantages s'équilibraient. Seulement la capture ne paraissait pas facile : Gérard déconcertait parfois l'imperturbable Arabelle avec ses airs hautains, ses mots à l'emporte-pièce,

son souverain mépris de l'argent et son indifférence à l'endroit des flatteries qu'elle croyait habile de lui prodiguer. Madame de Laubermont se remettait en songeant à la fragilité des hommes, même supérieurs, et en constatant le zèle de Gérard pour Édith. L'idée ne lui vint pas que l'intervention de Robert y jouât un rôle. Elle n'était plus occupée que d'armer sa fille de pied en cap, afin de la rendre irrésistible, et triomphait lorsqu'en entrant dans le salon de Pierrelaurès, elle surprenait le sourire approbateur de madame de Brussange qui ne manquait pas de lui dire :

— Plus en beauté que jamais, votre Édith, ma chère.

— N'est-ce pas ? répondait Arabelle.

Un soir, elle fut toute désappointée : malgré sa marche de déesse et une robe dont les effets avaient été combinés savamment,

Édith n'obtint pas son succès ordinaire. La famille était au grand complet, personne ne tombait en extase. Madame de Laubermont n'en crut pas ses yeux ; sa surprise doubla quand elle vit James Pernill, tenant Hélène par la main, s'approcher d'elle et qu'il lui dit de ce ton froid et gêné dont un long séjour en France n'avait pu le débarrasser :

— Arabelle, ma sœur, je vous présente ma fiancée.

Elle se tourna vers le maître du logis :

— Vous avez donné votre consentement ?

— Je crois bien, fit M. de Brussange.

— Mais James n'a pas le sou.

— Il travaillera.

— Si cela vous suffit !...

Elle distribua des *shake-hands* à droite et à gauche, se déclara touchée, heureuse, reconnaissante de l'honneur... Elle manderait la nouvelle à lord Melwin, lui conterait le

désintéressement de ses chers amis et le prierait même de constituer une petite dot à James. Ce dernier trait de générosité lui valut une jolie rebuffade de la part de M. de Brussange, qui la supplia de mettre une sourdine à ses charités d'outre-mer. Alors elle prit l'air compassé :

— Il est positif, psalmodia-t-elle, que la fortune n'est qu'une question secondaire.

— A ce point, ajouta madame de Brussange, que je sais des parents d'humeur à sacrifier tous les avantages matériels et même de secrètes inclinations au bonheur vrai de leurs enfants, dont ils sont les seuls juges.

M. Dalisier dressa l'oreille, l'allusion lui semblait directe. Pour qu'il n'en doutât point, Robert vint à la rescousse :

— Que dis-tu de cela, Paule ? demanda-t-il.

— Nos parents savent mieux que nous ce qui nous convient.

Le lieutenant jeta un regard furtif du côté de Gérard, mais celui-ci ne voulut point se tenir pour battu.

— Vous avez raison, ma cousine, observa-t-il. Toutefois supposez une lutte entre le père et la mère : que conseillerez-vous à l'enfant ?

— L'oubli de soi-même pour les remettre d'accord.

— Mais s'il aime !

— Alors l'immolation. Car l'amour doit surtout vivre de larmes, n'en déplaise à ma chère Hélène, s'il veut être un reflet de l'amour divin, tout couronné d'épines, ensanglanté de blessures et plus fort que la mort.

Le dîner parut à Gérard d'une longueur désespérante. Placé entre Édith, qui ne lui faisait grâce d'aucun aparté, et madame de Laubermont, qui ne lui faisait grâce d'aucune amorce, il les vouait l'une et l'autre à tous les

diables. Les paroles de Paule sonnaient toujours à son oreille, tantôt comme les vagues accords d'une harpe éolienne, tantôt comme le glas de ses espérances. Sa tendresse se transformait en une ardente passion que centuplait le silence auquel on la condamnait; il avait besoin de l'étaler, de crier sa souffrance, de demander pitié. Paule ne l'aimait pas encore, mais elle s'ignorait; peut-être l'aimerait-elle un jour. Comment le savoir, puisqu'on l'écartait du chemin où marchait sa cousine? Non, les choses ne pouvaient durer ainsi, sa patience était à bout, il trouverait, certes, le moyen de voir Paule seule et de la faire lire en lui.

Quand on fut sorti de table, la jeune fille alla s'accouder aux balustres de la terrasse. M. Dalisier la suivit.

— Ce ne sont plus les nuages que vous interrogez, murmura-t-il, comme le jour de

votre arrivée. Vous souvenez-vous? Le ciel est serein, la nuit est splendide, voulez-vous descendre avec moi dans le parc?

— Il fait sombre sous les fourrés, dit Paule.

— Vous avez peur?

— Oh! non.

— Je désire causer avec vous, reprit-il d'une voix tremblante. Ici nous serions dérangés.

— Des secrets?

— Oui.

Elle lui prit le bras :

— Depuis quand, Gérard?

Ils descendirent les degrés de marbre et s'avancèrent un moment le long des allées sans rompre le silence.

— Eh bien? dit tout à coup Paule, vous m'emmenez pour me faire des confidences... et vous vous taisez?

Les lèvres de Gérard s'ouvraient enfin, lorsqu'un pas derrière eux fit crier le sable. Robert arrivait en forme d'avalanche. Il appela sa sœur :

— Ma mère te demande au salon.

Et comme Gérard faisait mine de vouloir suivre la jeune fille :

— Non, non, dit le lieutenant, elle s'en ira bien seule.

M. Dalisier fronça les sourcils :

— C'est un parti pris, n'est-ce pas ?

— Ma foi, mon cousin, répondit Robert en pirouettant sur ses talons, vous en croirez ce qu'il vous plaira.

V

Quand Gérard fut revenu de la stupéfaction où l'avaient plongé les paroles et le brusque départ du lieutenant, il courut à la recherche de François.

— Mon ami, dit-il, j'ai besoin de Robert. Je vous prie, amenez-le moi. Je vous attends ici. Surtout pas un mot à qui que ce soit.

Le jeune homme disparut et M. Dalisier s'assit sur le banc où, deux mois plus tôt, il avait rejoint Paule, quelques instants après

l'arrivée de sa cousine au château. Deux mois et quel changement dans un laps de temps si court! Un flot de pensées se heurtait en lui, remuant ce que la nature humaine a de meilleur et de pire.

Robert et François ne tardèrent pas à se montrer, il se leva pour aller à leur rencontre. La nuit les enveloppait tous trois de silence et la lune baignait au loin d'une lueur argentée le calme des plaines endormies.

— Robert, dit M. Dalisier, les paroles que vous avez prononcées tout à l'heure vous ont-elles été dictées par un sentiment personnel, ou quelqu'un à Pierrelaurès partage-t-il votre manière de voir?

A ce prélude, François demeura bouche béante : le calme poli de Gérard ne cachait pas son irritation, et Robert avait en l'écoutant une attitude presque agressive ; que ce passait-il donc?

— Quelqu'un la partage, en effet, répondit le lieutenant.

— Votre mère?

— Ma mère.

— Eh bien! ce soir même je m'en expliquerai avec mon oncle.

— Vous ne ferez point cela! dit impérieusement Robert.

— Qui m'en empêchera. Vous peut-être?

Le lieutenant sentit que la colère le gagnait; mais la violence ou la roideur ne pouvait qu'aggraver une situation dejà délicate. Il se contint.

— Moi, non, riposta-t-il; je n'ai sur vous aucun droit. Seulement vous serez le premier à vous condamner au silence, par respect pour mon père. Je vous sais incapable de vouloir empoisonner son repos dans une lutte contre sa femme; je vous sais incapable aussi de vouloir faire souffrir

Paule. Paule jusqu'à présent n'a vu qu'un frère en vous; son cœur est paisible, il gardera son calme si vous n'y attentez point. A quoi vous servirait-il de la troubler? Vous l'avez entendu : elle ne résistera jamais à la volonté d'un de ses parents. Or, ma mère, à tort ou à raison, n'admet pas la possibilité d'un mariage entre elle et vous.

— Elle te l'a dit? demanda François.

— Catégoriquement. Elle est prête à lutter contre son mari, contre sa fille, contre tout le monde. Je ne me mêle pas de la juger; convenez toutefois, Gérard, qu'elle a pour elle la sainteté de son titre de mère.

— N'insistez pas, dit M. Dalisier, dont la voix tremblait.

Il fit quelques pas du côté du château. La lune descendait à l'horizon, sa clarté se voilait d'ombres mouvantes. Robert essaya en vain de distinguer les traits de Gérard. Quel

parti prendrait son cousin, celui de la résignation ou de la résistance?...

— Hélas! balbutia M. Dalisier, qu'ai-je pu faire à ma tante pour qu'elle me haïsse à ce point? ma vie n'a pas une tache.

— C'est vrai, dit Robert.

— Eh bien, alors?

Au salon, M. de Brussange achevait avec Albéric le whist d'Arabelle; Paule accompagnait Édith et le saint-cyrien Marc, qui chantaient un duo de *Carmen;* et madame de Brussange souriait aux nouveaux fiancés assis près d'elle. Ce doux visage maternel s'illuminait d'un air de sérénité qui frappa Gérard. Bien souvent il avait remarqué cette expression, lorsque sa tante buvait des yeux ses enfants; toujours elle lui avait mis au cœur des regrets, ils s'accentuaient en ce moment où on le condamnait à se retrouver plus seul que jamais, sans une main tendue

vers la sienne, sans une affection courbée sur ses douleurs.

Il resterait l'orphelin dépouillé même de ce souvenir sacré : les premiers baisers, lot de toute créature humaine à son berceau, les premiers baisers qui sèchent les premières larmes. Dans l'espoir de son amour frais éclos, il n'avait pas ressenti, comme alors, les tristesses anciennes; Paule ne devait-elle pas l'en consoler, ne voyait-il point se lever pour lui sur ses pas un avenir radieux? Mais maintenant, à cette heure où il fallait renoncer... Renoncer !... le pourrait-il? en aurait-il la force? Quoi! parce que tel était le bon plaisir de madame de Brussange!

Ses yeux s'attachaient invinciblement à cette femme qui fauchait son bonheur avant la floraison. Il s'expliquait l'empire qu'elle exerçait sur ses enfants : elle les avait si

longtemps bercés, elle s'était dépensée avec tant de prodigalité qu'ils ne la trouvaient pas assez payée de l'abandon de leur vie, ils lui jetaient encore leurs cœurs afin qu'elle les gouvernât à sa guise. Elle s'était incrustée en eux; quand ils s'interrogeaient, c'était toujours elle qu'ils entendaient, c'était sa voix qui résonnait sur leurs lèvres et son âme dans leurs âmes : ils marchaient sous son égide sans hésitation, les menât-elle le long des ronces saignantes, parmi les pierres où se meurtrissent les pieds. Et cette mère, dressée entre le bonheur et lui, M. Dalisier l'admirait dans sa puissance souveraine, quoiqu'il en fût écrasé.

Une morne douleur l'envahit : il ne pourrait pas combattre, il ne chercherait plus à braver, il fallait s'incliner, c'était la mère! Oh! que cette pensée de mère le torturait! Celle qui l'eût aimé, lui, comme celle-ci

aimait les siens, dormait sous la terre; il avait cru sentir sa main étendue sur lui pour le bénir depuis qu'il était à Pierrelaurès, était-ce une illusion? Elle ne le protégeait pas, puisqu'elle permettait qu'il souffrît. Il voyait son image dans la chambre de ses cousines, elle souriait toujours en son cadre d'or, sourire donné à ses joies naissantes, sourire donné à ses peines; était-ce un reflet de ce ciel dont parlait Paule et qu'elle devait habiter, et où les tristesses de la terre se changeaient en extases?

— Comme vous êtes pâle! lui dit Paule.

— J'ai eu froid dehors.

Elle restait debout, en face de son cousin, l'examinant avec sollicitude. Cette persistance du regard le gênait, sa bouche se tordit dans un spasme.

— Gérard, dit brusquement la jeune fille,

si vous aviez un chagrin, vous me le confieriez, n'est-ce pas?

Pourquoi ne s'expliquerait-il pas, enfin? C'était Paule qui l'y invitait, Paule qui venait à lui... Mais, au moment de tout dire, il aperçut, à l'autre bout du salon, la figure joyeuse de son oncle, le regard inquiet de madame de Brussange fixé sur lui, et Robert qui, maintenant, affectait de rester à distance comme pour témoigner qu'après leur entretien, il avait foi entière en sa loyauté. M. Dalisier refoula les aveux prêts à se répandre, et, s'inclinant devant sa cousine :

— Je n'ai pas de chagrin...

— Ce soir, après dîner, insista Paule, lorsque Robert est venu me chercher, vous aviez quelque chose à me dire?...

— Oui, répliqua-t-il avec un effort, je voulais vous demander de prier pour moi.

Comme il achevait ces mots, il s'éloigna

d'elle, tant lui montaient à la gorge des sanglots qu'il ne pourrait plus maîtriser.

Gérard profita du moment où tout le monde accompagnait Arabelle à sa voiture pour retenir madame de Brussange au salon.

— Ma tante, dit-il, soyez satisfaite; je pars.

Elle leva sur lui des yeux étonnés et même un peu reconnaissants :

— Vous en avez informé Paule?

— Non, ma tante.

— Merci... Quand partez-vous?

— Le plus tôt possible. Demain matin.

— Quelles raisons allez-vous donner?

— Aucune, puisque je ne puis dire la véritable, à savoir que vous me chassez.

— Je ne vous chasse pas.

— Mais vous me haïssez...

— Non, je ne hais personne. Seulement, je suis mère et j'ai peur pour ma fille. Vous

n'êtes pas un homme ordinaire, Gérard. Paule s'attacherait à vous, il ne faut pas.

— Pourquoi donc?

— Parce que je vous connais et la connais, et que ce serait faire le malheur de toute sa vie. Vos idées, vos croyances, vos principes, tout diffère entre vous. Elle serait brisée avant d'avoir vécu.

— Je l'aime passionnément...

— Les passions ne durent pas. D'autres ont tenu ce langage, qui ont laissé mourir leurs femmes désespérées. Quelle garantie me donnerez-vous qu'il n'en sera pas de même pour Paule?

— La garantie de mon oncle, qui vous répondra de moi.

— Et d'où vous connaît-il? Qu'étiez-vous dans la famille avant d'être à Pierrelaurès? Vous a-t-il suivi, étudié, scruté jusqu'au fond de la conscience, au point d'être sûr

qu'en vous faisant le maître de sa fille, il ne vous en fera pas le bourreau? Entre la tendresse et le devoir, il y a place, croyez-moi, pour la réflexion. Votre oncle réfléchirait, ne fût-ce qu'en me voyant hostile, et vous repousserait parce que je vous écarte. Seulement, ajouta madame de Brussange d'une voix altérée, je suis franche et je ne me dissimule ni ne vous tais qu'avant d'en venir là, nous aurons les uns et les autres à passer par des luttes où sombrera peut-être notre tranquillité présente. Voyez s'il vous convient de vous venger ainsi de moi et de payer de ce prix l'affection de votre oncle.

— Non, répondit Gérard. L'amour que j'éprouve est de ceux que dépeignait Paule ce soir; il est de taille à vivre de larmes, mais de ses propres et seules larmes. Voilà pourquoi je m'en vais, ma tante. Vous pouvez être tranquille, je ne ferai pas mon oncle

juge entre vous et moi, non parce que je serais le vaincu, comme vous le dites, mais parce que vous souffririez tous, comme je le crois.

Madame de Brussange s'inclina devant M. Dalisier d'un geste ému. Bien des fois elle avait redouté la bataille, le jour où les circonstances amèneraient une explosion; ce jour était venu, l'explosion n'avait pas lieu. Elle sortait triomphante de l'épreuve, avec un involontaire respect pour cet homme, au sujet duquel naguère elle tremblait encore et qui s'effaçait si simplement. Elle voulut du moins atténuer, par la douceur des paroles, la cruauté de son attitude :

— Cela est bien, Gérard, dit-elle, et vous êtes, en ce moment, le digne fils de votre mère. Je regrette que des raisons sérieuses, graves, m'aient forcée à vous parler durement. Ne nous quittons pas brouillés, voulez-

vous? Puisque vous avez pris le parti de vous éloigner, allez-vous en courageusement dans la vie, en emportant cette consolation, — si c'en est une, — que je vous estime d'avoir fait fléchir vos intérêts devant les nôtres. Plus tard, quand vous reviendrez parmi nous...

— Je ne reviendrai jamais, déclara M. Dalisier.

— Pourquoi, Gérard? demanda-t-elle avec une sorte de tremblement dans les mots, tant la douleur silencieuse qu'elle avait sous les yeux lui serrait le cœur. Le temps calme bien des choses et ferme bien des plaies. Vous reviendrez.

— Jamais, jamais. Ah! cria-t-il, vous ne savez pas quel amour j'ai pour Paule, quelle torture désormais sera ma vie, ce qu'il me faut de force pour me taire, pour partir, pour traîner loin d'elle une existence pleine

d'elle, sans même avoir le droit de lui demander ce qu'on donne aux morts : un souvenir ou une larme!

Un bruit de rires leur arriva : Paule, Hélène et Marc rentraient. Madame de Brussange poussa un soupir de délivrance. Cette scène l'avait remuée. Elle pensait de M. Dalisier : « Il est sincère... comme l'était son père ; c'est un passionné...comme l'était son père; mais d'autres meurent de ces fièvres. »

Lorsque toute la famille fut réunie, Gérard vint à M. de Brussange et, d'un ton presque léger :

— Mon oncle, vous avez l'air de tomber de sommeil. Vous m'accorderez pourtant bien trois minutes d'audience?

— Tout ce que tu voudras.

— Alors, venez.

Et, saluant madame de Brussange :

— Adieu, ma tante.

— Adieu, Gérard, répondit-elle.

Il serra la petite main que lui tendait Paule et sortit brusquement. Robert et François échangèrent un regard apitoyé que Paule saisit au passage.

— Qu'y a-t-il donc? se demanda-t-elle.

Sa mère gagnait ses appartements au bras de Robert, elle les vit causer d'un air confidentiel; François avait la mine toute décomposée, cela lui parut étrange. Tandis qu'Hélène montait, Paule arrêta Marc au bas de l'escalier :

— Tu ne sais rien?

— Non.

— Et tu ne trouves pas qu'il y a du mystère?

— Oh! si.

— Tâche de découvrir ce dont il s'agit et viens me le dire dans ma chambre. Je ne me coucherai pas que tu ne sois venu.

257075B

Quelques instants plus tard, Marc frappait à sa porte et, l'entrebâillant :

— Gérard part ce matin à cinq heures pour l'Espagne.

Elle se dressa.

— Gérard ! Ah ! mon Dieu !... Que me dis-tu là ?

— Mon père a fait tous ses efforts pour le retenir, ç'a été peine perdue. Des lettres pressantes l'appellent à Séville. François l'aide à finir ses malles. Mon père est désolé.

— Et ma mère ?

— Je suppose qu'elle n'est pas avertie. Robert est avec elle depuis que nous sommes montés.

— Quel événement !

— Eh bien, quoi ! il devait partir. Bonsoir, chérie.

Au bout d'une heure, Paule, toujours à

la même place, les yeux fixés dans le vide, répétait ces trois mots :

— Il devait partir !...

M. de Brussange, à la nouvelle du départ de Gérard, avait ressenti beaucoup de tristesse et d'inquiétude. Cette détermination lui paraissait trop brusque pour être naturelle ; l'attitude de son neveu, quand il répondait à ses instances, l'avait péniblement frappé. Qu'avait cet enfant?... Il devança l'heure des adieux afin de l'interroger encore et trouva François près de son cousin, celui-ci tout habillé.

— Déjà ? dit-il d'un ton d'amical reproche. Il te tarde donc bien de nous fuir ?

— Pouvez-vous le croire, mon oncle?

— C'est qu'aussi tant de hâte...

Il étudiait les traits pâlis et tirés de M. Dalisier, qui se détournait pour échapper à cet examen affectueux. M. de Brussange entraîna

Gérard au bout de la chambre, loin de François, et tout bas, avec une tendresse profonde :

— Je ne voudrais pas t'importuner, mais voyons, il t'arrive quelque chose d'anormal, tu es malheureux ? Quoique tu tentes de le dissimuler, je l'ai compris... Je n'en ai pas fermé l'œil... Ne me donneras-tu pas une part de ton chagrin ?

Et, comme M. Dalisier demeurait silencieux, afin de ne pas laisser éclater son secret, l'oncle insistait avec des caresses qui achevaient de martyriser Gérard :

— Je t'aime à l'égal de mes fils, tu dois me répondre : si ce qui t'appelle en Espagne est de nature à t'attrister, dis-moi ce que c'est ; en supposant que je n'y puisse rien, je pourrai du moins m'attrister avec toi...

Gérard n'y tint plus, et se jetant au cou de M. de Brussange :

— Je vous respecte, je vous vénère, vous êtes profondément dans mon cœur, et plus profondément que vous ne pensez. Ne m'interrogez pas... Je n'ai rien.

François sortit pour faire emporter les bagages et surtout donner l'ordre de hâter le départ : il sentait que c'était rendre service à Gérard d'abréger une entrevue qui lui retournait le poignard dans la plaie.

Quand M. Dalisier quitta sa chambre, son oncle lui dit :

— N'oublie pas que Pierrelaurès te sera toujours la maison paternelle.

— Je ne l'oublierai pas, répondit péniblement Gérard.

En descendant, il jetait autour lui des adieux furtifs et désolés à ces voûtes sous lesquelles la voix de Paule avait résonné si souvent, à ces murs qui la garderaient encore et qu'il ne devait plus revoir. S'il eût osé,

comme il eût demandé à faire un dernier pèlerinage le long des pièces familières, dans les recoins favoris où s'asseyait la jeune fille, où tant de douces paroles étaient tombées sur lui, à revoir la quenouille de la vieille Jacqueline que sa cousine filait tous les jours et qui lui rappelait une inoubliable matinée, à s'imprégner une dernière fois de tout ce qui venait de Paule, de tout ce qui parlait de Paule et ne pouvait plus, comme Paule, être pour lui qu'un souvenir. Au bas de la dernière marche, par la porte ouverte sur la cour, il apercevait Robert et Marc près de la voiture, descendus afin de saluer le voyageur. Robert s'inclina devant lui :

— Gérard, demanda-t-il, me pardonnez-vous?

M. Dalisier enveloppa son cousin d'un long regard navré :

— Qu'elle soit heureuse, dit-il, et je pardonnerai tout !...

Il allait monter en voiture, quand une ombre blanche se dressa près de lui. Une exclamation de joie douloureuse s'étouffa dans sa gorge. Paule était là, qui lui tendait la main !

— Gérard, j'ai voulu vous dire adieu.

— Merci, Paule... Adieu !

— Vous reviendrez, n'est-ce pas ?

Un soupir gonfla sa poitrine. Il baissa la tête pour cacher une larme près de tomber, et, se résignant au mensonge :

— Oui... je pense... je le souhaite...

— Tenez, Gérard, voici qui me vient de mon père. Avant de me quitter, promettez-moi, au nom de l'affection que j'ai pour vous, d'y jeter les yeux quelquefois.

C'était un tout petit livre, relié en chagrin noir ; souvent il l'avait vu entre les mains

de Paule. Cela s'appelait l'*Imitation de Jésus-Christ*. Le sceptique, le savant sans foi, l'homme sans Dieu, prit le livre, y posa pieusement les lèvres et se précipita d'un bond farouche dans la voiture.

VI

La fuite de Gérard avait mis comme un voile sur les gaietés de M. de Brussange; Paule redoubla pour son père de tendresse et de câlineries. Elle le menait chez ses pauvres et ses malades, le suivait quelquefois dans les courses à travers champs ou, quand il rentrait au château, s'asseyant près de lui, causait et s'efforçait à le distraire. Si quelque ombre planait avec trop de persistance sur ce front que jadis aucun souci ne

plissait, elle l'embrassait longuement, sans rien dire, heureuse de comprendre, d'avoir les mêmes préoccupations, faites d'une sollicitude protectrice à l'égard de l'absent. Elle eût craint d'augmenter le chagrin de son père en nommant M. Dalisier : devant lui ce chapitre restait clos ; mais elle se montrait plus expansive avec sa mère. Madame de Brussange, expliquant à madame de Laubermont la brusque disparition de Gérard, avait eu des placidités qui témoignaient assez de son calme à ce sujet ; Paule estima qu'elle n'y dérangerait rien en parlant à cœur ouvert et ne se douta point qu'elle infligeait une sorte de torture. Très candidement, elle avait conté les incidents de la dernière soirée, la conversation du parc interrompue par Robert, la demande de prière que lui adressait Gérard et la tristesse de son cousin dont elle n'avait pu obtenir les raisons. Oh ! certes,

elle priait, et depuis longtemps, et chaque jour avec plus de ferveur, car elle lui était attachée, comme à ses frères, et le plaignait en outre : lui, ne savait pas ce qui pouvait soutenir et consoler, il était seul, aussi l'avait-elle armé du livre où il chercherait peut-être et trouverait l'ami qui ne fait jamais défaut...

Madame de Brussange écoutait d'un visage impassible, mais d'une âme troublée. Elle ne risquait aucune observation. Elle méditait de laisser un si vif intérêt s'user de soi-même, sans l'augmenter par des approbations ou des critiques.

Mais les sentiments de Paule n'étaient pas le fruit d'un caprice, ils étaient trop élevés pour être passagers. Tout simplement, à tous moments, le nom de M. Dalisier revenait sous la forme d'un fraternel souvenir ou d'une inquiétude. Madame de Brussange répondait

mollement, rompait les chiens et demeurait perplexe.

Elle ne s'était pas encore rendue aux plaidoyers de ses fils, — car François par amitié, Robert un peu par remords, l'entretenaient sans cesse de Gérard. Elle croyait à une passion sans lendemain et ne pouvait changer tout à coup sa manière de voir. Mais elle chancelait dans ses convictions. L'attitude de M. Dalisier la déroutait, leur dernière entrevue gênait sa conscience : elle n'avait pas eu la générosité de cet homme, elle se demandait si l'égoïsme maternel ne l'avait pas aveuglée ; tant d'abnégation silencieuse criait contre elle. De quel droit, à l'insu de son mari, — pourtant le juge suprême, — brisait-elle Gérard, désespérait-elle un être qu'il eût été chrétien de ne pas affoler et qu'on pouvait, en l'éclairant, reconquérir à Dieu? Elle avait dit à Robert : « Gérard ne m'est

rien, Paule m'est tout. » Elle le pensait encore, pas assez néanmoins pour étouffer de secrets mécontentements. Elle s'était exagéré des périls peut-être imaginaires. En vain se répétait-elle que sa fille n'avait point été créée pour des expériences de rédemption; un doute l'assiégeait maintenant. Les récits de Paule lui montraient Gérard sous un jour meilleur. Était-ce vraiment un passionné comme le père? La passion n'a point de pareilles délicatesses, quelques mots ne l'effarouchent pas, elle ne connaît ni la fierté ni le renoncement, elle est vivace jusqu'au paroxysme et ne meurt que satisfaite; l'amour, au contraire, comme celui de Gérard, douloureux, idéal, s'accroît aux souffrances et dépasse la mort. L'homme qui se donnait et ne demandait rien en échange, qui s'en allait et ne se reprenait pas, un tel homme était de taille à comprendre Paule, à s'illuminer

l'âme au contact de cette âme. Robert, dès les premiers jours, avait signalé la bienfaisante influence de l'une sur l'autre, elle-même l'avait constatée. Qui sait si Dieu, plus tard, ne la rendrait pas responsable, en face de l'incrédule, d'un épaississement de son incrédulité ? Car enfin Gérard, aujourd'hui, devait nier une piété chrétienne qui se faisait impitoyable. Ce qu'elle avait voulu préserver, ce n'était pas la foi de Paule, à l'abri de tout danger, c'était son bonheur, c'était sa vie en passe de ressembler à la vie de Séverine. Et ce calcul égoïste... Mais depuis quand sont-elles égoïstes les mères qui veillent à l'avenir de leur enfant ? Non, Dieu ne la condamnerait pas, puisqu'elle n'avait songé qu'à remplir le plus sacré des devoirs... Alors, pourquoi sur son cœur un poids si lourd ?

Elle attendit avec appréhension les lettres

de Gérard. Elle y redoutait des allusions, des reproches indirects ou simplement l'expression d'une douleur inavouée. M. Dalisier écrivit en effet à son oncle. Ses lettres étaient enjouées, affectueuses et fort courtes. L'œil le plus exercé n'y eût rien découvert d'anormal. M. de Brussange, à leur lecture, se rassura. Il avoua même à sa femme et à ses filles qu'il s'était mépris et tourmenté mal à propos : Gérard n'avait pas l'ombre d'un chagrin, il explorait la Castille en touriste et aussi en savant, plongé jusqu'au cou dans l'archéologie ; il trouvait des trésors, travaillait et devait être au septième ciel.

Contente de ces détails, Paule parla beaucoup moins de l'absent. Y pensait-elle moins? Nul ne se posait cette question, hors madame de Brussange, interdite par le laconisme et le ton d'une correspondance qui ne lui permettait pas de deviner si Gérard trompait

son oncle, — et dans ce cas elle devenait un peu complice du mensonge, — ou si déjà Paule était oubliée . Elle inclina vers cette dernière solution : cela cadrait mieux avec ses répugnances primitives. Un amour si promptement consolé n'avait pas de racines, c'était un feu de paille, elle s'y attendait bien. Elle avait fait œuvre pie en écartant M. Dalisier.

— Reconnaissez, mon ami, dit-elle à M. de Brussange qui parcourait quelques lignes datées de Burgos, reconnaissez que vous avez pour votre neveu la plus singulière faiblesse. Ses moindres caprices sont affaire d'État. S'il est de mauvaise humeur, tout de suite vous imaginez une catastrophe dans sa vie. Par oisiveté va-t-il à l'église, comme cela lui arrivait ici, vous le canonisez et, parce qu'il a eu le bon goût de ne pas avoir l'air de s'ennuyer parmi nous, vous le proclamez

homme d'intérieur, en ajoutant qu'il est parfait. Il n'y a de parfait que vous, mon ami. Seulement vous êtes aveugle.

— Non, non, protesta M. de Brussange. Gérard est un vaillant. Une mauvaise éducation n'a pu le gâter. Le cas échéant, il serait capable d'héroïsme. Souvenez-vous, Louise, que le sang de Séverine coule en ses veines.

Les vacances finies, Marc regagna Saint-Cyr, François et James retournèrent à Paris. Trois jours auparavant, James Pernill, accouru à Pierrelaurès, s'était entretenu avec sa fiancée sur un ton de joie si démonstrative qu'elle rompait tout à fait en visière à ses manières habituelles. Hélène l'entraîna vers ses parents :

— Voilà Gérard qui fait des siennes !

James les mit au courant : l'un des premiers avocats de Paris le prenait pour secré-

taire, sur la recommandation de Gérard, et, désireux de quitter les affaires, lui laisserait son cabinet pour peu qu'il trouvât « dans le protégé de son ami Dalisier la moitié des mérites dont Gérard se portait garant ». C'était le succès assuré, le succès venu sans effort, grâce à une sollicitude qui, du fond de l'Espagne, se faisait présente aux heures décisives.

Le plaisir que tous en ressentirent adoucit l'amertume des séparations, et, lorsque François et James se trouvèrent de nouveau loin de ce qu'ils aimaient, on s'aperçut à l'allure des lettres que l'un des deux au moins avait emporté sa provision d'espoir. C'était James. L'autre, qui préparait son agrégation, se montrait plus laconique, soit que le travail, soit qu'un autre motif éteignît les gaietés anciennes. Madame de Brussange éprouva de cette réserve une pénible impres-

sion. Mais la bonne humeur de Robert, dont le congé durait encore, l'atténuait. Robert chassait, amenait des amis, emplissait le manoir d'un tumulte continuel et cet hiver fut relativement heureux. La tante pensait de moins en moins au neveu, qui n'écrivait plus qu'à de longs intervalles : il n'était pas de retour à Paris, François ne prononçait jamais son nom.

Au printemps, M. de Brussange apprit par les journaux que Gérard avait envoyé d'Espagne un rapport remarquable à l'Académie des sciences, et que ce rapport était dans une certaine presse l'objet d'une polémique violente. On y découvrait des tendances spiritualistes, on adjurait l'auteur de s'expliquer : avait-il renié ses doctrines ? Toute une école qui le prônait le battit en brèche ; par compensation, ses adversaires de la veille devinrent ses défenseurs. A Pierrelaurès, on

attendait un mot de lui. Madame de Brussange, à qui son mari ne faisait grâce d'aucun article, fut reprise de ses anxiétés; le silence de Gérard l'inquiéta. Robert venait de partir à son tour, le nid se dépeuplait; quoiqu'elle gardât ses filles, une tristesse l'accablait. Des vides lui trouaient le cœur, à mesure qu'un enfant, s'éloignant d'elle, en emportait un lambeau. Ses peines la rendirent plus sensible aux peines d'autrui; tout à coup elle prit le parti de demander à François s'il savait quelque chose au sujet de Gérard.

François envoya un paquet de lettres reçues depuis six mois. La dernière était déjà vieille de date. Gérard y parlait d'aller en Afrique ou en Dauphiné; depuis, il n'avait plus donné de ses nouvelles.

Madame de Brussange s'enferma dans sa chambre et lut.

Quelle différence entre ce qui s'étalait là, sous ses yeux, et ce que jadis recevait son mari ! A travers toutes les pages, un désespoir morne. Pas une récrimination, pas une plainte, mais comme le bercement d'une invariable douleur. Gérard luttait pour la dominer et demeurait vaincu sous elle. Son rêve de félicités, mortes aussitôt qu'entrevues, le hantait, revenait toujours sous sa plume, comme un souvenir nécessaire contre les défaillances. Il écrivait à François, — son unique confident, — ses fièvres d'agonie, cédant à ce besoin de chercher un appui dans sa compassion.

«... Je me lève, disait-il, je marche, je travaille et c'est un somnambule qui fait tout cela pour moi. Quand j'écris, par instants je m'arrête : il me semble que sa voix m'appelle et qu'elle va me dicter mes pensées. Je les lui abandonne, à l'égal de mon

cœur qui bat à m'étouffer. Hélas! elle n'est plus là pour m'éclairer les ténèbres; je dois m'y guider seul. J'essaye, de toutes mes forces, en l'invoquant tout bas. Oh! comme le chaos de mon intelligence, avec elle, s'ordonnerait! Je me demande : « Que me » dirait-elle ? » Et parfois je l'entends, et toujours je la crois. J'ouvre son petit livre et, phénomène étrange, le passage que j'ai pris au hasard s'applique à moi, merveilleusement. Alors je me remets au travail, et ce n'est plus moi qui travaille, c'est un autre homme, transformé par l'amour, secoué par la douleur, *qui me ressemble comme un frère*, et qui n'est plus que mon ombre. Le vieil homme est mort; un nouveau naît dans les larmes, un nouveau qu'elle ne connaîtra jamais. Ceci pourtant me console de songer qu'il est son ouvrage et, par là, qu'il est moins indigne d'elle... »

«...Un jour, elle m'a dit : « Nous sommes lâches, nous redoutons les larmes, cependant bienheureux ceux qui pleurent ! » Ce soir je suis désespéré, ma force n'est que faiblesse; malgré moi je sens mes paupières se gonfler. Elle avait raison : ces larmes sont mon bonheur, je ne voudrais pas les changer contre mon indifférence passée. Mieux vaut souffrir pour elle que de ne l'avoir pas connue... »

«... Je me suis arrêté à Burgos. Au levant de la ville, sur une colline, la chartreuse de Miraflorès est un grand catafalque où dorment les restes de Jean II et d'Isabelle de Portugal, sous leurs statues couchées au milieu d'un peuple de pierre, où l'infant don Alfonse, agenouillé sur des coussins, lit de ses yeux de marbre un livre ouvert devant lui. Du côté de l'Occident, parmi la pourpre éclatante du ciel, se dessine le clocher

féodal de *Santa Maria la Real de las Huelgas*, abbaye de femmes, fondée vers 1180 par Alfonse VIII, sur les instances de la reine Eléonor. Là, repose la dépouille des rois de la Vieille-Castille, c'est là que mes pas se sont portés. Non que le souvenir des majestés endormies m'attirât, mais je suis un voyageur misérable, et le fondateur de l'abbaye, en assurant à sa race le repos de la tombe, a voulu en même temps assurer aux pèlerins le repos de la route. L'*Hospital del Rey* ouvre encore, devant les fatigués tels que moi, sa *puerta de los Romeros*. Sur une pierre détachée des ruines je me suis assis, avec cette sensation d'isolement qu'éprouvent les exilés. Je songeais à mes frères des siècles disparus, ceux de France, d'Italie ou d'Allemagne, et qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle, et qui s'étaient reposés où je me reposais moi-même. Quels

autres hommes, ces hommes! Ils ne m'ont légué que leur souffrance. La foi les soutenait; ils venaient, à travers obstacles et dangers, couverts de cilices, demander grâce et pardon. Qu'ai-je à demander, moi, puisque toute espérance m'ést fermée? En cet endroit où s'est si poétiquement prodiguée la charité chrétienne, je ne voyais pas les *comendadoras*, revêtues de l'habit de Calatrava, honorer en chaque pauvre, en chaque voyageur le Christ souffrant; je voyais Pierrelaurès et le village riant à mi-côte dans les baisers du soleil levant, et ses maisons délabrées, et sa vieille église romane, et par-dessus tout, je voyais, comme un rayon de miséricorde céleste, l'incarnation de la charité la plus noble, une âme embrasée de pitié, parée de douceurs, si belle, si bonne, qu'elle s'impose par la magie de sa beauté, par la force de sa bonté, qu'elle

change l'orgueil en crainte et l'égoïsme en désirs d'abnégation... Un enfant s'est offert comme cicerone, je l'ai remercié et suis rentré dans la ville. Le soir, accoudé à ma fenêtre, je contemplais à l'Orient la châsse énorme de Miraflorès, éclairée par une lune splendide. L'antique chartreuse, avec son aspect mortuaire, m'aurait plu pour vivre désormais, j'ai regretté que les révolutions eussent balayé ses moines, je serais allé vers eux : peut-être m'auraient-ils gardé !... »

« ... J'ai séjourné à Madrid sans voir la ville. J'ai cherché par un travail opiniâtre à dompter la douleur, elle est restée aussi cuisante. Néanmoins, j'ai continué mon travail et suivi les inspirations nouvelles qui portent le désarroi dans mon esprit. Maintenant, je voyage un peu au hasard. Le bruit des foules me fatigue, les hommes m'excèdent, je rêve de solitude. J'ai pensé très

longuement à m'enfermer en un cloître, mais ma nature répugne à l'obéissance. Un seul être pouvait tout m'ordonner, et celui-là... »

« ... Me voici en Andalousie. A quel parti vais-je me résoudre? Quelquefois encore, je suis tenté d'aller m'enfouir au fond de cette retraite de saint Bruno, perdue dans les montagnes du Dauphiné. Si, du moins, j'étais sûr que mes jours y finissent vite ! En d'autres moments, je projette d'explorer les déserts de l'Afrique. Vers lequel de ces deux buts tendrai-je ? je n'en saisrien encore. J'éprouve une grande lassitude morale et physique. Ma vie d'épreuves à peine est commencée, et déjà j'en suis accablé. Cependant il faut marcher avec courage jusqu'au terme. Ma volonté ne fléchira point. Mais, ce soir, je suis anéanti, comme si j'allais mourir... »

Madame de Brussange consulta la date de cette dernière lettre : elle remontait à six semaines ; depuis, François ni son père n'avaient rien reçu. D'une main tremblante, elle rassembla les pages éparses. Elle cherchait un moyen de réparer son injustice. Où trouver Gérard ? qu'était-il devenu ? Ses pensées se faisaient confuses, ses remords endormis se réveillaient, l'idée de Paule privée par elle d'un amour solide et pur lui donnait la conviction d'avoir été mauvaise mère.

La voix de M. de Brussange la tira de ses songeries : elle courut ouvrir la porte, prête aux aveux, décidée à supplier son mari de remédier aux désastres dont elle était la cause. Mais il entra, la mine si défaite, tenant en main une dépêche, que sa première pensée fut pour ses enfants :

— Nos fils ? cria-t-elle.

— Non, dit-il. Regardez, Louise.

Elle lut à haute voix :

« Je prie mon beau-frère de me rejoindre sans retard à Bordeaux, hôtel de France.

» DALISIER. »

— Qu'allez-vous faire, mon ami ?

— Partir, puisqu'il a besoin de moi.

— Cette rencontre vous sera pénible.

— Oui, il a y près de vingt-huit ans que nous ne nous sommes vus... depuis la mort de Séverine.

— Mon pauvre ami ! balbutia-t-elle.

— Il faut pardonner, dit M. de Brussange, et tout remettre entre les mains de Dieu.

— Que n'ai-je pratiqué cette maxime ! songea la tante de Gérard.

Quelques heures plus tard, celui qu'on

mandait si brusquement courait sur la route de Bordeaux.

A peine avait-il quitté Pierrelaurès, qu'Arabelle de Laubermont y fit une entrée tapageuse :

— Louise, il me faut absolument votre mari.

— Il a été contraint de s'absenter.

— Quel malheur!... qui voulez-vous que je consulte ?

— C'est donc très grave ?

— On ne peut plus : une catastrophe chez lord Melwin.

— Ah ! mon Dieu !

— Je n'ai pas de détails précis. Je sais seulement que, pendant une chasse où lady Melwin suivait en voiture avec cette affreuse petite Indienne fiancée à leur fils, les chevaux se sont emportés. Mon cousin s'est jeté à leur tête. Tout a roulé dans le précipice.

Une des deux femmes, — j'espère que c'est la fiancée... mais oui, l'autre est ma tante ; la petite, je ne connais pas... — enfin, l'une des deux se meurt, le... héros ne va guère mieux. Une catastrophe, je vous dis. Lord Melwin, à cause de son grand âge, doit avoir perdu la tête. Je me demande si je ne ferais pas bien pour lui... et même pour moi, d'aller à son secours ?...

— Pour vous ?

— Dame ! supposez que le fils s'en tire et que la fiancée ne s'en tire pas, Édith...

— Ah ! très bien.

— Ma foi, chère, un revenu de plusieurs mille livres sterling. Mais le moyen de m'absenter en laissant Édith seule avec Albéric ?

— Il est certain que vous ne pouvez l'emmener là-bas... à moins toutefois que la victime ne soit votre tante ?...

— Et comme je ne suis pas fixée...

— Vous désirez sauvegarder les apparences !... Allons, donnez-moi votre Édith, elle ne quittera pas mes filles.

— Vous êtes un ange! Du reste, j'avais toujours rêvé ce mariage. C'est uniquement afin de vous être agréable qu'un instant j'ai eu l'air de songer à M. Dalisier. Au fait, vous savez le bruit qui court à Paris ? Nous le tenons de James, avec recommandation de ne pas vous en souffler mot. Mais je vous l'ai dit : je ne suis pas pour les cachotteries. On prétend que M. Dalisier est mort.

— Gérard! cria madame de Brussange. Gérard, mort !

— En Andalousie. Que voulez-vous ? Chacun a ses croix. J'ai bien la mienne. Voyez pourtant, je ne me laisse pas abattre. Adieu, je vous envoie Édith.

Quand madame de Bussange monta dans sa chambre, elle s'appuyait aux murs comme

une personne ivre.. Paule, qu'elle rencontra, fut frappée du ravage de ses traits.

— Qu'avez-vous, maman ? Êtes-vous malade ?

Et, la prenant par la taille, la serrant contre elle, la jeune fille insistait :

— Qu'avez-vous ? je vous trouve très pâle.

La pauvre femme, en entrant chez elle, se laissa tomber dans un fauteuil. Sur une table, les lettres de Gérard étaient enfermées dans la large enveloppe qui les avait apportées. Et lamentablement tous les détails lui en revenaient. Hélas ! de quelle œuvre néfaste, de quelle irréparable faute elle était l'artisan ! Paule gardait à son cousin une affection plus tendre peut-être que ne l'imaginait sa candeur d'ange : comment avouer les remords ? comment, dans la suite, confesser la vérité ? Car, si Gérard n'était plus, elle avait le devoir strict de montrer à sa fille ce testament du

cœur, seule réparation qu'elle pût faire au défunt. Pour avoir voulu épargner des malheurs incertains, elle était tenue d'imposer le stérile regret d'un amour qu'on ne se défendrait pas de plaindre. Elle saisit Paule en ses bras, et, sachant à peine ce qu'elle disait :

— Je t'aime, mon enfant, mais je t'aime mal. Dieu n'en punisse que moi !...

VII

M. de Brussange descendit de voiture en face de l'hôtel de France et donna son nom au directeur. Celui-ci le prévint que M. Dalisier l'attendait avec impatience, son steamer devant lever l'ancre le lendemain matin. On conduisit l'arrivant dans un salon du premier étage, où M. Dalisier fit aussitôt son apparition. C'était un homme de taille moyenne, encore élégante, impérieux, l'œil intelligent, l'allure distinguée. La blancheur des che-

veux et de la barbe accentuait le poli du visage au ton de vieil ivoire. Un peu de contrainte marquait la démarche, à mesure qu'il avançait à la rencontre de son beau-frère. Quant à M. de Brussange, il avait peine à dissimuler son émotion : elle lui serrait la gorge, en présence de cet homme qu'avait adoré sa sœur et qui n'était pas étranger peut-être à la fin prématurée de Séverine.

— Léopold, merci d'être venu, dit M. Dalisier.

— Vous ne pouviez douter...

— Que, présumant un service à rendre, vous me traiteriez comme vous traitez tout le monde ? Non, sur l'honneur, je n'en ai pas douté. Va-t-on bien à Pierrelaurès ? Une éternité que je n'ai mis les pieds par là... Les affaires !...

— Et Gérard ? demanda M. de Brussange.

— Tout de suite vous mettez le doigt sur la plaie. Gérard est à Séville.

— Encore ?

— Pour une bonne raison : il n'en peut bouger.

— Malade ?

— Dangereusement.

— Que me dites-vous là ? Et je n'en savais rien !

— Moi non plus.

— Pauvre enfant ! malade, à l'étranger, seul...

— Par sa faute, répliqua M. Dalisier. Rien n'était aussi facile que de me faire avertir. Mais c'est un original.

— Qu'a-t-il ? interrogea M. de Brussange.

— Une fièvre typhoïde ou quelque chose d'approchant. J'étais en Autriche, sans nouvelles, et du diable si je songeais à m'en tourmenter. Les correspondances sentimen-

tales ne sont pas mon fort, Gérard le sait. J'avais même été surpris de recevoir quelques lignes datées de Pierrelaurès, puis de Madrid. Naturellement je n'ai pas répondu. Aussi son silence me paraissait-il tout simple, cela rentrait dans nos habitudes. Il y a deux jours, je reviens à Paris, on me montre un pli récemment arrivé. La suscription en était si précise que, ne sachant qui de Gérard ou moi était le destinataire, on l'avait gardé jusqu'à mon retour. J'ouvre. Patatras! C'est d'un médecin de Séville, écrit en un pathos inextricable : Gérard est à toute extrémité, mais il n'y est plus... il a une fièvre typhoïde, à moins que ce ne soit autre chose... il faut l'emmener de Séville, seulement il ne veut pas s'en aller... Bref, c'était à n'y rien comprendre.

— Aussi avez-vous pris le parti de courir le rejoindre?

— Précisément. Trois ou quatre ordres à mon fondé de pouvoirs et me voilà dans le premier rapide pour Irun. J'arrive à Bordeaux, je descends au buffet... Là, un facteur du télégraphe me relance, avec une dépêche du Brésil, parvenue dans mes bureaux après mon départ. Mon fondé de pouvoirs me l'expédiait d'urgence. La moitié de ma fortune sombre si je ne suis pas le plus tôt possible à Rio de Janeiro. Vous sentez l'importance de la chose. Oui, mon cher Léopold, mes capitaux triplés ou perdus selon que je pars ou ne pars pas...

— Et... vous ne partez pas, Edmond?

— Je pars. Un homme dans ma position ne peut subir d'échec. Le premier échec, c'est la première pierre enlevée à la base de l'édifice, la ruine n'est plus qu'affaire de temps. Aussi ai-je arrêté mon passage, parce que j'ai compté sur vous pour aller chercher Gérard.

— Vous avez eu raison : nul ne l'aime mieux que moi.

— Cela se trouve donc à merveille. Vous vous acquitterez d'un rôle où, malgré mon bon vouloir, j'aurais été fort emprunté. Chacun a sa nature, la mienne est réfractaire aux démonstrations. Peut-être la vie que je mène en est-elle cause. Un manœuvre peinant tout le jour est plus libre que moi. Je donne quelques heures au sommeil, quelques minutes à mes repas; le reste de mon temps appartient aux relations mondaines qui m'obsèdent et que je ne puis rompre dans l'intérêt de mes affaires, aux soucis continuels, aux éventualités menaçantes, à mes envieux, à mes rivaux. Obligé de rouler aux quatre coins du globe, je me produis l'effet du Juif-Errant : car je ne suis pas le simple financier faisant d'un trait de plume dans son cabinet la hausse ou la baisse, je suis autre chose

encore : fondateur, ingénieur, explorateur, l'être contraint de tout voir par ses yeux, de tout régler, de tout ordonner, qui a des responsabilités d'hommes et de choses, des milliers d'existences d'ouvriers à défendre, des milliers de fortunes à sauvegarder, partout où l'intelligence dompte la matière, où la science déjoue les obstacles. C'est un éparpillement de forces indispensable, sans arrêt possible, sans trêve des nerfs en branle, sans détente de l'esprit.

Edmond Dalisier se promenait à grands pas, fier de son opiniâtre travail, las pourtant de la vie fiévreuse qui l'enserrait de ses nœuds, le poussait toujours au plus épais des activités humaines et lui faisait oublier tout ce qui s'écartait de son chassé-croisé de millions.

— Ne vous plaignez pas, Edmond, dit M. de Brussange, vous avez une existence conforme à vos goûts.

— Votre parole?

— Supposez-vous des loisirs, qu'en feriez-vous?

— Mais ce que vous faites des vôtres.

— Croyez-vous donc que j'en aie?

— Je l'espérais du moins, répondit M. Dalisier d'un ton où perçait une pointe d'ironie.

— C'est une erreur, une grosse erreur. Moi aussi, je travaille tout le long du jour.

— Ah! oui, en vue de ce que vous appelez le ciel?...

— La route en est dure souvent.

— Aussi ne m'y hasarderai-je jamais.

— Parce que vous ne songez qu'à la fortune et à la renommée.

— Lesquelles ont du bon.

— A condition de ne pas détruire le cœur.

— Et vous estimez que chez moi cet organe...

— Mon Dieu, Edmond, ma manière de voir vous importe peu, je ne l'ignore pas.

— Elle m'importe beaucoup. Vous êtes, mon cher, un des rares hommes de qui l'opinion ne me soit pas indifférente.

— Alors, laissez-moi vous le dire : à votre place, n'ayant qu'un fils, une tendresse unique au monde, si je le savais malade et seul, rien, voyez-vous, ni situation ébranlée, ni millions en péril, ni ruine possible, non, rien ne me retiendrait loin de lui. J'aurais tout abandonné pour le voir, pour le soigner, pour le guérir. Je lui montrerais qu'il est mon bien le plus précieux et le meilleur de mon âme : mon enfant. Je voudrais le lui faire comprendre et, s'il avait été triste de ma froideur passée, lui prouver qu'elle était à la surface, non au fond, qu'il avait eu tort d'en souffrir et que j'ai de vraies entrailles de père.

— Eh! parfaitement, s'écria M. Dalisier. C'est même pour cela que j'ai quitté Paris. Du diable, si je pouvais prévoir cette machine de Rio... Ah! çà, vous imaginez-vous que je sois un monstre? Pour qui donc entassé-je, sinon pour Gérard? Sans compter que je suis fier de lui ; un homme superbe, une intelligence hors ligne, un savant déjà célèbre. Il est ce qui m'intéresse le plus, en dehors de ma vie de galérien.

— Et après elle. Le galérien d'abord, le père ensuite.

— Gérard n'y trouve rien à dire.

— Qu'en savez-vous?

— Et vous?

— A en juger par ce que j'éprouverais, si j'étais lui...

— Parbleu! un Brussange!... Figurez-vous, mon cher, que les Brussange sont des êtres à part; vous étiez tous faits pour avoir

des ailes. Je me souviens de Séverine... Séverine n'a jamais admis que, la lune de miel finie, au lieu de me claquemurer dans son boudoir, j'aie mis en œuvre mes facultés. Par bonheur, Gérard a surtout pris de mon sang : il est froid comme un marbre et prise médiocrement les sentimentalités. Tenez, s'il soupçonnait la situation et me voyait accourir à Séville plutôt que de filer sur Rio, ma parole, il me croirait en passe de folie !

— A moins qu'il ne vous crût en passe de paternité, pour une fois, riposta durement M. de Brussange. Vous n'avez point la prétention de l'avoir gâté jusqu'ici sous ce rapport? Ses succès ont chatouillé votre orgueil, mais c'est peut-être le seul sentiment que votre fils éveille en vous. Je vous connais tous deux, vous, mieux qu'il ne vous connait, lui, mieux que vous ne le connaissez. Je l'ai gardé deux mois à Pierrelaurès,

j'ai pu l'étudier. Un instant, cela est vrai, j'ai craint de la sécheresse, de l'égoïsme; mais j'ai vu bientôt qu'il portait un masque, le masque est tombé : que vous y teniez ou non, votre fils n'est pas de marbre, Séverine tout entière revit en son enfant. Et c'est justice, car Dieu devait bien à cette martyre, après une vie empoisonnée, une mort féconde.

— Léopold!

— Ne vous blessez point de ces paroles.

— Vous me les aviez épargnées jusqu'ici.

— Je vous les épargnerais encore, si je n'espérais qu'elles remuassent en vous les fibres qui palpitent au cœur de toute créature et que vous avez systématiquement atrophiées dans le vôtre. D'ailleurs, il s'agit de Gérard, je puis bien essayer de lui donner son père. Vingt-huit ans n'ont pas fermé ma blessure, je ne vous reproche rien : vous

ignoriez, vous ignorez toujours que certaines natures ont la fragilité des sensitives; mais, en vous l'apprenant enfin, quoi qu'il m'en coûte, je viens au secours de Gérard. J'en suis sûr : il a été frappé de l'union qui règne dans ma famille; j'en suis sûr : il a fait de tristes comparaisons; j'en suis sûr : il a souffert de vous chercher partout et de ne vous trouver nulle part. Eh bien, reprenez vos devoirs et votre rôle, chassez de son esprit les voiles où s'obscurcit votre image. Il est malade, venez à Séville. Vous ne vous arrêterez que le temps de l'embrasser. Moi, je vous le ramènerai. Mais qu'il vous voie ! Je vous le demande au nom de la morte : ne condamnez pas le fils aux chagrins qui ont emporté la mère!

M. Dalisier était resté stupéfait, tandis que parlait son beau-frère. A mesure que celui-ci s'animait, une émotion étrange s'empa-

rait de l'être pour qui la vie n'était qu'un chiffre d'or. Il avait l'explication des brusques froideurs, dégénérées en rupture, sans un mot de part et d'autre. Un abîme s'était creusé, que nul ne songeait à franchir ; il ne s'inquiétait pas des raisons qui lui aliénaient les sympathies de Léopold, il n'avait aucun besoin du gentilhomme campagnard, ses réserves le laissaient impassible. Et voilà que tout d'un coup le mystère s'éclairait : on le prenait pour un bourreau, le bourreau de Séverine ! Et, comme si ce n'était pas assez, on le faisait par surcroît le mauvais génie de son fils ! Lui ! lui, qui toujours s'était cru parfait ! En vérité, on allait un peu loin, ces récriminations et ces insistances dépassaient la mesure... Et les souvenirs remués de sa jeunesse, le nom de Séverine jeté en guise d'invocation, lui rappelaient la dernière heure de cette belle créa-

ture agonisante, livide, déjà glacée et trouvant pour lui, malgré les affres suprêmes, l'ombre d'un sourire, le muet adieu des yeux fixes. Les brumes du passé se dissipèrent, il revécut cette minute sitôt oubliée, et dans son être un trouble profond descendit. Car il l'avait idolâtrée, la femme dont on lui demandait presque compte, peu de temps, hélas! mais de cette ardeur illimitée qu'il portait en toute chose. Aucune étrangère n'avait pris la place vide; seuls, le travail, les projets gigantesques conçus par son cerveau avaient lutté contre Séverine morte et peut-être contre Séverine vivante. Mais cela ne constituait ni un déshonneur ni surtout un crime. De quel droit l'accusait-on et à quel titre relevait-il du tribunal de Pierrelaurès? Son émotion disparut derrière la colère..

— J'attendais un service, non des repro-

ches, dit-il. Excusez-moi de vous avoir dérangé. J'agirai sans votre concours.

— Vous allez chercher Gérard?

— Je vais m'embarquer demain. D'ici là, je me procurerai quelqu'un qui m'obligera sans phrases.

M. de Brussange se leva, salua et sortit. Son beau-frère courut à la Faculté de médecine, expliqua qu'il avait besoin d'un interne pour ramener de Séville à Paris un malade *di primo cartello.* Ses arguments sonnants levèrent toute difficulté. L'on promit d'envoyer le soir même s'entendre avec lui et prendre ses instructions.

— Maintenant, mon séraphique Léopold, grommelait-il en regagnant l'hôtel, je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas eu tout de suite cette idée. Elle nous aurait, à tous deux, épargné une entrevue désagréable.

Mais il advint que l'interne ne pouvait se

mettre en route avant deux jours ; il advint aussi qu'il déplut à M. Dalisier et que M. Dalisier eut peur qu'il ne déplût à Gérard. Dans ce cas, son fils ne manquerait pas de le renvoyer à ses cataplasmes et de s'obstiner au séjour de Séville, au milieu de chaleurs abominables. Ah ! quelle corvée que cette affaire de Rio ! Impossible pourtant de l'abandonner. Et il lui faudrait partir, assiégé d'angoisses. Des angoisses ! Il n'en avait jamais eu, maintenant elles le harcelaient... ce qui n'empêchait pas le sublime Brussange de le décréter mauvais père. La justice des hommes !

En se mettant à table, il était d'une humeur massacrante. Le garçon qui le servait tâcha de se concilier ses bonnes grâces en lui donnant des nouvelles du « monsieur venu ce tantôt ». Le monsieur venu ce tantôt avait bien failli ne pas pouvoir partir,

l'omnibus qui dessert le train d'Irun ayant filé depuis une demi-heure.

— Le train d'Irun? demanda M. Dalisier.

— Oui, le train d'Irun, d'Espagne, quoi! Sur l'ordre du monsieur, j'ai fait approcher une voiture. Il a dit au cocher : « Crevez vos chevaux, mais que j'attrape le train. »

— Ah!... et il l'a attrapé?

— Parce qu'il n'avait pas de bagages. Juste le temps de sauter en wagon.

M. Dalisier songea toute la nuit à son beau-frère qui s'en allait ainsi, sans bagages, peut-être sans un louis dans la poche, à cinq cents lieues de sa famille, par affection et par dévouement pour Gérard...

VIII

Rien ne détourne l'âme absorbée en un rêve. Les souffrances physiques, l'incommodité d'une installation de rencontre, jusqu'à la sollicitude payée et tapageuse qui doublait l'intensité de la fièvre, toutes ces croix banales semblaient à Gérard d'un poids bien mince auprès de la lourde croix sous laquelle il se débattait. La maladie l'avait terrassé : dans cette prostration, il n'éprouvait qu'une douleur, toujours la

même, à laquelle les choses du dehors n'ajoutaient ou n'ôtaient rien. Le médecin, avant même de savoir son nom, s'était attaché à ce malade étrange qui d'abord suivit avec sérénité, de ses yeux d'agonisant, la ruine de son corps et tomba, le péril disparu, dans la fixité d'une tristesse morne. Il le soigna de son mieux, passant des nuits entières à ce chevet désolant, désolant puisqu'il existait un mal insondable où, selon toute vraisemblance, s'était greffé le mal visible ; puis, une fois maître de ce dernier, convaincu de la nécessité d'un remède moral, bravement il écrivit au père, mais en cachette. Car le convalescent ne tenait pas à guérir, c'était clair ; seulement il était clair aussi qu'on ne pouvait l'abandonner à lui-même.

L'excellent docteur fut fortement surpris de ne pas voir accourir M. Dalisier et de

ne recevoir aucune réponse. Il n'osa questionner Gérard qui, très cordial, ne lui disait pourtant jamais un mot de nature à mettre sur la bonne trace. Il remarquait avec terreur l'arrêt brusque de la convalescence : les tempes se creusaient de plus en plus, les yeux s'enfonçaient dans l'orbite, la peau prenait une diaphanéité blanche où les veines soulignaient la pâleur de cire. C'était à ne savoir que faire; épuisée, la série des médicaments, toniques et fortifiants. Il fallait de l'air, du mouvement, de la vie pour chasser la mort, et Gérard passait les journées étendu sur une chaise longue près de la croisée, examinant dans le bleu profond du ciel la Giralda, cette tour mauresque qui domine la cathédrale de Séville et dont l'élégance le dispute à la noblesse. Était-ce la statue de bronze au-dessus de la tour qu'il regardait ainsi ou ne voyait-il

rien en ayant l'air de voir? Alors le médecin l'arrachait à ses contemplations dangereuses : Gérard tressaillait comme au sortir d'un songe et paraissait maudire le réveil.

Un jour, quelqu'un entra dans la chambre et d'un trait courut au malade. Gérard poussa une exclamation et, prenant dans ses faibles bras celui qui se penchait anxieusement sur lui :

— Mon oncle, mon oncle !... Ah ! mon oncle, que de bien vous me faites !

M. de Brussange considérait tout ce changement, cet homme naguère plein de force et de sève, maintenant plus débile qu'une femme, dont le sourire de fête avait le navrant d'un sourire d'adieu, qui balbutiait, qui pleurait presque.

— Mon pauvre enfant ! dit-il, tu as donc beaucoup souffert ?

— Oh ! oui, s'écria Gérard emporté par l'émotion, et sans pouvoir mourir.

— Mourir ! répéta M. de Brussange, bouleversé de l'accent et du mot. Tu dois avoir des raisons terriblement graves pour parler ainsi...

Mais Gérard se reprenait déjà. Nul ne devait connaître son secret. Comme son oncle insistait :

— Mais enfin. Qu'as-tu ?

— J'ai, répondit-il, en désignant du geste le médecin debout près d'eux, que cet entêté s'obstine à faire des miracles pour moi. D'ailleurs il n'a pas eu tort, puisqu'il m'est donné de vous revoir. Parlez-moi de Pierrelaurès, de ses habitants, de... tous ses habitants.

Au lieu d'accéder à ce désir, M. de Brussange se tourna vers l'Espagnol, le remercia de son dévouement, de la peine qu'il avait prise d'écrire à M. Dalisier, expliqua tout à

la gloire d'Edmond le motif de son abstention et pria le docteur de revenir le lendemain afin qu'ils s'entretinssent ensemble de Gérard et se concertassent au sujet du voyage.

— Du voyage... Quel voyage, mon oncle?

— Mais je ne viens pas te faire une visite, je viens te chercher. Je ne te cacherai même pas mon projet de t'enfermer jusqu'à parfaite guérison dans quelque oubliette de Pierrelaurès.

— Vous êtes la bonté même, et voilà des oubliettes que je paierais au poids de l'or. Par malheur, je ne saurais vous suivre.

— Parce que?

— Parce que c'est impossible.

— Quand on est de ce côté-ci des Pyrénées.

— Nous y sommes.

— Mais tu oublies que chez nous, les gens de l'autre côté... Ah! docteur, pardon!

— Vous êtes pardonné, Monsieur, et, pour la circonstance, je vous aiderai de tout mon pouvoir à justifier votre proverbe français.

— Ce qui donne raison au mot de Louis XIV, ajouta gracieusement M. de Brussange : il n'y a plus de Pyrénées. Ainsi tu vois, mon enfant...

— Non, mon oncle, il me faut rester quelque temps encore à Séville, vous ne soupçonnez pas les trésors de sa bibliothèque.

— Tu y reviendras quand tu seras complètement sur pied.

— Je suis trop faible pour me mettre en route.

— Alors, je t'enlève... tu n'auras pas la peine de marcher.

— Et je vous affirme que vous supporterez à merveille cette fatigue nécessaire, dé-

clara le médecin. A demain donc, Monsieur, pour fixer la date.

— A demain, docteur, et venez déjeuner. Je suis si las que je n'ose vous retenir, mais j'aurai grande joie à faire plus ample connaissance avec vous.

La soirée fut douce et cruelle au malade. Son oncle l'entourait de mille attentions, l'entretenait de sa tante, de ses cousines, et le nom de Paule revenait souvent, ce nom qui bouleversait Gérard jusqu'au plus intime de l'être. M. de Brussange exposait des plans, escomptait le voyage comme chose acquise aux débats, contre laquelle il n'y avait plus lieu de protester, disait tout ce qu'on ferait à Pierrelaurès pour mener la convalescence à bonne fin. Et Gérard se sentait navré de tant de joies entrevues qu'il fallait repousser, sans savoir de quel prétexte il couvrirait l'obstination de son refus. C'était vraiment

une épreuve poignante, après avoir renoncé au bonheur, de le voir s'acharner à sa poursuite et d'être obligé d'y renoncer deux fois.

Ses angoisses le tinrent éveillé toute la nuit.

Le lendemain, le docteur fut consterné devant l'énorme recrudescence de la fièvre; il le dit nettement à M. de Brussange durant la sorte de consultation qu'ils eurent ensemble.

— Je n'ai pas les secrets de M. Dalisier, ajouta-t-il; mais depuis longtemps j'attribuais son mal physique à des causes morales; maintenant, c'est chez moi une certitude. Nous sommes ici pour nous expliquer à cœur ouvert. Je vous l'avouerai donc, Monsieur : nous avons là un de ces cas pathologiques où les guérisseurs du corps doivent céder le pas aux guérisseurs de l'âme, et, à

mon avis, vous n'y êtes pas étranger, vous y touchez par un point quelconque.

— Moi, docteur? s'écria M. de Brussange. Moi, je toucherais... Qu'est-ce qui vous fait penser?...

— Le changement que vous avez produit.

— Gérard m'aime beaucoup, je crois.

— J'en suis sûr. J'ai tout observé. C'est mon métier. J'ai observé son trouble plein d'extase en vous apercevant, sa profonde émotion, puis la chaleur avec laquelle il discutait contre vous la nécessité de son départ. Cela me semblait d'un excellent augure. Car enfin, aujourd'hui, mon unique but est de lui fouetter le sang. Vous l'animiez, vous le galvanisiez, c'était parfait.

— Vous voyez bien! alors...

— Oui, mais ce matin il est beaucoup plus mal, et, comme on ne meurt pas de joie,

quelque chose a dû se passer entre vous qui l'a rejeté dans son état habituel.

— Vous me désolez... J'ai beau consulter ma mémoire... il n'a guère été question que de ma famille — la sienne, en somme — et, je vous prie d'en être convaincu, dans ma famille, il n'y a rien ni personne...

— Il ne m'appartient pas d'insister.

— Insistez au contraire, docteur. Vous ne savez pas que j'ai pour lui la tendresse d'un père.

— Alors, Monsieur, je conclus : votre apparition lui a fait du bien, votre tête-à-tête ensuite lui a fait du mal; puisqu'il ne s'y est agi que des vôtres, c'est par un des vôtres qu'il souffre.

M. de Brussange sortit de là soucieux et assombri. Si le médecin disait vrai, qui donc chez lui avait attenté au repos de Gérard ?

La pensée d'Hélène, fiancée à James, l'arrêta un instant : ce n'était pas possible, Gérard avait si chaudement félicité sa cousine et mis un empressement si cordial à pourvoir James d'une position lucrative ! Paule ?... Mais Paule était libre, il aurait suffi d'un mot pour que leurs mains tombassent l'une dans l'autre. Et cependant il se rappelait le départ inopiné, la tristesse des adieux, l'espèce de déchirement avec lequel Gérard s'arrachait à Pierrelaurès. Et puis, maintenant, ce refus d'y revenir !... A moins, — oui, là sans doute était la vérité, — à moins que la vie menée à Pierrelaurès, le souvenir évoqué de Pierrelaurès, tout ce qui montrait ou redisait les saints bonheurs de la famille et l'aridité d'un foyer vide n'accentuassent, aux yeux de Gérard, l'isolement où le laissait Edmond et que l'abandon du père ne tuât le fils. Ainsi s'expliqueraient l'émotion, faite

de reconnaissance, en face de quelqu'un qui fût l'un des siens, et la fièvre accrue dans la douleur des comparaisons.

L'accablement de Gérard eut, au demeurant, cet avantage qu'il lui enleva toute force de résistance. A peine M. Dalisier hasarda-t-il quelques mots pour exprimer son désir de se rendre directement à Paris.

— C'est là qu'il vaudrait mieux me conduire, dit-il.

— Est-ce que, décidément, Pierrelaurès lui ferait peur? songea l'oncle.

Et voilà qui le déroutait de nouveau et blanchissait un peu son beau-frère. Quel moyen d'avoir le cœur net de tout ce drame? Il pensa que le plus simple était de tenir ferme; lorsqu'on serait là-bas, on verrait bien où se trouvait, à la fin, le défaut de la cuirasse.

Gérard, incapable de résister, se deman-

dait de quel air madame de Brussange l'accueillerait. Au fond, il bénissait son état qui le livrait, sans volonté, au bon plaisir de son oncle. Ce bon plaisir servait à point ses convoitises inavouées.

Le trajet fut long. M. de Brussange ne voulait pas de la moindre fatigue pour le cher malade dont la faiblesse était extrême, il multipliait les étapes. Un mot écrit à sa femme l'avait instruite des événements et prévenue de la nécessité d'un voyage à très petites journées. Gérard le trouvait interminable, ce voyage ; il lui semblait que Pierrelaurès reculait devant eux.

Ils l'atteignirent cependant un matin.

Dans la cour, derrière sa tante, il aperçut l'angélique visage de Paule. Tout prit autour de lui des lueurs resplendissantes.

Madame de Brussange s'avança vivement à sa rencontre :

— Gérard, mon enfant, je suis bien contente, bien heureuse de vous voir...

Son enfant! Elle l'avait appelé son enfant! Rêvait-il? Tandis qu'Hélène et Paule embrassaient leur père, elle passa le bras de Gérard sous le sien, lui commandant de s'appuyer, l'entraînant vers le salon avec une douce violence.

— Ma tante, dit-il, c'est à mon corps défendant que je suis ici.

— Je le sais, mais vous y avez laissé votre cœur, n'est-ce pas?

— Oui, oui, tout mon cœur.

— Il fallait donc bien l'y venir chercher. Je me suis montrée injuste, Gérard, je vous demande pardon.

— Ma tante!

— S'il ne dépend que de moi, vous avez fini de souffrir. Votre sincère amour m'a convaincue; c'est à Paule, maintenant, qu'il appartient de décider.

Gérard tremblait, un flot de sang colora son visage, il eut à peine la force de porter à ses lèvres les mains de madame de Brussange et, dans un sanglot, il murmura :

— Mon Dieu, à présent, laissez-moi vivre !

M. de Brussange et ses filles venaient d'entrer derrière eux au salon, ils le virent chanceler. Paule courut à lui, les bras tendus, pour le soutenir. Gérard eut la sensation de cette étreinte et s'évanouit. Son oncle le retint, comme il tombait, et déposa ce corps inerte sur un canapé. Il se lamentait : pas une fois, pendant toute la durée du voyage, pareil accident n'était survenu ! Madame de Brussange, incapable d'un mouvement, l'œil fixe, contemplait ce pauvre être dont elle avait brisé les forces. Seule, Paule gardait sa présence d'esprit et baignait d'éther les tempes livides.

— Père, ce n'est rien, dit-elle, ne vous désolez pas. Il revient à lui... Tenez, voyez... Eh bien, Gérard, comment vous trouvez-vous?

Il souleva les paupières : elle était penchée sur lui, elle souriait de son sourire radieux... Une délicieuse ivresse tendit les nerfs de M. Dalisier, une joie étouffante l'étranglait. Dans un souffle, tout bas, inconscient de ses paroles, il balbutia :

— Que vous êtes bonne ! Que je vous aime, Paule !

— Vous seriez un ingrat, dit gaiement la jeune fille, s'il en était autrement.

M. de Brussange eut un geste de surprise : l'exclamation de Gérard venait de faire la lumière.

A dater de ce jour, la vie fut, pour l'angoissé de la veille, un enchantement de toutes les heures. Les soins les plus dévoués

l'entourèrent. Son oncle et sa tante, avec une délicatesse infinie, cherchaient à lui rendre ses forces morales en même temps que la santé. Paule, constamment occupée de lui, enveloppait son âme des chaudes effluves de la sienne. Il eut une peine incroyable à détourner sa tante de s'accuser devant M. de Brussange ; il la supplia de laisser ce secret mourir entre eux deux, maintenant qu'elle lui devenait douce et qu'elle lui permettait de l'appeler, dans un chuchotement : « Ma mère ! »

— C'est ma vengeance, disait-il, le visage illuminé d'un pâle reflet d'extase.

Aussi M. de Brussange ne pouvait-il s'expliquer que par une série d'hypothèses, où plus d'une fois il rencontra juste, l'intensité d'un désespoir qui avait, un moment, pris la direction du cimetière. A son avis, l'amour était né en Gérard à l'insu de

Gérard ; en le découvrant, celui-ci découvrait, en même temps, l'abîme qui le séparait de Paule. Peut-être sa fille elle-même le lui avait-elle montré, lorsqu'elle étalait aux yeux du sceptique sa rigueur de principes, ses enthousiasmes religieux plus grands que tous les sentiments humains. Alors, se jugeant incapable de prosélytisme, il se jugeait incapable de franchir les distances et s'en était allé, mécontent de sa faiblesse passagère, toujours épris de la science, de cette science qui le courbait sur la matière et lui masquait les cieux, que si souvent il avait proclamée sa seule idole. En lui revenant, il la trouvait, cette fois, vide et menteuse, tandis que l'image emportée le guidait vers les vérités éternelles. Pour un poète, comme le châtelain de Pierrelaurès, l'amour, un saint amour, ne pouvait être qu'un bon ange. Dès qu'il se fut donné cette

explication, il résolut d'aider à la mission du « bon ange » et rêva de conquérir avec lui l'âme et le bonheur de Gérard. Quand il s'asseyait près du convalescent et se mettait à démanteler certaines doctrines encore hasardées, il était ravi de voir l'amour combattre, comme lui, le bon combat sous les traits de Paule. Invincibles alors, la lumière et la vérité, d'autant mieux invincibles qu'on ne songeait guère à les discuter. Avec quelle ardeur Paule parlait à Gérard, les yeux emplis de flamme, les lèvres frémissantes, tout entière à son divin sujet, loin de la terre, en pleine clarté sidérale, les deux bras abaissés et tendus vers cette âme pour l'attirer près d'elle dans les hauteurs ! M. de Brussange regardait sa fille, ému de respect ; quant à Gérard, il aimait ce qu'elle aimait, adorait ce qu'elle adorait. Ce n'était plus le contempteur des félicités sublimes

et des inexplicables mystères. Son esprit avait des soumissions d'enfant, lorsque cette voix harmonieuse lui dictait son *Credo*.

— Vous pratiquerez, Gérard, comme mon père pratique?

— Paule, que ne me feriez-vous faire?

Elle se fâchait, prise d'une indignation réelle :

— Ce n'est pas pour moi qu'il faut croire, espérer, aimer; c'est pour Dieu.

— Oui, Paule, mais c'est par vous que je vais à lui.

— Elle est digne de t'y mener, dit M. de Brussange.

— Et je suis joyeux de la suivre, mon oncle.

— Ah ! Gérard, s'écria-t-elle avec effusion, je vous aime doublement; il me semble être un peu la mère de votre âme.

IX

Madame de Laubermont jouait de malheur : des trois victimes de l'accident arrivé chez lord Melwin, l'une était morte — et c'était précisément lady Melwin; l'autre ne valait guère mieux — et c'était justement l'ancien gendre de ses rêves; la troisième se portait comme un arbre! Décidément la fiancée indienne avait le sort pour elle... à supposer du moins que la seconde victime survécût, ce qui ne paraissait guère probable.

Aussi Arabelle, excellente femme au demeurant, mais mère très âpre, flottait-elle entre deux courants contraires : une grande pitié pour son jeune cousin et de secrètes espérances pour son fils. Du jour au lendemain, en manœuvrant bien sa barque, le sémillant Albéric pouvait devenir l'héritier de lord Melwin. De telle sorte qu'Arabelle, partie en guerre à la gloire d'Édith, ne complotait plus que le triomphe d'Albéric. Le cœur des mères est indivis.

Édith campait à poste fixe dans Pierrelaurès, dont tous les habitants la choyaient de leur mieux. Compagne inséparable d'Hélène, elle se plaisait plus aux gaietés de sa future petite tante qu'au sérieux de Paule. Elle s'était vite aperçue de l'ascendant de de celle-ci sur Gérard. Gérard, en effet, ne cherchait pas à cacher son amour. N'osant encore l'avouer à qui l'inspirait, tant il

redoutait de ne point le voir partager, il le laissait pourtant éclater en tous ses actes et parlait le langage muet où d'habitude personne ne se trompe, qu'à Pierrelaurès chacun comprenait, mais que Paule ne comprenait pas. La jeune fille croyait toujours à une amitié fraternelle, plus douce chez elle que les autres peut-être, parce qu'il s'y mêlait un peu d'apostolat, de maternité céleste, elle ne savait quoi dont elle se sentait attendrie en dépit d'elle-même et plus que de raison. Bien qu'Édith ne tînt pas à Gérard, elle en voulait au savant de lui préférer Paule, une créature aussi profondément ignorante de toute grâce coquette, si dédaigneuse de ce qui constitue le charme véritable de la femme, comme l'entendait mademoiselle de Laubermont. Elle se vengeait avec des airs ingénus de sa blessure d'amour-propre et rouvait à merveille le point sensible où

frapper M. Dalisier. Albéric dans ces circonstances lui servait d'instrument. De tout temps il avait témoigné d'une grande déférence affectueuse à l'égard de Paule : Édith ne manquait point d'y insister auprès de Gérard. Elle lui contait la métamorphose de son frère due au coup de baguette de la magicienne. La magicienne avait transformé l'oisif en travailleur, l'inutile en homme, et l'amateur de chiens et de chevaux en philanthrope; bref, un M. de Brussange raccourci, qui venait consulter le vrai Brussange, à tout propos, probablement pour avoir son avis, plus probablement encore pour mendier les approbations de Paule.

— En reçoit-il, au moins? demanda Gérard.

— S'il en reçoit! bon Dieu! songez donc qu'il obéit au doigt et à l'œil. Or, Paule est une autoritaire.

— Pas possible?

— Elle n'a qu'un défaut : celui-là, mais elle l'a bien. Tout le monde est à ses ordres, père, mère et le reste. Elle commande en reine aux paysans du village, au curé, à n'importe qui. Tenez, Albéric ne se mêle-t-il pas de faire réparer notre église et d'installer des sœurs à Casteluzech? Pour les beaux yeux de Paule! Et la galerie est bouche béante devant ce pauvre Albéric : c'est si peu lui! C'est lui pourtant, mais c'est aussi Paule. Je vous assure que, livré à ses seules inspirations...

— Oui, oui, je sais, murmurait Gérard.

Ces perfidies avaient pour résultat de troubler la paix de M. Dalisier et de lui fermer la bouche. Nul ne ressemblait moins à un homme supérieur qu'Albéric; c'était, toutefois, un honnête et brave garçon dont une certaine élévation de caractère rache-

tait les étourderies. Gérard se demandait si le prosélyte encombrant n'avait pas, pour plaider en sa faveur, les souvenirs d'enfance, imprégnés de poésie, qui cachent les défauts et grandissent les qualités. Le premier compagnon des premiers jeux devait rester le préféré d'une créature immuable comme Paule. Hélène s'était attachée à James Pernill, pourquoi Paule ne se serait-elle pas attachée aussi?... Cela lui paraissait exorbitant, odieux, mais admissible, et, résolu d'être fixé tout de suite, il s'en ouvrit à madame de Brussange.

— Jaloux! dit celle-ci.

— Je le confesse. Ce n'est pas ma faute.

— Albéric est un enfant, vous avez tort de vous alarmer. Peut-être avez-vous un autre tort.

— Celui de me taire avec Paule?

— Oui. Nous avons promis de ne lui rien laisser soupçonner...

— Parce que je veux ne la devoir qu'à elle-même. Et je vous remercie, mon oncle et vous, de tenir votre promesse.

— Mais Paule est pleine de candeur, elle ne songera jamais à s'interroger. Si vous tenez à une solution, prenez les devants.

— Je tremble, ma tante, qu'elle ne me repousse.

— Et vous supposez, en revanche, qu'Albéric...

— Voyez ce qu'elle fait pour lui.

— Ce qu'elle fait pour tout le monde. Paule, ne vous y trompez pas, a du missionnaire. Albéric était une créature humaine à ramener dans le bon chemin, elle s'y est employée. Elle a ce besoin de courir après les brebis perdues.

— Justement ! soupira M. Dalisier. Au-

jourd'hui, je n'en suis plus une pour elle. Quel intérêt lui inspirerais-je ?

— Ma foi, répondit en souriant madame de Brussange, elle seule peut vous répondre. Demandez-le-lui.

Et Gérard songeait. De quelques soins que l'entourât la jeune fille, elle allait tous les matins, souvent deux fois par jour, à sa tournée chez les pauvres et les malades ; jamais elle ne la lui avait sacrifiée. Elle multipliait même les occupations qui l'éloignaient de lui : par exemple, l'instituteur empêché par une loi de laisser apprendre le catéchisme dans l'école, et le curé de Pierrelaurès trop vieux pour venir à bout de la turbulence des enfants, elle avait obtenu de madame de Brussange la permission de réunir les plus indisciplinés chaque soir, à cinq heures, dans une salle basse du château.

Gérard voulut assister à l'une des séances, Albéric l'y conduisit. Paule ne les entendit pas entrer.

Elle était assise au milieu d'un cercle de gamins dont les mines éveillées, le hâle des joues, les cheveux en désordre, les vêtements en loques étaient à peindre. Elle avait placé les mutins à ses pieds, les sages à ses côtés, puis, avec une patience merveilleuse, elle leur répétait le mot à mot de la leçon, après l'avoir expliquée, la gravant de sa voix d'or aux cervelles mobiles. Mademoiselle de Brussange parlait d'abondance, sa foi l'illuminait et toutes ces petites figures tendues vers sa radieuse beauté, ces yeux brillants, ces lèvres béantes et fraîches, cette couronne de têtes ébouriffées et charmantes, pressées de plus en plus autour d'elle, se serrant pour ne rien perdre, formaient un tableau exquis. La leçon terminée, les enfants ne se hâtèrent

point de partir : elle avait encore à donner à chacun une provision de bonnes paroles pour les parents, les sœurs, les vieillards ; elle mettait des caresses sur les cheveux rebelles, envoyait des sourires, n'oubliait personne, et tous s'en allaient joyeux, réchauffés par cette charité d'ange.

Lorsque le dernier eut disparu, elle découvrit dans un coin obscur Albéric et Gérard, immobiles.

— Tiens! vous étiez là?

M. Dalisier n'avait pas la force de répondre, Albéric s'en chargea pour lui :

— Nous voulions voir comment vous catéchisez. Que ce doit être assommant !

— Vous croyez?

— En vérité, vous avez presque l'air de tenir à cette mauvaise graine.

— Si j'y tiens! répliqua-t elle. Mais de toutes ces âmes je ferai des fleurs. Ce sera

devant Dieu ma plus belle gerbe. Vous regardez encore trop à terre, Albéric.

— *Sursum corda!* selon votre devise, Paule, dit Gérard.

— Oui, reprit-elle avec feu, *sursum corda!* toujours, toujours. La meilleure des devises. Et ce doit être la vôtre, mes amis.

Gérard estima que ce « mes amis » gâtait le précepte. Il se sentait pour le suivre toutes les inclinations possibles, mais trouvait irritant qu'on en fît une panacée collective. Le sceptique s'était élevé au-dessus de bien des erreurs; quelques liens pourtant lui retenaient encore les ailes et, du moment qu'on faisait d'Albéric son compagnon de route, il éprouvait le besoin de fausser compagnie. Albéric, les enfants du catéchisme, et celui-ci et celui-là; l'univers alors? C'était trop de monde. Tandis qu'il plaçait Paule au sommet et en dehors de tout, Paule le confon-

dait dans le troupeau banal... Pauvre fou bercé d'illusions ! Ne le devait-il pas comprendre? il n'était rien de plus que les autres.

En cette phase de révolte, son humeur changea, ses paroles se firent amères, de brusques ressauts laissaient reparaître le vieil homme. L'orgueil atteint criait, l'égalité lui semblait monstrueuse et son amour saignait. Mais tout à coup le visage de Paule, affectueux, inquiet, se penchait sur lui.

— Qu'y a-t-il, Gérard ?

— Il n'y a rien.

— Je suis sûr qu'il y a quelque chose. Vous avez votre air des mauvais jours.

Cette voix harmonieuse, c'était sa conscience ; il ne voulait plus l'entendre.

— Laissez-moi, ma cousine.

— Oh ! les mots de cérémonie ! ma cou-

sine ? Pourquoi pas tout simplement Paule ? Est-ce que nous sommes fâchés ? vous ai-je fait de la peine sans le savoir ?

— Aucune peine.

Elle ne se rebutait pas. La petite main blanche se posait sur le front brûlant.

— Un accès de fièvre sans doute, puisque vous êtes nerveux et méchant.

Le sang se pressait aux artères de Gérard. Oui, la fièvre, la fièvre, mais il était calmé, reconquis, et Paule ne devinait pas que c'était la fièvre d'amour.

Les forces de M. Dalisier revenaient lentement. Quoiqu'il ne fût point rétabli tout à fait, chaque jour il travaillait un peu. M. de Brussange l'y poussait, sur l'avis du médecin qui réclamait pour le malade surtout de la distraction.

— Tu es trop faible, tu ne peux pas écrire, avait dit son oncle, mais je te servirai de

secrétaire, et s'il le faut, nous nous adjoindrons Paule.

On dressa près du lit de repos une table pour les livres et les papiers. Jamais Gérard n'avait senti sa pensée plus puissante. La foi de Paule la décuplait. M. de Brussange cédait la plume à sa fille, convaincu que nul ne perdrait au change, et Paule, courbée sur la table en face de son cousin, levait de temps en temps vers lui de grands yeux limpides, attendant la fin de la phrase que Gérard cherchait au fond de ces prunelles fixes. Il s'agissait de nettoyer ceux des ouvrages du savant, où l'incrédule avait laissé percer son incrédulité. Le secrétaire prenait un intérêt passionné à ce travail, couronnement de sa maternité d'âme. C'était entre eux plus qu'un échange d'idées, c'était le double lien du cœur et de l'intelligence les unissant en un même effort, remuant en eux les mêmes

enthousiasmes. Et Gérard, dans l'extase, admirait chez Paule sa rapidité de compréhension, la rectitude de son jugement, le ton piquant de ses critiques. Quelle compagne pour un homme d'étude que cet esprit supérieur, et comme il serait délicieux de descendre sous son inspiration au fond des problèmes les plus ardus, de monter à sa suite vers les mystères les plus troublants !

Un jour, Paule rentra de ses courses au village plus tard que de coutume. Comme M. de Brussange ne permettait encore que deux heures de travail chaque matin, il avait dû jouer le rôle de secrétaire à la place de l'absente et, quand celle-ci parut, il lui reprocha de les avoir oubliés.

— Ce n'est pas un oubli, mon père, répondit-elle. Vous pouviez consacrer votre matinée à Gérard : je me suis abstenue.

— A ce compte, il t'est facile de t'abstenir toutes les fois.

— Cela vaudrait peut-être mieux.

— Hein ?

— Notre travail vous ennuie, Paule ? demanda M. Dalisier.

— Oh! non, certes... au contraire.

— C'est donc un simple caprice ? observa M. de Brussange.

— Si vous voulez, dit-elle après un silence.

— Mais je ne veux pas du tout. D'autant que ce serait le premier de ta vie.

— N'insistez point, mon oncle, fit Gérard. Vous voyez bien que Paule a des raisons... Elle n'est pas obligée de nous les dire.

— C'est vrai, cela, ma fille ?

Paule détournait les yeux, embarrassée, hésitante. Puis, comme prenant avec courage un parti désagréable :

— Je ne suis pas venue parce que j'ai réfléchi.

— Diable ! riposta le père... Eh bien, tu sais, voilà une explication qui n'est pas beaucoup plus claire que ton silence. Donne-nous au moins le résultat de tes réflexions.

Paule répondit à voix basse :

— La femme forte de l'Écriture filait, priait et demeurait étrangère aux choses qui ne la regardaient pas.

— Que nous contes-tu là? répliqua vivement M. de Brussange. La femme forte, dit la Bible, entreprend les ouvrages les plus pénibles. Mais elle est de son temps, le temps primitif et barbare. Sois du tien. A son exemple, ne dédaigne pas les occupations humbles de ton sexe, je serai le premier à t'en applaudir; mais rappelle-toi qu'en accumulant les lumières sur le monde, Dieu y accumule les devoirs. La femme en a sa part. Elle

doit s'intéresser aux questions élevées, non pour se targuer de son esprit, mais pour s'instruire. Et l'instruction basée sur Dieu n'a jamais perdu qui que ce fût.

— Alors, mon père, pourquoi Fénelon a-t-il dit de la femme chrétienne : « Elle file, se cache, obéit et se tait? »

— Parce qu'il s'adressait à des orgueilleuses.

— Et savez-vous si je n'en suis pas une?

— J'en réponds.

— Pas moi.

— Mais, mais, mais... Ah ça! qu'est-ce qui te prend? Fénelon! l'Écriture! Je vous demande un peu... On raisonne aujourd'hui? pourquoi aujourd'hui plutôt qu'hier?... Oui, « elle file, se cache, obéit et se tait », *obéit*, tu entends? Or, de par mon bon plaisir, je t'ordonne de t'occuper de choses intellectuelles qui au fond t'enchantent.

— Trop! murmura Paule.

— En voilà bien d'une autre ! s'écria M. de Brussange radieux, car il devinait le travail intérieur qui se faisait en sa fille. Et quel inconvénient vois-tu à ce qu'elles te plaisent trop?

— Celui de devenir mauvaise.

— Mauvaise!... Qu'en penses-tu, Gérard?... un résultat auquel je ne m'attendais guère!... En quoi le goût des choses intellectuelles peut-il te rendre mauvaise?

— Alors, s'écria brusquement la jeune fille, c'est une confession qu'il vous faut, et publique encore, puisque Gérard m'écoute? Soit; oui, je deviens mauvaise : je m'affole des pensées que j'écris sous la dictée de Gérard, elles me poursuivent, elles me harcèlent; toujours j'entends sa voix me les dire. Quand je fais le catéchisme, elles me bourdonnent aux oreilles; quand je visite mes

malades ou mes pauvres, elles se placent entre eux et moi. Je me passionne pour son travail, comme si ce travail était le mien. Hier, la vieille Jacqueline m'attendait, je ne suis pas allée la voir parce que je trouvais plus de plaisir à rester ici. Est-ce que ce n'est pas de l'égoïsme, cela? Et puis, je cesse de ressentir les mêmes pitiés, les mêmes élans pour ceux qui souffrent; ils m'apparaissent dans je ne sais quelle brume lointaine, j'éprouve à leur égard presque de l'indifférence, cette indifférence même a du charme. Et mon changement me cause du trouble, et ce trouble me cause du bonheur, et, vous le voyez bien, je me pervertis, mon père. Si je ne suis pas venue ce matin, ce n'est ni par caprice ni par ennui, puisque ma meilleure joie est de rendre service à Gérard, c'est pour secouer une torpeur dont je n'ai pas l'habitude et des rêveries qui ne me portent plus à Dieu.

Elle parlait avec une telle animation que M. de Brussange n'osait l'interrompre. Un respect attendri le pénétrait en face de cette conscience droite qui se mettait à nu pour montrer sa tache, afin d'être plus libre de l'effacer. Lorsqu'elle eut achevé :

— Tu as raison, Paule, dit-il en la serrant contre sa poitrine ; va près de ta mère et ne néglige plus tes pauvres.

— Ah ! mon oncle, balbutia Gérard, pourquoi l'avez-vous renvoyée? Elle me faisait tant de bien !

X

Si la sérénité de Paule s'obscurcissait, son énergie n'était pas atteinte. Elle luttait contre l'impulsion de forces secrètes qui l'abaissaient des cieux vers la terre; elle repoussait l'énervante mollesse dont elle se sentait assaillie, quand, lasse de ses courses, elle s'asseyait au pied d'un arbre, la tête renversée en arrière, appuyée au tronc, et qu'elle demeurait perdue en une contemplation vague. Au delà des frondaisons verdoyantes,

elle apercevait des morceaux d'azur, de doux chatoiements de topaze sur l'émeraude des branches, un éblouissement de soleil passant à travers les ramures, et, dans cette fusion de reflets lumineux et confondus qui l'aveuglait, une fatigue délicieuse la tenait immobile, un évanouissement de pensée l'endormait à moitié, elle vivait un songe où cette pluie d'or tombant sur elle lui semblait le sourire de Dieu. Elle avait cette impression d'être, comme par le passé, sous son regard; mais derrière les séraphins dont les battements d'aile lui effleuraient encore le front, elle voyait aussi se dresser une féerie fantastique : chaos de problèmes, de sciences et de philosophies, tous les sommets terrestres — et non plus les nuées de jadis — une traînée d'étincelles sorties de génies divers, un entassement de mystères longtemps ignorés tourbillonnant autour de grands

yeux bruns, sérieux et tendres, astres de ces mondes nouveaux, autour d'un visage aux lèvres parfois amères, parfois émues, autour d'un être qui maintenant absorbait sa vie. Pour chasser la vision, elle se levait, elle comptait les nids de verdure, semés dans les mille recoins du parc, où si souvent elle était venue prier et méditer. Eux, restaient toujours les mêmes : l'herbe y était pâle, les mousses qui la rongeaient semblaient une broderie de peluche avec de larges feuilles de lierre foncées et luisantes en relief sur le fond moelleux; ils gardaient leur sérénité tranquille sous leur dôme séculaire. Comment se faisait-il que hors d'elle rien ne changeât, quand tout changeait en elle? Comment se faisait-il que l'hymne des choses qui, la berçant naguère, la rapprochait de Dieu seul, l'enlevât encore au bercement des mêmes harmonies, mais vers des bords in-

connus? Il avait des notes étranges et d'ineffables concerts; il chantait la joie terrestre, la joie de vivre, la joie des brins d'herbe baisés du soleil, des brins de mousse couverts de rosée, pleurs et rayons célestes semés d'en haut sur les infiniment petits; des soupirs bruissaient parmi le feuillage, caressaient l'âme, chuchotaient des mots incompris et versaient dans les veines le tumulte qui fait palpiter, l'ivresse qui fait pleurer... Oh! rêveries, rêveries de la vingtième année, où se mêlent aux poésies de l'enfance les poésies de la jeunesse, où toute l'existence apparaît sous des prismes trop beaux pour n'être point trompeurs, quelles pentes ne faites-vous pas descendre avec la complicité de toutes les merveilles de Dieu! C'est le baptême fatal des illusions. Plus haute est la créature, plus forte est la tourmente.

Mais Paule à la fin secouait l'envahissement.

Quoi qu'elle en eût dit à M. de Brussange, ces préoccupations imprévues ne détruisaient ni sa mansuétude ni son zèle pour les malheureux. La vieille Jacqueline, de plus en plus cassée par l'âge, y gagnait même une recrudescence de sollicitude. Thouenne, le père de la petite Élisa, cette enfant près de laquelle, dans un après-midi de l'année précédente, la jeune fille avait compris le devoir de la charité active, Thouenne habitait, non loin de chez Jacqueline, une maison basse et délabrée ; Paule y venait à chaque instant. Ces visites déplaisaient fort à Janille, la furie de cet intérieur misérable où le brave Thouenne avait tout juste le droit de se taire quand Janille martyrisait Élisa, née d'un premier lit. Mais l'humeur rogue de la paysanne, au lieu d'éloigner Paule, surexcitait son dévouement. Les méchancetés glis-

saient sur elle, comme l'eau sur le marbre, sans laisser de traces.

Elle avait pris Élisa sous sa protection; une protection d'ailleurs inefficace, car l'enfant dépérissait à vue d'œil. Lorsque mademoiselle de Brussange interrogeait Thouenne à cet égard, Thouenne, d'un air gêné, tournait son tablier de cuir entre ses gros doigts et ne répondait rien; et, si Paule lui montrait sur le corps de la petite des taches bleuâtres, des plaies d'une apparence bizarre, il hochait pesamment la tête et, en-dessous, à la dérobée, comme s'il avait peur d'être vu, s'essuyait les paupières du revers de la main. Paule, silencieuse, pansait Élisa. La besogne finie, au moment de partir, elle couvrait de baisers ce pauvre petit visage déformé par le mal. Les yeux de l'enfant jetaient alors des lueurs d'effarement tel, de telles supplications, que Paule s'en allait tout interdite.

Une fois à Pierrelaurès, la conversation de Gérard, les soins qu'autorisait la convalescence et qu'elle éprouvait un si singulier plaisir à lui prodiguer encore, voilaient un peu l'image d'Élisa. Le soir, dans sa chambre, agenouillée devant le portrait de Séverine, elle revoyait la mièvre figure maladive et priait pour sa protégée et se demandait, avant de s'endormir, pourquoi tous les petits enfants n'avaient pas leur mère. Le sommeil la gagnait... et ce n'était plus Élisa que lui montraient ses rêves.

Cependant M. Dalisier, depuis l'aveu de sa cousine, avait compris que l'heure de s'expliquer était venue. Un matin, comme Paule rentrait de la messe, elle trouva Gérard dans une des allées du parc. Il l'attendait.

— Vous voilà bien courageux, dit-elle.

— Plus que vous ne croyez, Paule. Car il

faut que je vous parle, et, en vous parlant, je vais jouer tout mon bonheur.

— Ah! mon Dieu! répliqua-t-elle d'un ton léger que démentait la pâleur subite de ses joues.

— Paule, je vous aime, dit Gérard à voix basse.

Elle le regarda droit dans les yeux avec une douceur extrême. Cela n'était pas nouveau pour elle; non, elle le savait. Depuis quand? elle n'aurait pu le dire, il lui semblait même que c'était depuis toujours. Et pourtant ces mots lui apportaient une ivresse si profonde qu'elle se taisait afin de les entendre encore chanter en elle le poème de bonheur dont ils étaient la première note.

— Vous le permettez? supplia M. Dalisier.

— Oui, Gérard. Et j'en suis heureuse. Et moi aussi, je vous aime.

— Ah ! Paule ! s'écria-t-il, vous venez de me payer toutes mes souffrances. Mais écoutez-moi, mon trésor. Ce que je veux de vous, ce n'est pas ce que vous donnez aux autres : votre intarissable maternité ; c'est cela et c'est plus encore, c'est votre âme entière, avec ses aspirations et ses défaillances, votre vie entière avec ses joies et ses peines. Ce que je vous demande, c'est d'être si bien moi — et rien que moi — que je puisse être vous — et rien que vous. Ce que je souhaite, c'est de vous emmener confiante, à mon bras, ma femme, mon guide et mon soutien. J'ai tant besoin de vous, Paule ! Vous avez vu sur votre route un homme qui dormait, vous l'avez éveillé de son sommeil de mort. Je suis cet homme. Continuez votre œuvre. Vous m'avez donné la soif des saintes tendresses, donnez-moi la possession des félicités saintes. Vous seule

au monde avez fait battre mon cœur, gardez-le dans le vôtre pour qu'il soit digne de vous. Je suis mauvais, vous me rendrez bon. J'ai douté longtemps, vous augmenterez ma foi. Vos grandeurs, vos espérances, vous les partagerez avec moi. Je vous obéirai toujours, je serai toujours votre esclave, et, dussiez-vous m'imposer les plus durs sacrifices, je trouverai dans mon amour la force de m'y résigner.

Elle lui tendit la main.

— Je n'aurai rien à vous imposer, Gérard. Nous servirons Dieu ensemble, et Dieu nous bénira. Je suis loin d'être parfaite, mon ami. Vous me jugez, j'en ai peur, avec un esprit un peu prévenu. Mais, appuyée sur vous, je tâcherai de devenir meilleure.

— Meilleure!... Ah! ne vous occupez que de m'aimer toujours.

Les yeux de Paule caressèrent doucement

la figure de Gérard et se levèrent ensuite vers le ciel, tandis qu'elle répétait :

— Toujours !

Oui, toujours... surtout par delà cette vie.

Ils suivirent au hasard les allées du parc tantôt recueillis et silencieux, tantôt laissant déborder leurs pensées. Gérard contait ses longues tortures, son désespoir, puis ses espérances traversées de tant de craintes ; Paule disait l'envahissement victorieux de l'amour, sa stupéfaction à l'entendre chuchoter à son oreille, surtout à le reconnaître comme s'il était un vieux souvenir, et tous deux se grisaient de leurs joies sous les tiédeurs du soleil et les saluts de la nature. Lorsqu'ils entrèrent au salon, M. de Brussange et sa femme n'eurent pas besoin de paroles pour tout deviner et remercièrent Dieu d'avoir béni Pierrelaurès.

Par déférence, il fut convenu que les fiançailles demeureraient secrètes jusqu'au retour du père absent. Gérard eût volontiers maudit le Brésil en bloc et les gens d'affaires en particulier, si à l'école de Paule il lui eût été permis de maudire quelque chose ; mais la sérénité religieuse de la jeune fille le subjuguait. Cette créature exquise possédait des trésors de tendresse et de candeur et les prodiguait à Gérard dont les impatiences se calmaient à son contact. Elle n'avait plus de trouble, plus de préoccupations ; elle se laissait aller sans arrière-pensée ; elle offrait au ciel de continuelles actions de grâces, pétrissant l'âme de Gérard à l'image de la sienne, lui donnant ses vertus, son ardeur chrétienne, ses élans vers Dieu, l'élevant enfin jour par jour à un haut degré de perfection.

Le temps passa comme un songe.

Il fallut, pour les rappeler à la vie réelle, une lettre d'Edmond Dalisier.

Gérard fut stupéfait : le Brésil lui avait changé son père ! M. Dalisier annonçait sa prochaine arrivée à Paris et demandait à Gérard de l'y venir attendre, afin qu'il pût constater le complet retour de son fils à la santé.

— Qu'en dites-vous, mon oncle ?

— Je dis que tu dois te hâter de partir.

— Je crois bien, approuva Paule. C'est votre père.

— Assurément... il est même utile que je me le rappelle.

— Gérard ! protesta mademoiselle de Brussange.

— Dame ! puisque lui ne s'en est jamais souvenu.

Vers le sommet de la côte qui des hauteurs du village descend dans la plaine, à la

bifurcation du chemin, une croix étend ses bras de pierre. C'est à ses pieds que Paule s'arrêta pour recevoir les adieux de Gérard.

Elle lui tendit le front et se tint debout sur les marches, accompagnant du cœur le break qui s'éloignait dans un nuage de poussière.

Rapidement elle voyait augmenter la distance... Pourquoi les séparait-on déjà l'un de l'autre et pourquoi souffrait-elle, puisqu'il allait bientôt revenir?

Et de loin elle apparaissait à Gérard, dont les yeux ne l'avaient point quittée, toujours debout sur les marches, dans une apothéose de soleil couchant, comme crucifiée à la grande croix de pierre.

XI

Gérard, en arrivant, apprit que son père, débarqué la veille, dormait encore. Il ne voulut pas le faire éveiller. Son impatience filiale était de celles qui peuvent attendre. Il se dirigea vers le pavillon de l'hôtel où se trouvaient ses appartements particuliers. Depuis plus d'un an il n'en avait pas franchi le seuil. Ces pièces à l'ameublement luxueux et sévère, inaccessibles aux bruits du dehors, vrai sanctuaire d'étude, lui parurent froides

et tristes. C'est là qu'il avait mené sa vie d'incrédule et de savant; que de choses ignorait le savant et comme l'incrédule lui faisait pitié! Lorsqu'il s'en était allé, libre des vulgaires attaches à de soi-disant préjugés, infatué de sa raison, fier de ses froideurs systématiques, si quelqu'un lui eût prédit un retour en ces mêmes lieux avec des pensées tout autres, un cœur neuf, un cœur enfin — puisqu'il n'en avait pas — il eût haussé les épaules. Et quelques mois avaient suffi pour déranger l'axe de son existence. Oui, quelques mois, et le passé devenait un mauvais rêve, le charme était rompu, dans cette maison rentrait un étranger, avec une seule adoration: Paule, un seul nom aux lèvres : Paule...

La porte s'ouvrit sans qu'il y prît garde, tant il était loin de l'heure présente.

— Toujours en pleins problèmes?

— En plein bonheur, mon père, répondit Gérard encore à Pierrelaurès.

Edmond Dalisier s'adjugea la spontanéité de cette réponse, évidemment dictée par le plaisir de se retrouver, et, comme elle le dérangeait de leurs habitudes, il en sortit tout à fait en donnant à son fils une vigoureuse accolade.

— Bonheur partagé, dit-il, j'avais hâte de te voir. Je puis même te l'avouer : je guettais ton arrivée.

— Vous guettiez...

— Une surprise que je voulais m'offrir, de te surprendre.

— Mon père!

— Ma foi, l'inspiration était bonne, car, diable m'emporte! cela fait du bien... Ah! ça, mais qu'est-ce que l'on racontait? tu n'as pas été malade, toi; tu as une mine superbe.

— En tout cas, c'est fini.

— Je le vois, pardieu! Le régime de Pierrelaurès?

— Comme vous dites.

— Pierrelaurès a du bon, grommela M. Dalisier.

— Si vous saviez, mon père!..

— Bah! je me doute bien. Et tandis qu'on te soignait là-bas, moi, je... mais ça ne t'intéresse pas, ce que je faisais.

— Mon oncle m'en a touché un mot, en l'air.

— Oui, oui, les millions! Brussange n'admet pas qu'on s'arrête à ces petits détails. Il t'aura dit que je m'en occupais trop. C'est possible. Seulement ce qu'il ne t'aura pas dit, c'est que, pendant que je courais après eux, le chagrin courait avec moi. Par exemple, tu peux te vanter de m'avoir embrouillé les idées. Je ne me re-

connaissais plus. Tu me croiras si tu veux; tant que je n'ai pas eu de bonnes nouvelles, je n'ai pas fermé l'œil. Heureusement, Brussange m'a télégraphié... J'irai l'en remercier chez lui.

— Bientôt, n'est-ce pas? s'écria Gérard. Oh! je vous en prie, le plus tôt possible.

— Tu es joliment pressé.

— Plus que vous ne pouvez croire.

— Bon! te voilà sous le charme. C'est un charmeur, Léopold. Je n'ai pas la prétention de lutter; mais, au fond, vois-tu, mon ami, je vaux peut-être mieux que je n'en ai l'air. Je t'aime à ma façon, qui n'est pas la sienne, mais qui n'est pas mauvaise non plus. Ainsi, tout ce que j'ai gagné à Rio, — un gain respectable, s'il te plaît, — est déjà consigné sous ton nom au grand-livre.

Comme Gérard, dépaysé en tombant du bleu de ses joies sur un tas d'or, ne s'ex-

clamait point, Edmond Dalisier reprit :

— Une sentimentalité, j'imagine, qui vaut bien les autres.

Gérard, maintenant, préférait les autres, y compris l'accolade inusitée de tout à l'heure. Il répondit:

— Vous avez toujours été trop généreux.

— La science te suffit, je sais ; mais, si la science a son prestige, l'argent a son mérite.

— Au fait, approuva Gérard, cela sert dans un ménage.

Il songeait au noble emploi que Paule en saurait faire. Quel budget pour sa charité!

— Dans un ménage?... Tu comptes te marier?

— Je n'attends plus que votre consentement.

— Tiens, tiens... Mariage de convenance, d'ambition?

— D'amour.

— Hein?

— Un mariage d'amour, mon père.

— C'est de ton âge, à coup sûr... mais si peu dans tes cordes!...

— Me blâmez-vous?

— Non, certes, tant s'en faut !... Tu ne pouvais même rien m'annoncer qui me fût plus agréable, parce que... parce que... Je ne sais trop comment t'expliquer cela... Je baisse, vois-tu, il n'y a pas à dire, je baisse. Bientôt je serai forcé de dételer. Brussange qui ne voulait pas admettre que je portais un harnais trop lourd! Oui, mon ami, l'heure approche où je serai bon à jeter au rancart. Et, ma foi, tes enfants... Car enfin, soit dit sans reproche, je n'ai jamais eu le temps de savoir ce que c'est qu'un enfant...

Tu vas me faire faire mon apprentissage. Je les dorloterai, je les camperai sur mes genoux... Il paraît que c'est ce qu'ils aiment le mieux... Je serai un grand-père modèle... Mais qui diantre est la fée capable d'avoir ébréché la cuirasse de l'insensible et dédaigneux Gérard?

— Ma cousine Paule de Brussange.

— Une Brussange!... Toi aussi!

Edmond Dalisier s'était levé en proie à une émotion visible. Était-ce sa jeunesse soudainement évoquée avec le cortège des tristes souvenirs ou quelque obsession refoulée toujours et toujours tenace qui l'agitait ainsi? Lui-même ne s'en rendait pas compte, mais sa gaieté venait de fuir.

Gérard observait cette métamorphose brusque et ne laissait pas d'en être surpris. Un léger silence se fit entre eux. Puis M. Dalisier dit à son fils d'un ton bref:

— J'approuve.

Gérard s'inclina devant son père. Celui-ci reprit lentement :

— Je ne connais pas ta cousine, mais elle est du sang de ta mère. Ton choix ne saurait être mauvais... Elle est belle, sans doute ?

— Comme la beauté !

L'élan était pris, l'occasion était bonne; l'amoureux avait en face de lui un homme aux oreilles complaisantes, il ne tarit plus. Longuement il parla de Paule, avec une chaleur, des mots d'extase qui s'infiltraient goutte à goutte au cœur desséché du père, y ramenant, peu à peu, la vie. Cette passion attendrissait Edmond. En écoutant son hymne de triomphe, il soupçonnait enfin que tant d'élévation et tant d'idéal ont peut-être leur prix, un prix que ne saurait payer tout l'or du monde. Des horizons, entrevus

déjà mais vite oubliés, se rouvraient devant lui et déployaient leurs richesses méconnues et lui jetaient le parfum des printemps en fleur. Aux vibrations de cette voix, aux transports de ces aveux, une sorte de mélancolie le gagnait, comme un regret vague d'avoir étouffé en lui ce qui, sous ses yeux, palpitait en son fils et, quand il en avait le moyen, de n'avoir pas choisi les vraies jouissances. Hors quelques heures envolées comme un éclair, hors quelques jours donnés à Séverine, qu'avait-il de bon à recueillir le long du chemin si fiévreusement parcouru? Ces heures mêmes et ces jours étaient tombés de sa mémoire. De l'existence factice où il s'était surmené, rien ne restait qu'une sensation de vide. Cette sensation, il l'avait emportée de Bordeaux depuis les dernières paroles de M. de Brussange. Souvent, ainsi qu'une ombre importune,

elle voilait la netteté de ses conceptions financières. Dans les moments de fatigue, — et maintenant le corps usé n'avait plus ses indomptables énergies, — son isolement, au milieu des hommes, commençait à lui faire peur, isolement légitime, car il se l'était préparé lui-même, presque à dessein, se vouant tout entier à son égoïste fureur de travail. Ce que les autres pères trouvent près de leurs enfants, il l'eût trouvé près de Gérard, si, réellement, il avait été père. L'avait-il été? Bien peu et mal. A force d'y songer, il arrivait à conclure contre lui : systématiquement, il délaissait le plus naturel des devoirs, il ne pouvait se réclamer du plus naturel des droits. Revenir en arrière? Désormais, en sus des habitudes contractées, Gérard mettait dans sa vie un amour qui barrait la route aux retours affectueux; désormais, il n'y aurait pas de place vide en

ce cœur plein jusqu'au bord. Allons, il s'était trompé ; l'exclamation dont on saluait son entrée, le cri récent dont il s'attribuait l'allégresse, ah ! non, certes, cela n'était pas pour lui.

Les tentures s'écartèrent et, dans le cadre béant, François de Brussange montra l'ovale de son joyeux visage.

— Je ne vous dérange pas ?

Gérard courut au-devant de son cousin. Les déranger, lui ? M. Dalisier, en voie d'observations philosophiques, constata une différence notable entre la réception de François et sa réception propre. Ce n'était pas du tout la même chose. Un élan, cette fois, une spontanéité !... Ses idées neuves s'assombrirent en proportion.

De fait, les jeunes gens s'étreignaient, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux.

— Enfin, enfin... bégayait François.

— Mon frère! prononçait Gérard. Et, se répétant : Cela fait du bien à dire : mon frère!

— Et à entendre!

— J'étais sûr de te voir tout de suite.

— Depuis le temps!... Comme tu m'as inquiété! La maladie, je le savais, n'était qu'un prête-nom; ta souffrance morale seule m'épouvantait.

M. Dalisier tressaillit. Son fils avait eu des peines, et ces peines, il les ignorait. Décidément, sous ce toit où Séverine était morte, lui, l'époux et le père, ne comptait pas beaucoup plus qu'elle.

— Et James? demanda Gérard.

— Je n'ai pu le décider à me suivre. Il en mourait d'envie. Mais quand ces Anglais se sont mis quelque chose dans la tête!... Il prétend qu'il nous aurait gênés.

— Quelle idée!... Je vais lui écrire que

nous l'attendons à déjeuner. Je te quitte une minute. Mon père, je vous confie François... un autre moi-même... Et je reviens à l'instant.

M. Dalisier marcha droit sur son neveu.

— Tu as parlé de souffrances tout à l'heure. Quelles souffrances?

— Il ne vous a rien dit?

— Est-ce que je suis son confident! Il me raconte ce qu'il raconterait au premier venu. Voyons, dépêche-toi.

— A quoi bon, mon oncle? Cela est passé, Dieu merci.

— Mais enfin je tiens à savoir.

— C'est qu'il m'est particulièrement difficile...

— Pourquoi?

— Parce que ma mère est mêlée à cette histoire.

— Il y a donc une histoire ? Je désire être au courant. Je te prie de m'y mettre.

— Puisque vous l'exigez... Ma mère ne voulait pas que Gérard épousât Paule.

— Par exemple ! Et à quel propos ? Gérard est beau, riche, jeune, célèbre. Quelle raison pouvait avoir madame de Brussange ?

— Mon oncle, dispensez-moi de vous la dire.

Un soupçon traversa l'esprit d'Edmond. Il saisit François au poignet et, le tirant à lui, braquant sur ce visage l'éclair de ses prunelles :

— Il faut que je la sache, tu m'entends. Allons, avoue-le, c'était en haine de moi.

— C'était parce qu'elle se défiait de Gérard.

— Une défiance absurde.

— Les mères ont quelquefois des sollici-

tudes exagérées, ce n'en est pas moins respectable.

— Ce qui est respectable n'a pas besoin d'être caché. Que reprochait-elle à ton cousin ?

— Rien. Elle avait peur seulement que son affection pour Paule n'eût pas de racines assez profondes.

— Oui, oui, elle avait peur qu'il ne la tuât un jour par son indifférence comme ton père prétend que j'ai tué ma femme ! s'écria M. Dalisier, assailli de nouveau par le souvenir de son beau-frère. Et ma faute imaginaire, on en faisait responsable un innocent.

— Gérard, mon oncle, n'a rien su de ce que vous dites là, répliqua François d'un ton sourd et bref, car il entendait revenir le fils.

— Bah ! l'on ne se sera pas gêné devant lui. L'on ne s'est pas gêné devant moi !

— Jamais ma mère n'a prononcé votre nom.

— Tu te l'imagines.

— Je vous le jure.

M. Dalisier eut un geste de colère, cette réserve même était une preuve convaincante : on frappait à cause de lui, mais on le laissait dans l'ombre, parce qu'avant tout, de telles gens avaient le respect de la paternité. Il ne se sentit pas le courage de leur tenir compte de ce silence. Son cœur s'ulcérait, il fallait l'achever ou le guérir. Dès qu'il aperçut son fils, il alla résolument à lui.

— Gérard, dit-il, je prétends que tu sois mon juge.

Le ton des paroles, le frémissement des lèvres indiquaient une violente surexcitation.

— Votre juge ? répondit Gérard.

— Oui, il le faut, car d'autres m'ont jugé, d'autres à qui je ne reconnais point ce droit ;

il le faut, car ma conscience, longtemps en paix, s'alarme aujourd'hui; il le faut enfin, car je veux ou te servir d'exemple ou t'entendre m'absoudre.

— Vous oubliez que je suis votre fils.

— Mon fils, précisément. Or, comme il s'agit de sa mère et de lui, toi seul as qualité pour prononcer. J'ai rencontré M. de Brussange, avant qu'il gagnât Séville. Sais-tu quels reproches il m'a faits?

— Mais je vous assure... protesta Gérard.

Edmond Dalisier n'était plus d'humeur à se laisser détourner de son but. Mauvais ou bon, il se promettait de l'atteindre : il saurait si Léopold, à son égard, avait été trop clairvoyant ou trop sévère. Cela devenait une situation intolérable, ces éternelles suspicions sous lesquelles il était obligé de courber la tête, et, puisqu'il s'agissait de déchéance, encore devait-on s'enquérir de

ce qu'en pensait l'intéressé principal. Fixant ses pupilles ardentes sur le visage rembruni qu'il fouillait anxieusement :

— Ton oncle, dit-il, m'accuse d'avoir été mauvais époux et mauvais père. Et toi ?

Gérard ferma les yeux. Il lui sembla voir au chevet de Paule sourire le portrait de Séverine. Toute la mansuétude de sa fiancée descendit en lui. On l'interrogeait au nom de la morte et en son propre nom ; hélas ! répondre était trop facile. Mais Paule lui avait appris les sublimes charités : en face de cet homme, — qui se révélait homme pour la première fois de sa vie, — il trouva les intonations qu'avait la voix de Séverine entendue sur les lèvres de Paule.

— Ma mère était une sainte. Elle vous adorait. Vénérons ensemble sa mémoire. Dans ce rapprochement, nous puiserons, vous l'apaisement de vos doutes, moi la joie

de nos pensées communes. Et ne regardons plus en arrière puisque nous avons changé tous deux. Je recommence ma vie avec Paule, recommencez la vôtre avec nous.

M. Dalisier eut une larme au coin de la paupière. Somme toute, la diplomatie de Gérard était un acquiescement aux déclarations de Brussange, mais aussi la preuve que les choses se pouvaient encore réparer. *Eh* bien ! il les réparerait, coûte que coûte...

Et son premier soin fut de confisquer son fils. Si celui-ci risquait une timide observation :

— Non, non, répliquait Edmond, je ne te quitte plus.

— Et vos affaires ?

— Au diable mes affaires !

— Et les miennes?

— Dès que j'aurai tout liquidé.

— Faites vite alors.

Mais la liquidation s'attardait à de tels à-coup de tendresse, à une prise de possession si jalouse des droits découverts et des plaisirs qui en résultaient que Gérard, attendri quoique furieux, désespéra presque de pouvoir rentrer à Pierrelaurès.

XII

Marc sortit de Saint-Cyr avec un des premiers numéros; il choisit néanmoins l'infanterie de marine. Son régiment préludait au Tonkin à cette expédition bizarre qui devait valoir au pays, en face de l'Europe, l'apparence d'un peuple incertain de ses volontés, et à la langue une nouvelle définition de la guerre qu'un ministre allait nommer « l'état de représailles ». — L'hypocrisie du mot a eu son quart d'heure de célébrité. —

Marc donna aux siens les dernières heures de son séjour en France. Il ne se possédait plus : toujours la féerie des pays lointains l'avait attiré. L'on se rappelait dans sa famille ses précoces aspirations, quand il jouait au missionnaire ou au soldat avec une fougue impayable, très sérieux, tantôt projetant de courir le monde flamberge au vent, à la tête d'une poignée de braves, tantôt se grisant d'une autre sorte de conquête, moins sanglante, aussi périlleuse, hérissée d'obstacles et de fatigues : l'existence chez les sauvages au fond des forêts vierges, un campement dans les pampas sous une mauvaise cahute, tout le dénuement de la vie indienne, la prédication à l'ombre des palmiers, dômes verdoyants de ses églises. Bien des fois son ardente imagination, en quête de merveilleux, se heurtait aux remontrances maternelles. Et voilà que ses songeries d'enfant

étaient presque prophétiques, ses rêves prenaient un corps, ses chimères devenaient palpables : il n'irait point, vêtu de la robe noire, prêcher l'Évangile ni vivre au désert, mais Dieu permettait à ses premiers pas d'homme de le diriger en soldat vers les pays infidèles, comme au beau temps où se croisaient les aïeux pour s'aller faire tuer sur le sol asiatique...

On se figure l'effet du tableau ; madame de Brussange tremblait, lorsqu'elle l'entendait se repaître ainsi par avance de joies qui la torturaient. M. de Brussange, lui, plus maître de son émotion, la cachait sous une brusquerie d'emprunt :

— Est-ce que tu songes à comparer?...

— Pourquoi pas, mon père?

— Les temps et le but ne sont plus les mêmes. Ni la foi, ni la grandeur du pays, ne poussent aujourd'hui aux folles aventures.

Nos aïeux voulaient un sépulcre divin, nous cherchons des pépites.

— Que voulez-vous, répliquait Marc, je ne puis changer le cours des choses. Je vais où l'on se bat, c'est mon devoir et mon goût. J'ai de l'ambition à en revendre, l'ambition de la gloire; oui, un bout de ruban rouge, un autre galon, quelque chose enfin qui vous paye de vos sacrifices pour moi. Et puis, reprit-il après un léger silence, l'ambition d'être utile à mes semblables. Souvenez-vous, mon père : c'est avec nos privations, le denier de la Sainte-Enfance, le denier du pauvre, le denier de tous que se sont fondées les missions du Tonkin. Nous y avons des filleuls. L'athéisme a beau faire, les catholiques se tiennent la main à travers l'espace dans la fraternité vraie. Si je suis tué, Dieu, je l'espère, ne m'accueillera pas comme un exploiteur de pépites, mais comme un volon-

taire qui rêvait le triomphe de son pays, la protection des chrétiens...

— Et un bout de ruban rouge, interrompit Léopold, près de pleurer.

— Par-dessus le marché, dit Marc en éclatant de rire.

Madame de Brussange écoutait, les mains jointes, crispées, les yeux secs. Le supplice commençait pour elle. Ses fils devenus des hommes, elle n'avait plus le moyen de les défendre, elle n'avait plus le pouvoir de les cacher en ses bras, de se faire leur cuirasse. Le dernier lui échappait, comme lui avaient échappé ses frères. Cette épreuve-là comblait la mesure. Car, enfin, il s'agissait de périls immédiats, réels, où l'ingrat se précipitait comme s'il n'eût rien laissé derrière lui.

Ces périls, elle n'était pas seule à les commenter : une autre personne avait entendu les exaltations de Marc et y applaudissait en

secret; une autre se transportait par l'esprit aux plages inhospitalières, saluait dans le lointain l'étendard du Christ debout parmi les vents d'orage. Marc faisait bien de suivre son penchant, Dieu l'en récompenserait. Sans doute il avait dû lutter, ne laissant rien voir du dedans, contre ce déchirement d'abandonner le nid familial et de renoncer aux siens; mais quel prix aurait le sacrifice, sans le mérite de cette lutte? Paule enviait presque son frère.

Quand il eut quitté Pierrelaurès, la douleur de madame de Brussange fut navrante.

— Je ne le reverrai jamais, disait-elle à Paule. C'est ma faute.

— Votre faute?... Maman, ne parlez pas ainsi. Et puis, ne dites pas que nous ne le reverrons plus.

— Ah! reprenait la pauvre femme, si j'en étais sûre, je mourrais tout de suite... Comme

votre père avait raison ! Votre père vous élevait pour Dieu, je vous élevais pour moi ; j'en suis punie à présent. Vos âmes étaient une cire molle : j'aurais dû laisser à votre père seul le soin de les façonner.

— Quel mal y a-t-il donc à ce que nous tenions de vous deux ce que chacun de vous a de meilleur ?

— Tu ne peux pas comprendre, parce que tu ne sais pas. Moi, je sais. J'ai été coupable, vois-tu. J'ai pesé sur Marc, je l'ai détourné de ses voies, je mérite les transes où je vis maintenant. Ah ! me les suis-je préparées d'assez loin ! Tu te rappelles bien son espèce de vocation religieuse : il parlait sans cesse de sauvages à convertir, de missions à entreprendre...

— Propos d'enfant.

— Certes, mais dont la persistance m'inquiéta. Systématiquement j'ai battu ses

idées en brèche. Je ne le voulais pas à jamais perdu pour nous; une telle séparation me semblait au-dessus de mes forces.

— Une mère...

— Non, mon devoir était de me pencher sur lui et, de quelque coin du ciel que tombât la lumière, de l'aider à la recevoir. Au lieu d'agir ainsi, j'ai fait tous mes efforts pour écarter les rayons. Je ne me sentais pas le courage d'offrir mon enfant, comme la Mère des douleurs offrait son divin Fils. Je ne voyais pas que l'humanité souffre et demande des prêtres; je ne voyais qu'une chose : l'existence paisible de Marc. J'ai stérilisé les germes qui me préoccupaient; je les ai stérilisés en cachette, à la dérobée, ainsi que l'on accomplit une mauvaise action. Le résultat? A l'exemple de Robert, entraîné par sa soif du danger, il est entré dans une autre voie, mais la dernière que

j'eusse choisie. Cependant j'en avais fait un bon chrétien, je me croyais quitte envers Dieu. Quitte!... Le rapt d'une âme marquée pour enfanter des âmes, de quelle rançon cela se paye-t-il? Une peine inguérissable me l'apprendra sans doute. La Providence brise mes calculs : elle l'envoie en des pays effrayants. Je le lui ai refusé pour l'apostolat, elle me le prend pour la guerre, et sa vie est toujours en jeu, sa vie que je m'imaginais défendre.

Paule s'agenouilla devant sa mère :

— Calmez-vous, maman, je vous en prie... Marc tenait au monde, vous ne sauriez être responsable de ses goûts.

— Tu te trompes. J'ai changé sa route, volontairement ; sans moi, il se fût recueilli en lui-même pour écouter la voix qui l'appelait à l'immolation.

La jeune fille demeura silencieuse. Une

légère pâleur idéalisa son visage levé vers madame de Brussange. Cet appel mystérieux, que de choses l'éloignent, que de distractions l'atténuent, que de complicité dans les hasards d'ici-bas pour l'assourdir ! Comme Marc, elle avait entendu la voix qui incite aux héroïsmes cachés, aux muets sacrifices. Est-ce qu'un jour parmi les jours passés, l'an dernier, presque hier, remuée par les cris d'un malheureux petit être, elle ne s'était point assise sur un banc, en face des nuages amoncelés au ciel? est-ce qu'elle n'avait pas interrogé ces nuages derrière lesquels Dieu se voilait? est-ce qu'elle ne s'était pas offerte en holocauste pour les siens? Et pendant qu'elle s'inclinait devant l'Invisible dans l'ivresse de ce serment, Gérard ne lui était-il pas apparu, ne s'était-il pas glissé entre elle et l'espace, et, depuis, n'avait-elle pas concentré sur sa tête tout ce

qu'elle pouvait concevoir des félicités humaines? A cette époque, sa devise était la maxime de sainte Thérèse : « Ou souffrir ou mourir. » Aujourd'hui elle avait oublié la devise, mais l'heure venait peut-être où il lui faudrait en refaire sa règle de conduite : elle la voyait, écrite en lettres de feu, dans la pénombre, au-dessus du front désolé de sa mère. Sa pauvre mère, qui toujours, de toutes ses forces, avait repoussé la peine loin de ses enfants, voici qu'elle succombait dans sa lutte inégale contre les décrets d'En-Haut, et, se sentant menacée, parlait de rançon... Une détresse assaillit Paule. Ah! mourir en plein amour, en pleine jeunesse, mais non mourir à l'amour! ce serait trop affreux... Pourtant si cela était nécessaire? Si cette créature, dont elle embrassait les genoux et qui pleurait, devait cesser de pleurer? Elle songea :

— Parlez, Seigneur, j'écoute !

— Mon Dieu ! soupirait madame de Brussange, vos desseins sont impénétrables.

Tout à coup le salon fut envahi par Édith et Hélène, escortant madame de Laubermont. Arabelle, en grand deuil, avait une physionomie encore plus britannique que de coutume. Elle posa deux baisers sur les joues de Louise de Brussange, lui secoua fortement les mains, et, venant droit à ce qui l'occupait, sans prendre garde aux tristesses de son amie :

— Hein ? quelle horreur !... ne m'en parlez pas.

— Ce sera d'autant plus facile, répondit madame de Brussange, que je ne sais ce que vous voulez dire. Vous voilà donc de retour et bien portante.

— Une santé de fer ! toute autre à ma place aurait fait une maladie. Comment !

vous ne savez pas ce que je veux dire?

— En aucune façon.

— Si vous jouez au mystère... Vous n'ignorez point que j'ai fait venir Albéric à Londres... Je l'y ai même laissé, j'en ai par-dessus la tête, de Londres.

— Votre dépêche était fort laconique, elle disait simplement: « Arrive. » Et, comme vous n'avez pas écrit à Édith...

— Parce que James a dû vous avertir.

Hélène dressa l'oreille. Précisément James depuis plusieurs jours se distinguait par un silence absolu.

— Nous n'avons rien reçu de lui, fit-elle.

— Ah! ah!.. singulier garçon... Alors il est inutile... Chère, je vais vous débarrasser d'Édith, vous êtes charmante de l'avoir gardée si longtemps..

— Madame, reprit Hélène, vous faisiez allusion à James.

— Ai-je fait allusion?... c'est possible... N'insistons pas... une autre fois... Édith, es-tu prête?

— Ah ça! que se passe-t-il? demanda madame de Brussange.

— Rien, rien... du moins, je suppose... Et puis, il vous écrira de Londres.

— De Londres? James est à Londres? s'écria Hélène.

— Parfaitement.

— Sans m'avoir prévenue?

— C'est ce que je m'explique moins, parce qu'enfin un *gentleman*... Oui, il est à Londres, auprès de notre oncle que la mort de son fils affecte cruellement. Aussi lui ai-je laissé Albéric en plus. De sorte qu'entre James, Albéric et Kate...

— Qu'est-ce que c'est que Kate?

— La fiancée de feu mon cousin. Un original, par exemple, feu mon cousin! Il

avait traversé la vie presque sans ouvrir la bouche ; ne s'est-il pas avisé de devenir bavard juste à la dernière heure, pour dicter à son père ses volontés, une espèce de testament où Kate joue un rôle ! Je crois qu'il a voulu régler le sort de sa veuve par anticipation. Immédiatement après le décès, lord Melwin a mandé James et le traite avec tous les égards dus à l'héritier. A l'héritier ! quand je vous disais, une horreur ! D'abord Kate peut préférer Albéric, il est inconvenant d'épouser une femme en dépit de ses inclinations. De plus, l'engagement avec Hélène...

— Madame, dit vivement la jeune fille, James vous a-t-il chargée de reprendre sa parole ?

— Du tout. Mais puisqu'il ne vous donne pas signe de vie... Vous sentez : passer du jour au lendemain à l'état de nabab, il y avait là de quoi démantibuler une tête plus

solide. D'ailleurs rien n'est désespéré. J'ai la conviction que Kate a du goût pour Albéric. Si peu que vous insistiez de votre côté...

— Lord Melwin, interrompit madame de Brussange, se dira que, à tout prendre, un petit-neveu libre vaut bien un neveu qui ne l'est pas.

— Et il décernera Kate au premier. Nous sauvegarderons ainsi les droits d'Hélène.

— Sans compter les chances d'Albéric à l'héritage.

Arabelle rougit. On perçait à jour sa tactique : elle n'était pas fâchée qu'Hélène entrât en lice et retînt un cœur dont une fausse manœuvre pouvait déranger ses batteries. Car l'Indienne lui paraissait une bru très sortable depuis qu'elle figurait dans l'inventaire de la succession. Elle quitta Pierrelaurès, persuadée que les Brussange s'allaient

mettre tout de suite en campagne et relanceraient le fugitif. A leur place, elle n'eût pas hésité.

Devant madame de Laubermont, Hélène avait fait bonne contenance ; dès qu'Édith et Arabelle eurent disparu, elle se jeta au cou de sa mère :

— Maman ! maman !

— Du courage, mon enfant !

— James est un monstre.

— Ne l'accuse pas sans l'avoir entendu, protesta Paule.

— Mais, toutes deux, vous avez bien entendu l'autre !

Et les larmes ruisselaient, emportant une sécurité jusque-là triomphante. Le silence de James n'était-il pas une preuve ? Aux serments qui les liaient, il préférait la fortune, et une inconnue à son amie d'enfance ! Dire que rien ne faisait présumer la trahison !

Le seul être en situation de les avertir, François, avait sans doute déjà quitté Paris, au moment où lord Melwin appelait James : François accompagnait Marc à Toulon. Quant à Gérard, oh ! un égoïste aussi, celui-là : il ne s'occupait que de Paule ou de son père. Tout s'était conjuré contre elle ! Mais ses droits étaient sacrés, elle saurait les faire valoir.

M. de Brussange arriva sur ces entrefaites, et, mis au courant, tâcha de calmer sa fille :

— Tu n'as pas le sens commun. Si quelqu'un ici attaquait James, tu devrais être la première à le défendre, et c'est toi qui lui jettes la pierre.

— Parce qu'on m'a prise à l'improviste... jamais je n'aurais cru...

— Sans déboires, la vie serait trop commode.

— Mon père, je me donnais avec tant de joie !

— Alors pourquoi te reprendre avec tant de promptitude ?

— Mais je ne me reprends pas...

Madame de Brussange veilla tard près de l'éprouvée, s'efforçant d'endormir ce chagrin au bercement de sa tendresse. Quand elle fut partie, Paule vint s'asseoir au pied du lit de sa sœur : Hélène avait le sommeil agité, le visage encore humide, la poitrine convulsive. L'amour, le plus solide amour, n'était donc qu'une chimère ? Qu'éprouverait-elle si Gérard l'abandonnait, comme James semblait abandonner Hélène ?... Un sanglot lui serra la gorge, mais elle l'étouffa... Et les pensées qui l'avaient assaillie aux genoux de sa mère revenaient de plus en plus distinctes et pressantes, tandis que son regard cherchait le crucifix et qu'elle murmurait :

— O Croix, vous êtes mon unique espérance !

XIII

Le temps passait sur les douleurs de madame de Brussange, sans y apporter de soulagement. Aux remords et aux appréhensions dont Marc était la cause, se joignaient les soucis d'Hélène. La jeune fille avait désappris le sourire et ne réussissait pas toujours à dissimuler ses larmes. Le complet abandon après tant de preuves d'attachement était un fardeau trop lourd. La mère se prodiguait en vain : Hélène ne se résignait pas. Paule

aussi tentait de lui rendre sinon la paix, au moins l'apaisement; elle montrait le ciel. Mais l'autre détournait la tête, et ne regardait que sa blessure au cœur. Elle se plaisait en cette contemplation irritante où s'avivaient ses colères. La mansuétude de Paule la surexcitait.

— Tu ne sais ce dont tu parles, disait-elle. Pardonner, me réfugier en Dieu, m'enfermer dans un ciel dépeuplé de mes rêves, est-ce que je peux ! Laisse-moi. Je voudrais détester James, je voudrais que cette Kate le martyrisât et me fît regretter ; je voudrais... enfin tu ne comprends pas mes déchirements, toi, parce que tu n'as jamais été malheureuse. On t'aime, tout te sourit. Moi, je pleure. Ce n'est pas la même chose.

Paule n'insistait plus, très attristée, emportant en elle ces paroles de sa sœur : « Toi, tu ne comprends pas mes déchirements. »

Elles résonnaient dans son être comme un glas, comme le signal de l'adieu suprême aux choses mortes, à l'heure où l'on s'en va vers le cimetière, derrière le cercueil de ses espérances, le visage impassible, l'âme broyée. Elle gagnait alors la vieille église de Pierrelaurès et s'agenouillait sur cette chaise où un jour elle avait placé Gérard. Là, le front contre la plaque de cuivre au nom de Séverine, elle demeurait prosternée, longtemps, immobile, étrangère à tout ce qui n'était pas Dieu, agonisant en des affres terribles. Quand elle se redressait, de son long entretien avec sa conscience, de ses tempêtes intérieures rien ne paraissait au dehors. Sa physionomie gardait son adorable sérénité, ses yeux avaient la même limpidité tranquille; sa pâleur seule témoignait d'une lutte secrète.

Avant de rentrer au château, elle s'arrêtait

chez les infirmes ou les malades, trouvant pour chacun d'eux un encouragement et des consolations. Ils étaient à plaindre, tous, et qui donc songeait à les plaindre ? Cela les réconforterait de se sentir aimés, et qui donc s'occupait de les aimer? Elle gravait en elle le spectacle de ces misères, vision indispensable pour exalter son dévouement et décupler ses forces, pour s'arracher enfin aux chastes joies promises qui la détournaient des malheureux. Une pitié la poussait vers eux, féconde, irrésistible, — douloureuse néanmoins, car souvent, lorsqu'elle les avait quittés, lorsqu'elle se retrouvait seule dans sa chambre, se faisant compassion à son tour, navrée des sacrifices consentis, elle fondait en larmes.

La première fois qu'elle revit Gérard, elle lui tendit les mains et laissa longuement ses yeux fixés sur lui. Tout ce que cette créature

possédait de tendresse virginale débordait en ce regard.

— Si cependant Dieu nous séparait? soupira-t-elle.

— Jamais, jamais! s'écria M. Dalisier. Ne parlez pas ainsi, Paule, cela nous porterait malheur.

Il s'assit près d'elle. Il avait tant de choses à lui dire, sa vie de tous les jours inspirée par elle, guidée par elle, ses nouveaux rapports avec son père et la tyrannie de ce dernier qui, sous prétexte qu'il se découvrait un fils, le retenait impitoyablement, durant de longues semaines, loin de Pierrelaurès, et les projets d'avenir, l'existence à deux, délicieuse, sans fin, qui bientôt serait leur partage! Paule se courbait sous l'alanguissement des paroles, sous l'amertume des pensées.

— Quand votre père doit-il venir? demanda-t-elle.

— Il est allé liquider sa situation en Autriche. Il ne veut plus entendre parler d'affaires, et ce sont les dernières qu'il ait à régler. Dès qu'il aura fini, nous le verrons poindre.

— Combien durera son absence ?

— Deux mois sans doute.

— Deux mois ! répéta Paule, comme soulagée.

— C'est bien long. Mais auprès de vous, je puis tout supporter, même cet insupportable délai.

Plongée dans une préoccupation obsédante, elle ne répondait pas.

— Paule, reprit en souriant Gérard, que se passe-t-il ? ne m'aimeriez-vous plus ?

— Moi ? dit la jeune fille d'un ton déchirant. Jamais je ne vous ai tant aimé !

Gérard ne put se dissimuler longtemps que Paule n'était plus la même avec lui. Elle

apportait dans leurs entretiens une réserve singulière et semblait fuir tout sujet qui pût amener une explosion de sentiments ou de paroles. Elle ne faisait aucune allusion à leur mariage. Une inexplicable mélancolie posait son empreinte sur ses traits fatigués. Gérard s'en demandait le motif. Que son image fût toujours au fond de ce cœur, il n'en doutait pas; il n'avait, pour l'y trouver, qu'à plonger son regard dans ces grands yeux limpides, il sentait encore rayonner autour de lui la chaleur d'une tendresse attentive et pure. Mais cependant, les allures de Paule changeaient. Peut-être, l'amour seul la rendait-il plus craintive en l'effarouchant par le propre excès de son ardeur. Dès lors, il se fit un frère plutôt qu'un fiancé, plein d'ineffables attendrissements pour cette candeur exquise.

La vie est faite de contrastes : sa rentrée

à Pierrelaurès, qui mettait aux joues de Paule des pâleurs plus marquées, eut le don de ranimer Hélène et de rasséréner presque madame de Brussange. A la première nouvelle des crimes imputés à James, il avait eu un si vigoureux haussement d'épaules qu'Hélène avait failli l'embrasser.

— Vous ne croyez donc pas, mon cousin...

— Que James soit un lâche? Non, miss Hélène, je ne le crois pas du tout.

— Mais il est à Londres.

— Pour obéir à lord Melwin.

— Mais il ne nous écrit pas.

— Pour obéir au proverbe.

— Quel est le proverbe assez impertinent...

— *Time is money*, miss Hélène, et James est Anglais jusqu'aux moelles. S'il se mêlait de vous écrire, décemment il ne s'en tirerait

pas à moins d'un volume chaque fois : cela lui prendrait tout son temps.

— Et vous supposez qu'il a mieux à faire?

— Je ne suppose pas, j'en suis sûr.

— Kate aussi en est sûre, dit brusquement Hélène avec un petit accent de révolte.

— Cela prouve que Kate est une jeune personne raisonnable.

— Tandis que moi...

— Vous, miss Hélène, vous êtes juste le contraire.

Ce ton léger, cette tranquillité railleuse, jetaient un baume sur la plaie. Il n'était pas possible, s'il n'y avait en faveur de James quelque circonstance atténuante, qu'un homme du caractère de Gérard eût le courage de la plaisanterie. Hélène s'accrochait à son cousin pour obtenir des explications :

— Je vous en prie, dites-nous...

— Que voulez-vous que je vous dise? Je

ne sais rien, sinon que James est un galant homme. Cela me suffit.

— Vous l'avez vu avant son départ ?

— Certainement. Il est venu me dire adieu, m'a jeté autour du cou ses grands vilains bras...

— Oh ! vilains...

— Je croyais vous faire plaisir. Il m'a donc jeté ses bras au cou, a marmotté deux ou trois phrases où j'ai surtout remarqué le mot « Hélène » et m'a quitté sur un vigoureux *shake-hands*. Maintenant, il ne vous a pas encore donné signe de vie ? Raison de plus pour que vous le voyiez accourir avant peu.

En même temps qu'Hélène se reprit à une lueur d'espoir, elle se reprit à toute sa sécurité. L'orage d'un moment ne laissa rien traîner derrière lui.

Et Paule observait toujours.

Quoi ! de si cuisantes douleurs faisant place soudainement à des allégresses si fortes ! Où donc était l'équilibre ? Devait-on passer incessamment du trop-plein de la peine au trop-plein de l'extase ? N'y avait-il rien de fixe au monde, rien de stable ? Certes, elle était satisfaite de la paix retrouvée d'Hélène, reconnaissante à Gérard d'avoir déridé d'un mot sa pauvre petite sœur ; mais de pareilles épreuves, n'eussent-elles mis qu'une ombre entre deux êtres et cette ombre même se fût-elle tout à coup dissipée, marquaient les terrestres amours du sceau d'une irrémédiable fragilité.

Madame de Brussange n'avait pas l'intérêt de Paule à faire des comparaisons ; Gérard lui rendait l'insouciance d'Hélène, c'était l'essentiel. S'il l'avait pu guérir en outre de ses appréhensions à l'endroit de Marc, elle se fût déclarée la mère enviable entre toutes. Car

plus elle étudiait son neveu, plus elle lui découvrait de mérites. Quel solide appui pour Paule, quel fidèle compagnon de route ! et quelle aberration de sa part, quand jadis elle ne voyait que désastres et calamités dans un mariage possible ! Elle se dédommageait à présent de ses rigueurs si follement calculées ; elle l'en dédommageait aussi ; Gérard ne devenait pas seulement le fils, il était le fils privilégié, le confident, le conseiller.

— Si bien, remarquait M. de Brussange, que tu m'as supplanté.

— Comment pouvez-vous dire, Léopold...

— Qu'est-ce que cela fait, si je ne me plains pas ?

Une personne qui ne comprenait rien à l'accalmie brusque de Pierrelaurès, c'était l'intrépide Arabelle. Donnez-vous donc la peine de mettre les gens sur leurs gardes

pour les voir s'endormir dans l'obstination de la sécurité ! Madame de Laubermont n'admettait pas qu'on laissât à James les coudées aussi franches. A la place de M. de Brussange, elle eût posé son ultimatum. Et comme la situation d'Albéric se serait trouvée simplifiée ! D'autant qu'il adorait Kate, Albéric ; toutes ses lettres en faisaient foi : un lyrisme !

— Qu'il l'épouse ! insinua Gérard.

— Oh ! mon Dieu, si lord Melwin y consent...

— Est-elle majeure ?

— Une Indienne, ça doit toujours l'être.

— Alors, elle n'a pas besoin de consentement.

— Mais elle ne possède rien.

— Albéric est riche pour deux.

— Pas pour trois ou quatre. Et si peu qu'ils aient d'enfants... Vous en décidez à votre aise... D'ailleurs que faites-vous là de-

dans de mon frère James? Un concurrent sérieux.

— A l'héritage?

— Par ricochet.

— En principe et en droit, il est le futur héritier de votre oncle.

— Oui, mais avec Kate dans la succession, ce qui diminue singulièrement le droit.

— Sans toucher au principe.

— D'accord. Convenez toutefois qu'à l'âge de James, devant une pareille tentation de richesse...

— On ne peut faire moins que de se vendre, chère Madame.

— Cela se voit, cher Monsieur.

Gérard s'amusait beaucoup des alertes où ces conversations jetaient Hélène. Le nom de Kate était particulièrement désagréable à la jeune fille et l'acharnement d'Arabelle à en semer toutes ses phrases la mettait, quelle

que fût sa confiance, sur des charbons ardents. Pourquoi toujours Kate? — Eh! parce que madame de Laubermont était femme de naïveté médiocre et mère pressée par excellence. Celle-ci avait hâte de voir régler le sort d'Albéric, celle-là n'imaginait point que son frère, — taillé, selon les probabilités, sur le même patron qu'elle, — hésitât indéfiniment entre l'Indienne doublée des galions de lord Melwin et cette petite Hélène que ne doublait rien du tout. En le livrant seul aux instigations de la vanité, sans un mot pour lui rappeler ses devoirs, sans un signe pour l'arrêter, on s'exposait à lui voir descendre la pente attirante d'une perfidie où s'attachaient le bénéfice d'un grand titre et les commodités d'une fortune énorme. Aux yeux d'Arabelle, la partie valait bien la peine d'être jouée : quelques lignes d'Hélène empêcheraient la débâcle. Car

James ne pouvait avoir oublié ce qu'il devait à M. de Brussange; la reconnaissance la plus banale l'enchaînait au père et, partant, à la fille; il ne voudrait pas rougir toute la vie. Encore fallait-il l'informer qu'il aurait à rougir... Tandis qu'on ne l'en prévenait seulement pas! Ces choses-là ne viennent guère d'elles-mêmes à la pensée, ou, quand elles viennent, vous les écartez, si personne ne vous force à les regarder en face...

Plus que le persiflage de Gérard, une chose surtout irritait madame de Laubermont : le calme olympien de M. de Brussange. On aurait juré qu'il ne s'agissait pas d'Hélène. Si d'aventure ce nuageux Léopold daignait s'assombrir, c'était, dans des moments où il ne se savait pas observé, lorsqu'il examinait Paule et M. Dalisier marchant l'un près de l'autre le long de la terrasse. Son visage prenait alors une expression d'in-

quiétude cruelle, que peu à peu dissipait un air de profonde résignation. Ces poètes, quelle race inconséquente! Gérard et Paule n'étaient pas à plaindre : ils s'entendaient à merveille, rien ne leur manquerait, ne seraient-ils pas très riches? Hélène, au contraire... Et, dans l'esprit de madame de Laubermont, recommençait la bataille pour les intérêts d'Hélène représentés par les intérêts d'Albéric.

Arabelle ne se trompait pas : M. de Brussange, à des signes imperceptibles, à ces indices que l'âme recueille sans les préciser, sans même savoir d'où ils viennent, sentait en Paule un sourd travail étrange. Le rire sonnait toujours l'or pur, avec des nuances de notes brisées; la flamme des pupilles irradiait toujours, avec de subites lueurs mornes. Il l'étudiait attentivement : jamais Paule n'avait été plus belle, mais d'une beauté qui

la transfigurait presque. Lorsqu'elle passait à travers les corridors du château, dans les allées du parc, le long des maisons du village, sa démarche prenait comme une majesté de lenteur; on eût dit qu'un poids l'écrasait et que plus il se faisait lourd, plus elle se faisait grande. Qui donc l'exhaussait ainsi sous le fardeau, et quel était ce fardeau? Léopold n'osait interroger sa fille, encore moins alarmer sa femme ou Gérard en les avertissant; mais une sorte de religieux émoi l'envahissait. Dieu seul au monde pouvait vaincre Gérard auprès de Paule; est-ce que Dieu voudrait lui prendre son enfant?... Il ne la lui disputerait pas, il avait eu dès l'âge de raison l'habitude des soumissions aveugles aux volontés d'En-Haut, mais quelles luttes terribles il faudrait livrer à celui qui déjà la tenait pour sienne! comme il était plein de sécurité, celui-là!

Justement, tandis que M. de Brussange s'abandonnait à ses tristes préoccupations, de la cour montait la voix joyeuse de Gérard :

— Miss Hélène? miss Hélène?

— Je dessine, mon cousin.

— Mettez-vous à la fenêtre.

— Voici. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Il y a, miss Hélène, que, si vos yeux valent les miens et qu'il vous plaise nous rejoindre, Paule et moi, vous apercevrez, au bout de l'avenue, un landau qui monte.

— Eh bien, Gérard, que me fait ce landau qui monte?

— Rien du tout. Mais, devant lui, vous distinguerez, marchant d'un bon pas...

— Madame de Laubermont. Je sais : elle a peur de fatiguer ses chevaux.

— Jugement téméraire.

— Je vous assure.

— Au moins cette fois-ci. Pas de traces de

madame de Laubermont, mais un grand diable de corps qui...

— Ah ! mon Dieu ! cria la jeune fille.

Elle dégringola les escaliers, en un bond fut dans la cour. Oui, c'était lui, c'était James ! Enfin !

Et le père et la mère accouraient et toute la famille se trouva groupée dehors, sous le beau soleil, Hélène rouge comme une cerise, pendant que là-bas James doublait les enjambées et qu'Albéric avait peine à le suivre. Bientôt les mots se mêlèrent :

— Hélène !

— James !

Et l'ivresse de se revoir, et l'ivresse de se le dire, et les effusions que jadis, à cet endroit même, Gérard déclarait si ridicules, Gérard occupé, en ce moment, à chuchoter tout bas dans le cou de Paule :

— Ils se croient heureux ! que seraient-ils donc, s'ils étaient à ma place ?

Le landau fit, à son tour, une entrée solennelle et déposa, devant le perron, la non moins solennelle madame de Laubermont, flanquée de sa fille Édith.

— Hein ? quelle joie ! Ne m'en parlez pas, dit Arabelle.

Madame de Brussange ne put s'empêcher de rire : c'était, à une variante près, l'exclamation du retour de Londres. Quand on fut installé au salon, Hélène prit ses airs de circonstance, et, levant vers James un index menaçant :

— Et Kate ? demanda-t-elle.

— Albéric vous renseignera, répondit le flegmatique Anglais, à mille lieues de soupçonner tous les sous-entendus de l'interrogation.

— C'est elle qui vous a empêché de m'écrire ?

— Non, je n'ai vraiment pas eu le temps.

— *Time is money*, miss Hélène, articula l'ironique Gérard.

— Je voudrais pourtant bien savoir, James, comment vous n'avez pu trouver une minute...

— Parce qu'une minute, c'est trop court.

— Quand je vous disais ! reprit Gérard en sourdine.

— Et puis, fit Albéric, si vous vous imaginez que lord Melwin soit un oncle commode. Lorsqu'un entêté de son calibre est en face d'un entêté du calibre de James, il faut mettre les heures doubles pour bâcler la besogne. Lord Melwin voulait absolument que James fût son héritier et prît Kate, la délicieuse Kate, en avancement d'hoirie ; de son côté, James voulait que je fusse l'héritier de lord Melwin et que j'eusse Kate par-dessus le marché. Ni l'un ni l'autre n'en démor-

dait et nous serions encore là-bas, si je n'avais trouvé le moyen de concilier les parties. J'ai proposé à notre oncle de trancher la question, selon la méthode de Salomon : à moi Kate, à James l'héritage.

— Il n'a pas eu l'imprudence d'acquiescer, j'espère? cria madame de Laubermont.

— Je vous demande pardon, maman.

— Mais cette créature n'a rien.

— Je suis riche pour deux.

— Quand je vous disais ! recommença Gérard.

— D'ailleurs, Arabelle, observa James, celle qui devait être notre cousine ne perdra rien à devenir votre fille et ma nièce. Je m'en charge.

— Ah ! dans ces conditions...

Hélène se serrait contre son fiancé, toute rayonnante :

— Vous savez, j'aurai une confession à vous faire.

— Une confession?

— J'ai été si injuste!

Avec l'amour triomphant de la jeune fille, la joie rentrait dans Pierrelaurès. On fixa la date du mariage à l'expiration du deuil de lord Melwin pour que le vieillard y assistât.

— Quel dommage que ce deuil soit si long! dit Hélène à Paule.

— Impatiente, va! répondit la sœur.

— Oh! tu te trompes, ce n'est pas ce que je pensais... Je pensais que, sans lui, nous aurions pu nous marier le même jour. Mais Gérard ne consentira jamais à m'attendre.

— Qui sait! murmura Paule.

Dans ce retour aux tranquillités anciennes, Gérard crut retrouver aussi la fête de ses premiers épanouissements. Cependant, à de certaines heures, il avait d'horribles an-

goisses. Comme ces visions éblouissantes du songe, que jamais on ne peut saisir, qui montent et disparaissent dans d'impalpables nuées, Paule lui échappait. Où donc s'envolait-elle si loin de lui, si loin de la terre? Quels cieux allait-elle hanter dont il n'était pas digne ? Elle n'avait plus la réserve des temps de son retour ni pourtant les expansions de jadis. Elle semblait comme aguerrie contre les douceurs un moment redoutées; elle l'enveloppait d'incessantes tendresses, viriles et radieuses ; une flamme étrange allumait ses prunelles. Si, parfois, vaincue dans il ne savait quelle lutte, elle s'arrêtait indécise près de lui, l'examinant avec crainte, vite elle secouait la torpeur, lui parlait longuement de M. Dalisier, l'entretenait des devoirs nouveaux du fils à l'égard du père, lui traçait la voie à suivre pour ramener l'athée à Dieu.

— Gérard, disait-elle, cette mission-là doit être votre devoir le plus cher.

— Mon devoir le plus cher, Paule, c'est votre bonheur.

— Non, non, mon bonheur, je l'ai, mais votre père...

— Eh bien ! vous me servirez de guide auprès de lui.

Elle le menait vers ses pauvres.

— Je veux que vous les aimiez aussi, Gérard, commandait-elle.

Il ne comprenait pas : c'était l'héritage qu'elle lui laissait, tout ce qu'il devait garder de ce qui les avait unis.

Jacqueline, infirme depuis quelque temps, agonisait sur son grabat. Hors Paule et le curé, personne ne s'occupait de la moribonde. La jeune fille assistait à cette fin lugubre dont pas un parent, pas un ami ne saluait la dernière heure. Cet abandon la

navrait. A chaque instant, on l'envoyait chercher du château... des visites, des félicitations pour les prochains mariages! la joie, enfin, tandis que Jacqueline se mourait! On ne lui laissait même pas la liberté de bercer le râle de la femme qui avait nourri la mère de Gérard!...

Le soir, elle revint à ce chevet désert.

Aux gémissements suprêmes de la vieille se mêlaient, arrivant de la chaumière voisine, les cris de la petite Élisa. Ces deux souffrances, l'une prête à finir, l'autre qui commençait à peine, lui montraient la vie pour les misérables comme un vaste champ de bataille, du berceau jusqu'à la tombe. Gérard l'avait accompagnée, il ne put la décider à rentrer. Jacqueline allait rendre le dernier soupir, elle ne la quitterait pas.

— Alors je reste près de vous.

— Restez, mon ami.

Comme les cris d'Élisa continuaient avec persistance :

— Voulez-vous, dit-elle, me faire bien plaisir ? Allez me la chercher.

Et, lorsqu'elle eut la petite, elle la consola, l'endormit contre sa poitrine et l'y retint appuyée, tandis que, penchée vers Jacqueline, elle lui disait de sa voix harmonieuse les prières des agonisants : « Partez, âme chrétienne ! » Gérard était remué profondément. Cette évocation d'anges, de saints, de bienheureux descendus au devant de l'humble, cette voix où vibraient toutes les ardeurs de la foi, cette enfant endormie dans les bras de cette créature — médiatrice placée sur le chemin du ciel pour en ouvrir les avenues — et ce grabat ennobli par la majesté de la mort chrétienne, tout ce spectacle de choses dont il n'avait point le soupçon le tenait haletant.

Lorsque les prières furent terminées, il s'approcha de Paule :

— Vous vous rendrez malade. Venez.

— Qui les gardera ?

— Je vais chercher une de vos femmes.

— Non, pas de mercenaires ici. Nous sommes les privilégiés de ce monde : c'est aux privilégiés que le devoir du sacrifice incombe. Gérard, reprit-elle en fixant sur lui la claire irradiation de ses pupilles, ne le croyez-vous pas ?

— Je le crois, Paule.

Elle ajouta lentement, comme pour mieux graver ses paroles en celui qui l'écoutait :

— Ce sacrifice, pour être méritoire, doit être sans restriction, sans arrière-pensée, absolu !

Il l'enveloppa d'un regard d'épouvante.

XIV

Ce fut avec une certaine répugnance qu'Edmond Dalisier prit enfin la route de Pierrelaurès. Il avait promis à son fils de l'y venir rejoindre, c'était d'ailleurs une démarche indispensable : il fallait remercier Léopold de son dévouement, s'entendre avec lui pour l'époque du mariage; mais, en dépit du nouveau lien qui remplacerait bientôt ceux que la mort ou le temps avaient brisés, cette famille lui inspirait des sentiments d'animosité

sourde et de gêne. Il se demandait ce que seraient une entrevue et un séjour qui, somme toute, devaient déplaire à Léopold autant qu'à lui-même. L'accueil de son beau-frère le déconcerta : Brussange, accompagné de Gérard, était allé l'attendre à la gare ; ses souhaits de bienvenue furent empreints d'une simplicité cordiale. Évidemment on le voulait mettre à l'aise. Madame de Brussange elle-même se montra presque affectueuse.

— C'était bien la peine, songeait Edmond, de faire de moi un ogre ! Que diable ! je ne mange personne. Elle s'en aperçoit, je suppose...

Mais Paule surtout rompit la glace. Cette jeune fille dont jusqu'alors il se souciait médiocrement prit tout à coup sur lui un empire extraordinaire. Il était ébloui, éblouissement des yeux fascinés par tant de beauté, par cette grâce où le visage resplendissait

comme dans une auréole, éblouissement du cœur remué par un sourire et une voix qui lui rappelaient une autre voix et un autre sourire. Certes, sa vanité paternelle pouvait se déclarer satisfaite, il serait fier de voir au bras de son fils cette compagne superbe; mais cela n'était rien en comparaison des douceurs intimes et personnelles qu'elle réveillait en lui.

— Venez ici, disait-il.

— Me voici, mon oncle.

— Parlez-moi. J'aime à vous entendre parler.

Paule se faisait l'esclave de ce vieillard dont Gérard était le fils. Edmond se persuada qu'il avait découvert un trésor.

— Puisque je t'affirme que c'en est un, déclarait-il à Gérard.

— Je ne vous contredis pas, mon père.

— Il ne manquerait plus que cela.

Seulement, convenez-en, je suis bien une part dans votre trouvaille.

Oui, oui, j'en conviens... Sens-tu au ns tout ce qu'elle vaut ?

— Si je le sens ?

— Alors pourquoi es-tu triste ?

— Parce que je souffre.

— Pourquoi souffres-tu ?

— Je ne sais pas.

Non, il ne savait pas. Depuis la mort de Jacqueline, quelque chose s'était effondré dans son être, quelque chose dont les ruines lui retombaient sur le cœur, sans qu'il pût comprendre ce que c'était.

— J'y suis, reprit Edmond. Tu trouves que nous nous amusons trop aux bagatelles de la porte. A ton sens, j'aurais déjà dû faire la demande officielle. Mais [illegible] qu'on [illegible] l'arrive à peine. [illegible]

Sois tranquille, je vais m'occuper de vous.

Il tourna lestement les talons et se mit à la recherche de M. de Brussange. En chemin, il rencontra Paule, la salua du geste :

— Oui, oui, je vais m'occuper de vous, soyez tranquille. Où est ton père ?

Paule avait posé sur son bras une petite main tremblante.

— Que lui voulez-vous ?

— Curieuse !

— Je vous en prie...

— Je veux... je veux lui prendre sa fille pour en faire la mienne. Là, es-tu contente ?

Elle devint un peu pâle, une sorte d'angoisse altéra sa figure et, d'une voix troublée, elle répondit :

— Déjà !

—Comment, déjà ? Mais il y a une éternité que ce devrait être fait. Demande plutôt à

Gérard. Je viens de lui promettre... Il est d'une impatience !...

— Gérard n'est pas raisonnable.

— En revanche, tu l'es furieusement.

— Nous sommes tout à la joie de votre arrivée. Nous désirions cette visite depuis si longtemps ! Ne songeons d'abord qu'à vous, nous songerons au reste après.

— Mais l'un n'empêche pas l'autre.

— Si, si, mon oncle.

— Du tout.

— Je vous assure. Accordez-moi une semaine. Vous pouvez bien m'accorder une semaine. Huit jours de tranquillité, de paix, de calme. Ils passeront vite, allez ! Oh ! oui, trop vite.

Et, câline dans sa prière, animée, les lèvres pleines de sourires, elle avait pourtant [illegible] pleins de larmes. M. Dalisier observa ce contraste d'une douleur qui se cachait

sous le masque d'une gaieté. Des soupçons lui vinrent : peut-être mariait-on Paule contre son gré ?

— C'est sérieusement que tu me fais cette demande ?

— Très sérieusement.

— Et dans huit jours...

— Vous serez libre d'agir à votre guise.

Il se tut. Qu'allait-elle donc faire pendant ce court laps de temps et sur quelle plaie mystérieuse avait-il mis le doigt ? Gérard se croyait aimé ; ne l'était-il pas ?

— Que lui dirai-je, à lui ? reprit Edmond, suivant tout haut l'impulsion de sa pensée secrète.

— Ne vous inquiétez pas, je me charge de tout.

— Qu'il soit donc fait comme tu le désires, prononça M. Dalisier.

Paule employa ce répit d'une semaine à

cuirasser de son mieux l'être qu'elle était sur le point de frapper, et Gérard, se grisant de ses paroles, en extase devant elle, ne voyait pas la transformation d'un amour qui abandonnait l'idéal terrestre pour embrasser l'idéal divin. Elle l'attirait, voulant qu'il montât dans son sillage aux régions sereines où se puise la force de braver toutes les douleurs, de survivre à toutes les blessures, de s'endormir, résigné, dans l'agonie de toute espérance fragile. Et lui la suivait, harcelé d'inexprimables terreurs : une sensation de vertige le gagnait sur ces cimes trop élevées pour l'argile humaine. S'il rêvait de lointaine immortalité, il rêvait surtout de félicités palpables ; il n'avait point, comme Paule, les yeux uniquement fixés au ciel, il portait en lui le poids du limon que Paule ne connaissait pas. Mais il l'en vénérait plus.

La vie intérieure encadrait leurs sérénités

faites d'une double angoisse : Hélène égrenait les perles de son rire aux oreilles de James, toujours impassible jusque dans l'ivresse ; François se penchait sur sa mère, lui parlant de Marc et la consolant : et l'amazone d'Édith entre Robert venu pour les fiançailles et Albéric réclamant Kate à outrance, les aphorismes d'Arabelle, les longues disputes — maintenant amicales — d'Edmond et de Léopold redonnaient à Pierrelaurès sa vieille physionomie bruyante.

M. Dalisier ne put se le dissimuler : des huit jours demandés par Paule pas une minute n'avait été dérobée à Gérard, ce qui n'empêchait point Gérard d'être aussi soucieux que le matin où il avait successivement promis de parler et de ne pas parler à M. de Brussange. Les délais étaient écoulés, il dit à son fils :

— M'expliqueras-tu pourquoi tu es de plus

en plus sombre ? Cela n'est pas naturel. Tu dois couver quelque gros chagrin. Allons, conte-le-moi.

— J'ai peur.

— Serais-tu jaloux ?

— Avec Paule !

— Alors ?...

— Mon bonheur est trop haut. Je crains la foudre.

— Eh bien ! mon petit, il faut le mettre à l'abri, ton bonheur. Cela me regarde..

A force de réfléchir, sans d'ailleurs communiquer à personne le sujet de ses réflexions, Edmond était arrivé à ce résultat que, si vraiment Paule répugnait au mariage, le plus simple était de violenter ses répugnances. L'avenir de Gérard se trouvait en jeu : pas d'hésitation possible. Son fils, après tout, saurait se faire aimer quand même et donnerait à Paule, en dépit de Paule, la clef du

paradis conjugal. Elle serait, parbleu ! bien à plaindre avec lui ! Un homme charmant, exceptionnel !...

— Où est Léopold ? dit-il.

— Avec mes cousines et François, sur la terrasse.

— Viens. Et courage ! Je suis là.

Quand ils arrivèrent auprès des promoneurs :

— Tu vas voir ce que j'en fais, de ta foudre.

Il passa devant Paule en lui jetant ces mots :

— J'ai tenu ma promesse, je suis dégagé maintenant.

Et, s'adressant à son beau-frère :

— Léopold, c'est à vous que j'en ai. Je vous dérange, tant pis. Mais ce me semble, l'heure est venue de régler une affaire qui nous intéresse tous.

— Réglons, mon ami, dès que vous voudrez.

— Séance tenante.

— Oh! oh! comme vous êtes pressé! Montons alors chez Louise, car, je le présume, son avis est nécessaire? interrogea doucement M. de Brussange.

— J'ajouterai même que, dans le cas actuel, il est indispensable, répliqua M. Dalisier.

Les beaux-frères disparurent, escortés de deux sourires satisfaits, l'un venu d'Hélène à l'adresse de Paule, l'autre de François à l'adresse de Gérard.

Mais Paule était blanche comme un lis.

Un instant, elle consulta l'azur dont la nappe profonde et tout ensoleillée s'étendait au-dessus de leurs têtes, puis, regardant Gérard :

— Venez! dit-elle.

Ils étaient seuls, en face l'un de l'autre, dans ce salon si souvent témoin de leurs aveux.

— Comme vous voilà défaite et pâle ! fit Gérard. Est-ce que la démarche de mon père vous déplaît?

— Je m'y attendais.

— Regrettez-vous quelque chose ?

— Oui, de m'être tue aussi longtemps... Pardonnez-moi le mal que je vais vous faire, mais il faut que je vous le fasse.

Elle s'arrêta, suffoquée par l'émotion, et lui restait debout, immobile, vraie statue de l'angoisse. Elle reprit avec effort :

— Je ne puis tenir ma parole, je vous demande de me la rendre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia Gérard.

Des ténèbres descendaient sur son esprit, un froid mortel le glaçait. Il passa la main sur son front, sans doute il était le jouet

d'un horrible cauchemar?... Mais non, elle était là, devant lui, blanche et toujours belle, les paupières baissées afin de ne pas voir son ouvrage, résolue pourtant.

— Je vous aurais donné, dit Gérard, ma vie jusqu'à son dernier souffle, mon sang jusqu'à la dernière goutte. J'étais votre chose, vous la brisez ; Paule, je n'ai pas un reproche ; mais, par pitié, laissez-moi le croire, c'est une épreuve, n'est-ce pas ? Vous ne m'ôtez pas toute espérance ?

— Dieu m'appelle. J'entre en religion.

— Et de quel droit? rugit-il, emporté par un accès de démence. Vous m'appartenez. Est-ce que Dieu voudrait d'une parjure? Oui, parjure, si, fiancée à moi, vous vous fiancez à un autre. Vous seriez ma femme depuis longtemps, sans l'absence de mon père. Vous m'auriez épousé quand vous avez connu mon amour. Dès cette heure-là, moi, je vous ai

tenue pour mienne. Et vous l'étiez, et vous l'êtes toujours. Vous reprendre, c'est me voler mon bien. Dieu vous appelle? Eh! qu'il vous appelle! Cela ne me regarde pas.

— Gérard!...

— Jamais, jamais! Vous donner de mon plein gré? Jamais! Ah! c'est que vous oubliez : converti, soit, mais à la condition qu'on ne me mette pas brutalement en face d'une monstruosité. Je n'ai pas entendu, lorsque vous m'appreniez la prière, qu'elle se tournerait contre moi sans que je me retournasse contre elle. Votre abandon me rejette dans l'impiété. S'il est vrai qu'il existe des damnés, en me repoussant, vous en faites un de moi.

— Et en ne consentant pas à me délier, répliqua Paule, vous empoisonnez ma vie. Choisissez.

— Ah! mon choix est fait, soyez libre!

Dans un geste violent de menace vers le ciel, il ajouta :

— Que tout ce que vous m'avez enseigné soit maudit !

Elle se précipita, posa la main sur ses lèvres :

— Taisez-vous, taisez-vous ! Ne blasphémez pas !

— Eh ! que vous importe, dit-il rudement, puisque entre nous tout est fini. Impie ou croyant, je ne vous suis rien. Laissez-moi !

Il la repoussa, et, d'une voix étranglée :

— Vous ne m'avez jamais aimé.

— Jamais aimé ! répéta Paule avec explosion. Jamais aimé ! L'aveugle et l'ingrat ! Mais depuis que je vous connais, je n'ai qu'une pensée, un souci, un orgueil : vous. Votre âme m'était plus chère que la mienne. J'aspirais pour elle à toutes les noblesses, je la voulais dégagée de ses erreurs, si belle

que Dieu pût se contempler et se complaire en elle. Je m'étais faite sa mère et son esclave, rêvant de m'y reposer, de m'y ensevelir. Et c'étaient pour moi d'ineffables délices de la voir rayonner peu à peu. Je m'enivrais de ce rayonnement. Ah! les douceurs, les extases de votre amour, Gérard, quel holocauste impitoyable m'en a demandé le Seigneur! Que de fois j'ai pleuré, oubliant ma famille, ma liberté que j'allais sacrifier, ne pensant qu'à vous, car seul vous me rattachiez à la terre, de vous seul je ne pouvais m'arracher. Et je devenais lâche, si lâche, que par moments je voulais étouffer cette voix qui m'appelait, courir à vous, me réfugier dans vos bras, y oublier tout. Quand Dieu me courbait sous sa grâce, j'agonisais, comme maintenant.

Elle tomba dans un fauteuil, couvrit son visage de ses mains et se mit à sangloter.

Gérard s'agenouilla devant elle.

— Paule, Paule, pourquoi me désespérer, puisque vous m'aimez encore ? Pardonnez-moi mes emportements, mes blasphèmes, ce moment de folie. Peut-on vous perdre sans devenir fou ? Ne vous reprenez pas, ma bien-aimée. Vous êtes libre. Je souffrirai tout ce qu'il vous plaira de me faire souffrir, mais, je vous en conjure, écoutez-moi : un amour saint et pur tel que le nôtre, Dieu doit pourtant bien le bénir. Nous avons tous une mission ici-bas : la vôtre est de me diriger dans les rudes sentiers du christianisme. Votre place est à mon côté, ma femme et mon ange gardien. Votre place est à la tête des enfants que vous me donnerez, cohorte de petites âmes issues de nos âmes, que vous aurez à conduire vers le ciel. Vous serez ce qu'est votre mère, une de ces créatures dont le monde a besoin pour exem-

ple, et dont la vie est la leçon des autres.

— Oui, dit Paule en séchant ses larmes, c'était un beau rêve, le plus beau qu'on pût faire ici-bas : une tendresse comme la nôtre, des enfants, puis, au seuil de la tombe, une fois la route terminée ensemble, la certitude de joies immortelles. Il n'est pas dans ma destinée de le réaliser, et, je le crains à présent, Gérard, il n'est pas dans la vôtre de le recommencer. Je vous souhaite ardemment un foyer, je vous le souhaite sans jalousie, allez, sans regret, du plus profond de moi-même; mais je vous connais trop pour espérer d'être exaucée. Vous refermerez votre cœur sur votre unique amour et vivrez de votre blessure, cruellement. Ce sera là mon cilice. J'aurais tant voulu vous épargner toute peine !... Mais nos douleurs ne seront pas stériles : vous avez votre père à racheter, la science à mettre au service de la foi ; moi,

j'ai la rançon des miens à payer, tout mon bonheur à donner à ceux qui n'en ont pas.

— Les pauvres, les misérables? fit Gérard, se souvenant des mêmes paroles proférées au chevet de Jacqueline.

— Oui, répondit Paule.

— Mais vous pourrez les servir en restant dans le monde. Je vous laisserai maîtresse absolue de vos actes. Vous y consacrerez votre fortune et votre temps. Les misérables? Eh! n'en suis-je pas un, moi? Le plus à plaindre peut-être, car, vous partie, rien ne me reste. Paule, j'ai failli mourir une fois à cause de vous; savez-vous si je ne vais pas mourir!

— Vous vivrez, Gérard. L'homme faible et désarmé que vous étiez alors a disparu. Vous êtes aujourd'hui comme moi, capable de tous les sacrifices.

— Non, non, murmura-t-il dans un dernier accès de révolte.

— Alors à quoi serviraient toutes les larmes que j'ai versées, mes déchirements du jour et de la nuit? En vérité, vous ne paraissez pas soupçonner mes tortures. Toujours j'entendais l'appel de Dieu : « Prends ta croix, Paulé, renonce à tout, suis-moi; ne t'arrête pas dans les larmes; je t'ai mis au cœur d'immenses pitiés, il faut que tu les verses sur tes frères; il faut que tu m'accompagnes dans la voie douloureuse, que tu boives mon calice jusqu'à la lie, que tu meures de ma mort. » Et je le suppliais : « Seigneur, j'ai un fiancé. Seigneur, il me vient de vous, c'est en vous que je l'aime. Ayez compassion : laissez-le moi! » Et toujours j'entendais : « Prends ta croix, suis-moi. Je t'ai donné ma vie dans les opprobres, pour te sauver; tu peux bien me donner ton amour pour me

servir! » Et je le lui ai donné, Gérard. J'ai renoncé à vous, j'ai pris ma croix. Je vais tout quitter. Nous nous retrouverons là-haut.

Il contemplait ce visage illuminé par l'ardeur du sacrifice, ces yeux, noyés de pleurs, qui n'avaient plus rien d'humain, toute cette beauté qu'il adorait, qu'il avait crue son bien et qu'il ne reverrait jamais. Elle retournait à Dieu, la radieuse créature, après l'avoir arraché à la matière. Elle ne l'avait donc effleuré de l'aile que pour lui montrer les cieux, elle ne lui avait donc embrasé le cœur que pour le couronner d'épines? Il n'osait plus entrer en lutte. Il sentait bien qu'aucune chaîne terrestre n'arrêterait l'essor de cette charité sublime. Le désespoir laboura ses entrailles. Perdues, les chastes félicités si longtemps promises, si longuement attendues; perdu, l'orgueil de

cette conquête dont sa vie devait resplendir; perdu, cet être en qui palpitait toute son âme et qui la lui emportait à Dieu, dans le suaire de son immolation!

Il se jeta comme en délire sur la chaise longue où elle le soignait jadis, brisé, se lamentant, mordant les coussins pour étouffer ses cris.

Paule, debout, les joues humides, la main crispée contre sa poitrine pour l'empêcher d'éclater, regardait.

La porte s'ouvrit, madame de Brussange, suivie de Léopold, s'avançait au bras d'Edmond. Tous trois demeurèrent pétrifiés.

— Mon père, dit Paule, j'entre aux Petites sœurs des pauvres. Je partirai demain.

— Toi! cria madame de Brussange.

Gérard se souleva. Des alliés lui venaient. Il courut à sa tante. C'était là le suprême appui.

— Vous ne le tolérerez pas, dit Edmond à son beau-frère.

Une émotion poignante suffoquait Léopold. Au bout d'un moment, il répondit :

— Elle était à Dieu avant d'être à moi.

— Ah ! mon pauvre Gérard, sanglota madame de Brussange en prenant le jeune homme dans ses bras, nous sommes condamnés.

— Gérard, fit doucement Paule, je vous laisse une mère. Consolez-la.

XV

Quelques mois plus tard, dans la ville de P***, la chapelle des Petites sœurs des pauvres offrait un aspect inaccoutumé; son indigente mais gracieuse décoration, où l'ingéniosité des filles merveilleuses qui font tout de rien s'était donné libre carrière, annonçait une cérémonie imposante. L'autel, seul luxe de ces infiniment pauvres, brillait sous les lumières. A travers l'abside encore déserte, les hautes tiges de fleurs dressaient

un massif de verdure. En deçà de la table sainte, le long des murs, comme un cordon d'honneur, s'échelonnaient des vieillards, les hommes du côté de l'évangile, les femmes du côté de l'épître, et dans un large espace au sommet de la nef des prie-Dieu attendaient. Par la porte ouverte de la sacristie, on apercevait le va-et-vient des petits clercs se vêtant, les ornements sacerdotaux, un clergé nombreux. Tout à coup, un frémissement courut sur le monde des vieillards ; ils chuchotaient entre eux : « La mariée ! la mariée ! »

Tandis qu'Hélène s'approchait de l'autel, conduite par M. de Brussange, dans le chœur, en face de la sacristie, un second cortège apparut, en tête duquel marchait Paule, vêtue aussi du costume nuptial. Mais Hélène, appuyée au bras de son père, était suivie de James, de ses parents, de ses amis ; Paule s'avançait seule, n'ayant derrière elle

que des servantes de mendiants drapées de noir. L'une se plaça devant la table de communion, l'autre resta dans l'abside. Alors débouchèrent les enfants de chœur aux tuniques rouges couvertes de mousseline blanche, portant les cierges, les encensoirs, les missels, et les prêtres en rochet, puis, fermant la marche, l'évêque.

Au fond, se pressait la foule curieuse. Tout le chef-lieu connaissait les Brussange, quoique Pierrelaurès soit situé à la lisière du département. On ne voulait pas manquer le spectacle des deux sœurs fixant le même jour dans la même enceinte leurs destinées si dissemblables. Les commentaires à voix basse allaient bon train :

— Tiens ! monseigneur officie ?

— A cause de James Pernill. Un pair d'Angleterre, vous plaisantez !

— Du tout. C'est à cause de la novice.

— Elle a fait, paraît-il, des conversions.

— Éclatantes ; celle, entre autres, d'un savant célébre.

— Qui s'appelle ?

— Je ne sais pas. Quelqu'un m'a conté la chose tout à l'heure et m'a même montré la... victime. Tenez, là, droit devant vous.

Et le geste désignait un homme jeune, aux tempes blanchies, aux traits pâles, impassible comme le marbre, dont les yeux noirs avaient la mélancolie profonde et navrante des inconsolés.

— Expliquez-moi, demandait un voisin à sa voisine, l'ordre et la marche... Je m'y embrouille.

— C'est bien simple : d'abord le mariage d'Hélène de Brussange et, aussitôt après, la prise d'habit de sa sœur Paule.

— Singulière idée de mêler ainsi les deux cérémonies.

— Moi, je trouve cela fort touchant.

— Ce doit être un supplice pour une famille.

— Pour une famille ordinaire. Mais les Brussange sont des êtres à part, si pieux !

— Tant qu'il vous plaira. Cependant de voir cette créature qu'on va rayer de ce monde, en face de l'autre, cela me remue, moi qui ne leur suis rien.

— Examinez la mère. On devine au mouvement des épaules qu'elle sanglote.

— Alors, vous voyez bien, c'est un supplice.

Oui, c'en était un, et cruel, pour la pauvre femme ployée sur ses genoux. Léopold, absorbé par le tabernacle, ne laissait rien percer sur son calme visage de ses méditations en face de l'autel; la physionomie défaite de madame de Brussange marquait une indicible détresse. On brisait la chaîne bénie qui rattachait les filles à la mère.

L'une s'en allait avec l'époux, l'autre s'en allait avec Dieu, toutes deux fuyaient comme leurs frères avaient fui ; rien ne restait de la couvée, le nid était vide, la mort pouvait venir.

Debout entre elle et François, Gérard contemplait dans l'abside Paule sous la neige de ses voiles. Elle était idéalement belle. Et c'était donc bien là celle qu'on lui arrachait à jamais ! De tout ce qu'il avait rêvé, de tout ce qu'il avait aimé, Dieu se faisait une proie, laissant au déshérité la souffrance sans même permettre qu'il s'y dérobât dans la tombe. Elle pleurait, la mère, près de lui; qu'elle était heureuse d'avoir encore des larmes ! Lui, n'en pouvait plus verser, il enfermait en son sein une incurable et muette torture. Et pourtant il était, sinon résigné, du moins soumis ; il acceptait vaillamment une vie sans issue, composée des devoirs austères

que Paule lui enseignait jadis. Il lui obéissait encore, il lui obéirait toujours; désormais sa seule volupté serait de se déchirer le cœur aux ronces semées par elle. Oh ! la suprême vision de l'aimée ! Les derniers regards jetés sur l'ange ! Il vivait en ce moment la minute de grâce du condamné à mort. Elle allait prendre son vol vers les sphères inaccessibles, monter, sans retourner la tête, vers celui qui l'appelait. Hélas ! hélas ! n'était-ce pas lui qui l'appelait ?... Et dans l'hallucination de la douleur, il la voyait, sa fiancée, prête à lui tendre les bras, il voyait ces lèvres prêtes à murmurer encore le cantique des chastes tendresses. Hélène et James courbaient leurs fronts sous le poêle sacré, il courbait le sien et prononçait le même serment qu'eux, le regard éperdument fixé sur la forme blanche et gracieuse agenouillée dans l'abside. Toujours, toujours, il serait le

fidèle, l'aimant, l'extasié; sa vie entière serait un remerciement de toutes les heures; pas une pensée, pas un battement de cœur où Paule dût rester étrangère !...

Soudain, parmi le silence, dans le tremblement des cierges, à travers la fumée montant des encensoirs, il la vit se lever. Elle s'avança jusqu'au pied de l'autel, sa voix harmonieuse et ferme retentit : Paule réclamait sa consécration à l'époux céleste, elle se faisait la servante des pauvres et des souffrants, elle mendiait l'ignominie du divin Maître pour s'en parer comme d'un manteau royal. En signe d'esclavage, les ciseaux mordirent la chevelure superbe.

Gérard sortit de son rêve, la réalité brutale venait de le ressaisir.

Des religieuses dépouillaient Paule. A la robe de fête succéda la robe noire. On conduisit la jeune fille au milieu du chœur.

Elle s'étendit sur les dalles et l'on couvrit son corps du drap funèbre.

Un cri déchira l'air.

M. de Brussange étreignit la main de Gérard et, la bouche tremblante :

— Du courage, mon fils ! dit-il.

Ah ! du courage ! quand avec sa fiancée mourant au monde sa jeunesse, toute sa jeunesse, mourait au bonheur !

Rien sous le drap n'avait frémi. Dans le bercement de l'hymne des trépassés, le corps de Paule dessinait sa forme immobile. Peut-être les anges qui la gardaient, arrêtant le cri du désespéré, l'avaient-ils détourné de Paule pour l'emporter en offrande vers le Maître qu'elle venait de se donner.

Et dans ce deuil un chant de triomphe éclata.

La nouvelle religieuse se levait, rayonnant de ses holocaustes, victorieuse d'elle-même, entonnant le *Magnificat* des béatitudes éter-

nelles. « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses et son nom est saint. »

Une larme tomba enfin des paupières arides de Gérard; maintenant, comme autrefois, Paule le secourait dans sa misère...

— Et son nom est saint! répéta-t-il.

Elle embrassa l'une après l'autre les religieuses qui l'entouraient, descendit porter le baiser de paix aux vieilles femmes pauvres devenues ses enfants, puis s'avança vers les siens...

Oh! cette dernière étreinte, qui l'a connue et n'en a pas été bouleversé?

Madame de Brussange défaillait. Robert et François, Marc, le bras en écharpe, un ruban à la boutonnière, se mordaient les lèvres pour y clouer le sanglot. Albéric causait bas avec Édith et Kate. Arabelle même, la majestueuse et froide Arabelle, se sentait elle ne savait quoi dans la gorge.

— Je suis la femme des attendrissements faciles ! chuchotait-elle à lord Melwin, pendant qu'Edmond Dalisier, les poings crispés, les sourcils en accent circonflexe, tempêtait intérieurement contre un Dieu auquel il était obligé de croire à la fin, puisque ce Dieu leur volait Paule.

M. de Brussange prit sa fille dans ses bras :

— Paule ! Paule !

— Je suis si heureuse, mon père ! dit-elle.

James inclina le front devant la douce créature, tandis qu'Hélène lui demandait :

— Veux-tu nous bénir, dis, toi aussi ?

Quand elle arriva devant Gérard, son front conserva la même limpidité sereine. Leurs yeux se mêlèrent. Ni l'un ni l'autre n'ouvrit la bouche ; ils s'étaient compris sans se rien dire : ils se donnaient rendez-vous là-haut.

Paule remonta dans le chœur et y demeura debout. Un à un, lentement, les vieillards

défilèrent devant elle en la saluant. Et là-bas, Hélène se retirait avec son cortège. La religieuse le regarda s'éloigner. La vision des bonheurs un jour convoités, des amours humaines, des chérubins pendus au cou, de tout ce qu'elle sacrifiait passa comme un éclair devant sa pensée. Elle se tourna vers le tabernacle, jetant au sein de Dieu ce qui pouvait subsister en elle d'affections naturelles, et, délivrée de tout lien terrestre, elle contempla ces misérables, vieux et repoussants, qui défilaient toujours, ces membres du Christ souffrant auxquels se dévouait sa vie, et, pleine d'une ardente ivresse :

— Amour de mon Dieu, dit-elle, vous êtes le plus grand des amours !

FIN

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.